

Spiritus

CAHIERS DE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

31

la prière des missionnaires

TROIS CENTS
TÉMOIGNAGES
VENANT DE

45 PAYS,

PRÉSENTÉS PAR
CH. COUTURIER

DE BEAURECUEIL

MISSIONNAIRES A LA RECHERCHE DE DIEU
ACTION ET CONTEMPLATION

LES FORMES DE LA PRIÈRE

LES NON-CHRÉTIENS ET LEUR PRIÈRE

PRIER DANS L'ESPRIT DU CHRIST

EXIGENCES SPIRITUELLES DES MISSIONNAIRES

LA PRIÈRE D'ABRAHAM

& P. BOYER-MAUREL, BERNARD BESRET, J. LEMESTE

« contemplatif dans l'action » ce qui veut dire en pratique : qui agit est bien assez contemplatif et il n'y a d'ailleurs pas d'autre maturité que l'action. c'est la devise de très nombreux chrétiens modernes, clercs et laïcs et, en ce qui les concerne on peut craindre qu'ils ne se soient donné l'appellation missionnaire en guise de camouflage évangélique de leur fuite de dieu.
hans urs von balthasar

Faire entrer dans le dialogue ceux et celles qui travaillent en situation missionnaire, là où se fait cette spiritualité que Spiritus s'est donné pour tâche non pas de susciter mais d'éclairer, de nourrir, de conforter et d'animer, telle était dès l'origine notre intention. Bien des obstacles encombraient le chemin, mais – succédant déjà au numéro 14 (enquête auprès des « frères missionnaires ») – le présent cahier est la preuve que nous en arrivons aux réalisations. Il y a en effet grand profit à sortir des études magistrales pour rencontrer la vie missionnaire telle qu'elle se connaît et s'éprouve, pas seulement chez les êtres d'exception qu'on met sur le pavois, mais au niveau de n'importe quel chrétien (laïc, prêtre ou religieux) engagé dans cette vocation. Si les missionnaires se désintéressent parfois de la manière dont leurs problèmes sont posés et solutionnés par les théologiens, c'est qu'ils ont l'impression qu'on prête peu d'attention à ce qu'ils peuvent raconter. Le résultat est qu'il n'y a pas d'échange ni de progrès réel : les théoriciens dans leurs bureaux restent des théoriciens et les missionnaires, qui sont à longueur de vie dans le bain, ne peuvent pas assimiler les idées nouvelles dont ils auraient besoin pour féconder leur réflexion et se préserver de la routine.

L'un des premiers objectifs de cette enquête était de vérifier le principe hors duquel le propos spécifique de Spiritus perd toute consistance, à savoir qu'il existe une spiritualité propre à la vocation missionnaire. Nous pensons en effet, avec le P. Yves Raguin, que « toute vocation oriente les énergies spirituelles et les polarise (de sorte que) la forme interne de notre prière, qui est l'expression de notre fonction dans le Corps mystique, se développe suivant la nature de celle-ci (car), s'il en était autrement, notre vie ne serait pas unifiée dans le Christ » (Bull. S. Jean-Baptiste, avril 1964). Au lecteur de juger si l'expérience confirme ce postulat de théologie spirituelle.

Il n'en faudrait cependant pas conclure que le présent dossier n'intéresse que les missionnaires. Combien de chrétiens butent encore sur le problème quotidien de l'union de la prière à l'action ! Il importe donc beaucoup à la réflexion chrétienne de voir comment les missionnaires, qui ont une vie si débordante d'activités de toutes sortes, affrontent et résolvent cette difficulté. Prient-ils et comment prient-ils ? L'immersion permanente de leur vie au milieu des non-chrétiens – condition qui devient de plus en plus celle de tous les chrétiens où qu'ils vivent – tend-elle à asphyxier leur vie spirituelle ou, au contraire, enrichit-elle – et comment – leur expérience de Dieu ? Connaissent-ils la prière des croyants d'Afrique ou d'Asie et comment influe-t-elle sur la leur ? Jamais encore une telle enquête n'avait été réalisée *. Spiritus

* Que soient remerciées toutes les revues-sœurs qui nous ont aidés à assurer le succès de cette enquête en diffusant notre questionnaire auprès de leurs abonnés d'outre-mer.

Le P. Charles Couturier, jésuite, qui a bien voulu présenter les réponses reçues et en dégager les conclusions, est un auteur bien connu des missionnaires par ses divers articles et ouvrages : *Mission de*

l'Église (initiation à la Mission, l'Orante, Paris 1957), *Chine où vas-tu ?* (Fleurus, Paris 1958), *Lettres de saint François-Xavier* (Soleil Levant, Namur 1961), édition, avec nouvelle traduction annotée, du décret *Ad gentes* (Apostolat des Editions, Lyon 1967), etc. Il a donné plusieurs retraites aux missionnaires en Afrique et en France et il enseignera la missiologie au nouvel Institut de science et de théologie des religions.

FIGURE DE LA RÉALITÉ D'AUJOURD'HUI

l'éventail des réponses

Diffusée avec le concours de plusieurs revues (*Christus, Eglise vivante, Rythmes du monde, Bulletin Saint-Jean-Baptiste, Epiphanie, Le Secours catholique et Le Christ au monde*), l'enquête de *Spiritus* sur la prière a obtenu large audience, puisque près de trois cents missionnaires y ont répondu, soit personnellement, soit sous la forme d'un compte rendu unique après une réflexion communautaire.

cinquante-deux familles spirituelles

24 Spiritains – 17 Pères Blancs – 17 des Missions Etrangères de Paris – 13 des Missions Africaines – 14 Jésuites – 4 Pères de Scheut – 4 Oblats de Marie-Immaculée – 2 Capucins – 2 Bénédictins – 1 Rédemptoriste – 1 Missionnaire de Véronne – 1 Samiste – 6 prêtres diocésains. On compte en outre deux prêtres dont l'appartenance n'est pas précisée.

2 Frères des Ecoles chrétiennes – 1 Frère de l'Instruction chrétienne.

32 Sœurs Blanches – 29 Spiritaines – 29 Dominicaines missionnaires de Namur – 7 Sœurs de Notre-Dame des Apôtres – 5 Franciscaines Missionnaires de Marie – 5 Petites Sœurs de l'Assomption – 5 Sœurs de la Sagesse – 27 Sœurs représentant chacune une congrégation distincte – 16 Sœurs dont l'appartenance n'est pas précisée.

4 Auxiliaires féminines internationales – 2 Auxiliaires familiales – 1 de la Fraternité missionnaire ouvrière – 3 laïques sans étiquette.

Au total, 104 prêtres (plus 2 futurs prêtres) – 5 frères – 155 religieuses – 10 laïques (toutes féminines).

La répartition entre les prêtres et les religieuses apparaît donc assez équilibrée. Si minime soit-elle, la participation des frères et des laïcs n'est pas disproportionnée ; elle est assez significative, au contraire, des effectifs réels des groupes qui coopèrent à l'activité missionnaire.

S'il est évident, d'autre part, à lire les réponses, que l'enquête a largement débordé le public propre de *Spiritus*, ce sont cependant les familles religieuses, bases de cette revue, qui fournissent le plus grand nombre de réponses. A eux seuls, en effet, les

Spiritains, les Pères Blancs, ceux des Missions Etrangères et des Missions Africaines, avec les congrégations féminines qui leur sont apparentées, fournissent 139 participants, soit environ la moitié du total. Cette proportion serait plus élevée, si des faits particuliers n'étaient intervenus pour gonfler les effectifs extérieurs à ce groupe. Le fait le plus notable, c'est l'apport de l'Egypte : sous l'influence peut-être du vicaire apostolique d'Héliopolis, qui a lui-même envoyé une réponse, l'enquête s'est remarquablement diffusée parmi les religieuses, dont une quarantaine ont répondu, personnellement ou en communauté ; chiffre qui dépasse de très loin les autres apports si on les classe par pays. Par ailleurs, les Dominicaines missionnaires de Namur, qui se distinguent par une participation très élevée, le doivent à une communauté de 28 Sœurs, qui se sont exprimées dans une réponse unique. Quant aux Jésuites, en bonne place aussi, ils bénéficient indirectement d'une enquête toute différente menée parmi eux au Congo-Kinshasa, dont six textes ayant trait à la prière nous ont été communiqués. Reste une quarantaine de réponses, venues des horizons les plus divers, dont la moitié d'origine incertaine.

quinze nationalités

121 Français – 57 Belges – 18 Canadiens-français – 4 Suisses – 4 Italiens – 3 Irlandais – 2 Hollandais – 2 Américains – 1 Autrichien – 1 Egyptien – 1 Espagnol – 1 Libanais – 1 Luxembourgeois – 1 Malgache – 1 Portugais.

Une soixantaine de réponses restent muettes sur la nationalité de leurs auteurs, mais cette lacune a peu de chances d'exercer grande influence sur les proportions des groupes représentés dans l'enquête. Ici encore, la présence des 28 Dominicaines de Namur se fait sentir, en grossissant les effectifs belges.

Pratiquement, il est manifeste que l'enquête n'a touché que des francophones, à de rares exceptions près. Le reste du monde est absent.

voix d'africaine et d'asiatique / quarante-cinq pays

Si l'on envisage, par contre, les champs où travaillent les missionnaires, la variété est beaucoup plus grande.

Monde arabe : Algérie, 2 (+ 1) p. *, 10 (+ 2) r., 1 l. – Egypte, 1 p. (1 f.), 39 r. – Israël, 1 r. – Liban, 1 p. – Soudan (1 p.). – Syrie, 1 r. – Tunisie, 2 p., 2 r.

Afrique francophone : Burundi, 2 p., 2 r. – Cameroun, 1 p., 17 (+ 1) r. – Congo-Brazza, 6 (+ 1) p., 4 (+ 1) r. – Congo-Kinshasa, 9 (+ 2) p., 1 f., 35 r. – Côte d'Ivoire, 7 p. – Côte des Somalis, 1 f. – Dahomey, 4 p., 2 r. – Guinée (1 p.). – Haute-Volta, 3 p., 3 r., 1 l. – Mali, 1 p., 4 r. – Mauritanie (1 p.). – République Centrafricaine, 6 p., 3 r. – Rwanda, 1 p., 1 r., 1 l. – Sénégal, 4 p., 1 r. – Tchad, 2 p., 3 l. – Togo, 1 f.

* Ici et dans les références ultérieures : p. = prêtre, f. = frère. r. = religieuse, l. = laïque. Dans la liste présente, les chiffres entre parenthèses, tels que (+ 1),

signalent que certains missionnaires ont séjourné dans ces pays, avant d'occuper leur poste actuel.

Madagascar : 8 (+ 1) p., 4 r. – La Réunion : 1 p. / Ethiopie : 1 f. – Iles du Cap Vert : 1 p.

Afrique anglophone : Kenya (1 r.). – Nigeria, 2 p. – Tanzanie, 2 p., 1 (+ 1) r. – Uganda, 3 p., 4 r. – Zambie, 1 p., 4 r.

Asie orientale : Birmanie, 2 p. – Ceylan, 1 p. – Chine continentale (4 p.). – Formose, 1 p. – Inde, 3 p., 1 r., 1 l. – Japon, 9 p., 2 r. – Laos, 4 p. – Singapour, 1 p. – Thaïlande, 4 p. – Vietnam, 6 p.

Amérique : Haïti, 1 p., 1 f., 2 r.

Océanie : Nouvelle-Calédonie, 1 r.

Au total, 30 pays d'Afrique sont représentés ; 79 prêtres, 148 religieuses, 5 frères et 6 laïques y travaillent ou y ont travaillé. 13 pays d'Asie sont représentés ; 36 prêtres, 5 religieuses et 1 laïque y travaillent ou y sont travaillé. L'Amérique et l'Océanie sont presque absentes, de même que l'Europe, représentée seulement par une Française en mission ouvrière.

Une large majorité exerce son apostolat en Afrique, et l'on est tenté de se demander si cela ne reflète pas la situation missionnaire de notre époque : un élan notable vers l'Afrique, accentué par l'appel lancé par Pie XII dans *Fidei donum* voici dix ans, et une certaine désaffection à l'égard de l'Asie, où d'immenses pays comme la Chine et l'Inde ferment leurs frontières à l'entrée des missionnaires. Ces facteurs ont pu jouer, mais un autre, plus simple, paraît déterminant dans notre enquête : celui de la francophonie. La plupart des pays atteints sont au moins partiellement francophones ; quant à l'Afrique anglophone et l'Asie où dominent les langues nationales, elles sont représentées par des missionnaires qui ont le français pour langue maternelle et demeurent en proportion importante dans ces pays.

Un autre fait mérite d'être relevé : la quasi totalité des religieuses touchées par l'enquête travaille en Afrique. Il s'explique par les phénomènes de diffusion qui ont été relevés à propos des familles religieuses, mais il faut ajouter que sur les quatre instituts féminins apparentés aux co-éditeurs de *Spiritus*, trois se consacrent exclusivement à l'Afrique et le quatrième, destiné à seconder les Missions Etrangères de Paris, vouées à l'Asie, est encore de fondation toute récente.

la pyramide des âges / de vingt-sept à soixante-quinze ans

C'est le point sur lequel les informations nous font le plus défaut. Dans un peu plus de la moitié des réponses seulement, les intéressés ont fourni des précisions à ce sujet. Les réponses collectives qui représentent au minimum 75 religieuses sont ordinairement

muettes sur la question ; quant au reste, il ne semble pas que les femmes aient hésité plus que les hommes à y répondre. Dans la mesure de nos connaissances, voici les résultats :

De 20 à 29 ans * : 1 p., 2 f., 4 r., 1 l. – de 30 à 39 ans : 33 p., 2 f., 18 r., 6 l. – de 40 à 49 ans : 36 p., 1 f., 29 r., 1 l. – de 50 à 59 ans : 12 p., 17 r., 1 l. – de 60 à 69 ans : 9 p., 10 r., 1 l. – de 70 à 79 ans : 2 p., 1 r.

Les âges extrêmes sont de 27 et 75 ans. Les tranches les plus importantes, d'assez loin, sont celles de la trentaine et de la quarantaine ; mais les plus de 50 ans, visiblement en pleine activité eux aussi, atteignent un chiffre à peu près équivalent à l'une ou l'autre de ces couches. Tous ensemble, les plus de 40 ans dominent massivement.

Même compte tenu des exigences de la formation préalable qui tend à se prolonger et retarde les départs, ce sondage, malgré ses limites, reflète incontestablement une situation alarmante : la relève n'est pas adéquate en nombre.

au service de tous

Les missionnaires s'adonnent aux activités les plus variées, et il importe d'avoir une idée de leur répartition :

Fonctions de gouvernement : 1 vicaire apostolique, 2 p., 1 r. – administration et finances, 3 p., 1 f., 5 r. – ministère paroissial, 33 p. – « broussards », 30 p. – aumônerie de groupes laïcs, 7 p., 1 r. – formation du clergé au grand séminaire, 6 p., et au petit séminaire, 9 p., 1 f. – formation des religieuses, 1 p., 6 r. – catéchèse, 4 p., 1 f., 6 r. – écoles et collèges, 12 p., 3 f., 37 r., 4 l. – soin des malades, 24 r. (dont un médecin), 1 l. – services sociaux, 11 r., 4 l. – contemplatifs, 2 p., 2 r. – recherche scientifique, 2 p. – secrétaire de maison d'éditions, 1 f. – ouvrière, 1 l. – étudiants en langue, 2 p. – étudiants en théologie, 2 futurs prêtres.

Un bon nombre des participants exerce simultanément plusieurs activités ; beaucoup d'enseignants, par exemple, s'adonnent aussi au ministère paroissial et assurent l'aumônerie de groupes laïcs. Seuls quelques-uns ont signalé cette multiplicité de tâches, et nous en avons tenu compte dans ce tableau ; la plupart s'en sont tenus à mentionner leur activité principale, et ceci est significatif.

Plusieurs faits ressortent de ce tableau et d'abord la proportion des prêtres (plus de la moitié) affectés au ministère direct, soit paroissial – c'est à eux que j'emprunte ce terme – soit en « brousse » ; la limite reste d'ailleurs incertaine entre « curés » et « broussards », mais il semble bien que ces expressions, sous la plume des missionnaires, évoquent assez

* Nous avons adopté l'année 1966, date à laquelle l'enquête venait de s'achever, comme point de référence.

exactement les deux situations distinguées dans le décret *Ad gentes*, à savoir la croissance d'une communauté déjà assez fortement structurée et, d'autre part, le ministère de première évangélisation. Pour les religieuses, l'enseignement et le soin des malades, à part sensiblement égales, sont les activités dominantes.

Par contre, diverses lacunes sont sensibles. L'animation des groupes laïcs ne retient guère l'attention, entre autres chez les religieuses ; bien sûr, de petits groupes locaux ont leurs aumôniers et, le cas échéant, leurs conseillères, mais, pour ceux qui s'y adonnent, c'est une tâche mineure parmi bien d'autres. La formation des religieuses n'est pas plus favorisée ; six religieuses s'adonnent à celle des novices et un prêtre passe le plus clair de son temps à diriger sessions et retraites pour les Sœurs ; mais de nombreuses religieuses déplorent le manque d'une aide sacerdotale, on le verra en feuilletant le dossier de l'enquête.

figure de notre temps

En fin de compte, les réponses qui nous sont parvenues reflètent avec une fidélité étonnante la situation actuelle. Il leur manque évidemment d'exprimer l'univers spirituel des prêtres, des religieuses et des laïcs d'origine africaine et asiatique, appelés à évangéliser leur propre peuple ou à s'expatrier pour annoncer au loin la parole de Dieu ; mais ce dernier cas reste encore rare et, dans le premier, les problèmes sont assez différents pour mériter une analyse à part. L'enquête s'intéressait avant tout à ceux qui, sur l'appel du Seigneur, ont quitté leur pays pour faire connaître et aimer Jésus Christ par des peuples qui, dans leur ensemble, l'ignorent encore. Ce sont bien eux qui nous sont présents par leurs réponses. Par la variété des pays atteints, la répartition des activités apostoliques, l'importance du rôle joué par les instituts spécifiquement missionnaires, le vieillissement des effectifs, la prédominance de l'Afrique sur l'Asie, ils forment un éventail en accord avec la réalité. Sur un seul point existe une distorsion notable : l'absence quasi totale des missionnaires non francophones ; sans doute était-il difficile d'y échapper dans une enquête lancée par une revue française.

Image du réel encore, une dizaine de réponses seulement, laissant de côté le questionnaire, expriment à leur manière des expériences spirituelles, souvent très significatives ; tous les autres se sont accommodés, avec plus ou moins de bonheur, des cadres proposés. Ne doit-on pas y reconnaître le témoignage d'une immense bonne volonté à accueillir une aide offerte et, plus encore, la soif intense d'arriver à communiquer fraternellement sur ces problèmes intimes, richesse et tourment des missionnaires si souvent prisonniers de la solitude au milieu même de leurs confrères ? Notons par exemple cette remarque qui n'est pas isolée :

D'abord merci pour cette enquête qui a été pour nous une occasion de se réunir entre sept jeunes pères français et de parler un peu de notre vie de prêtre, chose dont on ne parle pratiquement jamais entre nous.

VOCATION MISSIONNAIRE ET HORIZONS SPIRITUELS

PREMIÈRE QUESTION / *Votre vocation missionnaire a-t-elle introduit du nouveau dans vos préoccupations spirituelles ; modifié en quelque manière votre attitude devant Dieu (vie de prière intensifiée? pensée plus constante du salut universel? de la plénitude du Christ? découverte de nouveaux aspects de l'amour de Dieu et du mystère chrétien?...)*

Première de deux questions générales, celle-ci mettait l'accent sur la *vocation* par opposition à l'influence exercée par les *nouvelles conditions de vie*, expérimentées en Mission. Conscientes de cette distinction, certaines réponses ont pour caractéristique de décrire l'histoire d'une vocation et son retentissement sur la vie spirituelle. Le plus grand nombre cependant, négligeant toute indication sur l'itinéraire qui les a conduit à partir, traite directement de l'expérience vécue une fois sur place. Ainsi apparaissent deux groupes nettement différenciés, mais complémentaires, qu'il faut aborder successivement.

la vocation en sa genèse

Que la vocation soit un don de Dieu, tous l'attestent, mais en passant. Ce qui retient l'attention, c'est la relation entre la vie spirituelle et la vocation missionnaire. Pour les uns, l'audition de l'appel entraîne la découverte du Christ :

*1. Nul doute que ma vocation missionnaire a changé du tout au tout mes préoccupations spirituelles, le sens de la réalité, de mes relations avec Dieu, qui s'est fait tellement dépendant de nous pour être connu et aimé ; et le sens de mes relations avec le prochain qui dépend tellement de nous aussi. Ce fut une découverte profonde de toute cette inter-dépendance mutuelle, fondement de toute fécondité, à l'image de la vie trinitaire (44, p., 33 ans *).*

* Chaque témoignage est identifié par un numéro d'ordre, qui permettra de relier les textes émanant de la même source ; par la qualification de prêtre,

frère, religieuse ou laïque ; et par l'âge, lorsque nous le connaissons. Les témoignages collectifs, seront indiqués par l'abréviation rr., ou ll.

2. *Ma vocation missionnaire date de ma vocation tout court. Je ne puis dire que la première a introduit du nouveau dans ma vie spirituelle, mais ma vie spirituelle a commencé à se développer à partir du moment où j'ai pris conscience de ma vocation et où je me suis déterminée à la suivre (50, r., 34 ans).*

Pour d'autres, le cheminement apparaît inverse :

3. *Personnellement, ce sont mes préoccupations spirituelles, mon attitude religieuse fondamentale de jeune devant le Seigneur qui ont spontanément débouché dans une réponse missionnaire lorsque le Seigneur m'a appelé. La vocation missionnaire ne s'est pas surajoutée à des préoccupations spirituelles ; le Seigneur a dû me préparer spirituellement de telle sorte que, personnellement, je n'ai pu penser pouvoir lui répondre autrement qu'en devenant missionnaire (93, p., 36 ans).*

4. *Ma vocation missionnaire a été davantage envisagée comme une exigence suffisamment haute pour me sortir de moi-même et maintenir un tonus de générosité dans toute ma vie (18, p., 32 ans).*

5. *Il y a quarante ans, c'est ma prière qui a déterminé en quelque sorte ma vocation missionnaire : croisade eucharistique, service de messe, etc. (15, p., 50 ans).*

6. *Ma vocation missionnaire est née d'un amour de Dieu qui se veut total, qui se met au service de l'Amour pour que d'autres découvrent cet amour et en vivent (113, r., 50 ans).*

Dans ce groupe, on signale volontiers le bénéfice tiré de l'ambiance missionnaire régnant dans la famille, à l'école ou dans la paroisse, ainsi que du climat de générosité établi par une participation active à un mouvement d'action catholique, à la croisade eucharistique (aujourd'hui « mouvement eucharistique des jeunes ») ou au scoutisme. Mais les indications fournies sont en nombre trop restreint pour que l'on puisse en tirer des conclusions valables sur les origines de la vocation missionnaire.

Un troisième groupe enfin se déclare incapable de préciser l'influence de leur vocation missionnaire sur leur vie spirituelle, ou vice versa, parce que les deux ne font qu'un dans leur expérience :

7. *Ma vocation missionnaire est née en même temps qu'une vie spirituelle personnelle, au cours de l'enfance. Vivre d'amitié avec Jésus Christ comportait de partager sa mission dans le monde (24, p., 40 ans).*

8. *Ma vocation missionnaire n'a pas à proprement parler introduit du nouveau dans mes préoccupations spirituelles, étant donné que, depuis la fin de mes études*

primaires, la pensée des missions en Afrique noire était constamment en moi (112, p., 41 ans).

9. Ma vocation a toujours été missionnaire et, venant du diocèse de Lyon, j'ai été formé, depuis tout jeune, à prier dans le sens de l'avènement du Royaume (31, p., 33 ans).

10. Ma vocation missionnaire remonte aussi loin que mon souvenir peut remonter ! Je peux dire que ma prière a toujours été très large, universelle (49, r., 42 ans).

11. Il m'est impossible de dissocier mes préoccupations spirituelles de ma vocation missionnaire. En effet, cette dernière m'a toujours été présente ; l'enrichissement de l'une a toujours signifié l'enrichissement de l'autre et réciproquement (121, r., 35 ans).

Dans ce groupe comme dans le premier, les missionnaires attestent qu'ils ont entendu très jeunes l'appel à évangéliser les peuples lointains. Au total, sur une centaine de réponses à ce sujet, la moitié témoigne d'une vocation missionnaire précoce. Sur cet appel spécifique est venue se greffer la vocation sacerdotale ou religieuse, comme « moyen logique » de réponse efficace. Pour les autres, l'itinéraire apparaît plus diversifié : l'appel au sacerdoce ou à la vie religieuse a été premier, soit en venant saisir de bonne heure toute la vie, soit comme développement spontané d'un engagement de militant chrétien : .

12. Alors que le désir d'être prêtre m'est venu très tôt, la vocation missionnaire a commencé à germer vers l'âge de 17 ans, en classe de troisième, à la suite d'une conversion morale (79, p., 42 ans).

13. Ma vocation, en tant que marche vers le sacerdoce en pays de mission, s'est développée à partir de ma vie de militant d'action catholique (160, p., 34 ans).

14. Au grand séminaire (diocésain, en France), en théologie, j'étais préoccupé par le problème du « salut des infidèles »... et j'avais été soldat en Indochine, ça colorait toute mon orientation spirituelle. Quand on a un peu vu ces « infidèles » en chair et en os, on ne peut plus les croire automatiquement « damnés », ni leur civilisation et leur religion, œuvre de Satan ! Je voulais servir l'église locale pour l'avènement du Règne du Seigneur (111, p., 43 ans).

15. Il y a eu un renversement total au moment des vœux perpétuels : le souci missionnaire devenant radicalement prédominant (120, r., 43 ans).

16. Enfant, je pense à la vie religieuse ; vers 15 ans, la vie missionnaire m'attire plus particulièrement (182, r., 39 ans).

Toujours dans la même perspective, des cas plus exceptionnels sont signalés. Il s'agit de prêtres ou de religieuses quasi surpris par l'appel missionnaire, soit parce que leurs supérieurs songent à eux afin de pourvoir un poste, soit parce qu'un institut, jusque-là non missionnaire, se décide à assumer des responsabilités missionnaires :

17. *J'ai été envoyé en mission de façon brusque (comme Habacuc) pour un remplacement provisoire de deux ans. Cela dure depuis sept ans et est dorénavant définitif. Cette vocation m'a amené à mieux découvrir l'apostolicité de l'Eglise (173, p., 46 ans).*

18. *Religieuse bénédictine cloîtrée, appelée au cœur de l'Afrique pour y participer à la fondation d'un monastère – après de longues années passées dans une abbaye d'Europe – cet appel même m'a fait saisir davantage la grâce et l'exigence d'être un témoignage vivant de l'Absolu de Dieu (62, r., 60 ans).*

19. *J'étais bien loin de soupçonner qu'un jour je partirais en mission. Dans l'année qui suivit ma profession perpétuelle, il fut question de la fondation d'une Mission dans notre congrégation. Croyant entendre de nouveau l'appel divin, je me suis offerte à mes supérieures majeures, laissant ainsi la liberté au bon Dieu de me prendre s'il le désirait. Cette offrande de moi-même pour la Mission me fut un réel sacrifice, mais, une fois fait, la Mission commença à me dire quelque chose. Je fus choisie et partis deux ans après (67, r., 52 ans).*

l'avènement du royaume

La vocation missionnaire a-t-elle modifié l'attitude spirituelle des appelés? A première vue, cette question provoque la contradiction : une quinzaine répond par la négative, la plupart l'affirment catégoriquement. En réalité, les premiers sont surtout sensibles à la continuité de leur itinéraire, tandis que les seconds ont été frappés par l'apparition d'un horizon neuf dans leur vie. Plus nettement encore, les uns comme les autres témoignent d'un accord total sur la vision qui les a séduits ; présente chez certains aussi loin que remonte leur souvenir, elle s'est dévoilée à d'autres plus tard ou plus lentement ; pour tous, elle se manifeste comme l'avènement du Royaume parmi les peuples qui ne connaissent pas encore leur unique Sauveur, Jésus Christ, en qui nous sommes tous frères :

20. *Missionnaire? Cela veut dire que la préoccupation majeure se porte sur ceux qui sont loin, en dehors de la vie du Christ Sauveur et pourtant appelés à y participer intensément ; que l'amour du Christ auquel on communique a besoin d'un espace vital plus grand, il sonde les horizons, il pointe les terres vierges où le Christ est encore le grand inconnu, le grand absent ; que l'amour du Christ Sauveur attend*

l'engagement d'âmes généreuses pour se communiquer et devenir palpable là où il est déjà à l'action. Ainsi ma vie a-t-elle été bouleversée du tout au tout dans le sens d'une perception définitive de la manière d'aimer le Christ dans mes frères et d'un mode de vie pour le concrétiser et le prouver (218, p., 48 ans).

21. Du jour où je me suis senti appelé à la vie missionnaire, j'ai été davantage frappé par l'universalité du salut dans le plan divin. Déjà Dieu avait prédit à Abraham que toutes les nations de la terre seraient bénies par lui (Gen. 12, 3). Et Isaïe annonçait que tous les peuples seraient invités au festin messianique (25, 6), que tous les païens se rallieraient à Yahvé (45, 14-15) ; Yahvé est le Dieu universel (45, 20). J'aimais lire les paraboles du Christ promettant le salut aux païens. Surtout, la préférence du Christ pour les pauvres, les petits, me poussait à aller vers les plus déshérités. L'amour divin s'étend à toutes les créatures, car « il vit que cela était très bon » (Gen. 1, 31). Et tous les hommes étant l'objet de cet amour infini, l'amour de nos frères devient quelque chose de naturel, une imitation de Dieu, une participation à sa propre vie (73, p., 38 ans).

22. Avec ma vocation missionnaire, le bon Dieu m'a donné un cœur, je dirais aussi grand que le monde, avec des lumières très vives sur le corps mystique du Christ, et, par le fait même, mes pensées, mes préoccupations pour le salut des âmes, de toutes les âmes, se sont intensifiées de manière à englober l'univers entier (30, r., 67 ans).

23. La prise de conscience de ma vocation a été une prise de conscience de l'amour personnel du Christ, une ouverture sur l'union intime avec lui, union en laquelle on trouve la plénitude de joie et d'amour ; ouverture aussi sur le monde entier qui a besoin de l'amour du Christ et qui a besoin que beaucoup d'âmes se livrent à cette transmission de l'amour divin dans les cœurs humains (54, r., 30 ans).

24. Dès la réponse à la vocation missionnaire, et surtout dès la réalisation de cette vocation, on a pris une conscience plus nette, parce que plus vécue, de la plénitude du Christ dans son corps mystique. On découvre de nouveaux aspects de l'amour de Dieu : Dieu s'abaissant, se voulant si proche de sa créature. Sens accru de la Paternité divine, de sa miséricorde infinie. Préoccupation et besoin toujours plus senti de confier à Dieu dans la prière les brebis sans pasteur (108, rr.).

25. Depuis toujours, ma prière a été sous-tendue par la pensée du salut de tous les hommes. Prier les psaumes du bréviaire au nom de ceux qui sont compris sous la dénomination « omnes gentes, omnes populi » ; offrir le saint sacrifice et l'adoration du Christ au nom de tous ceux qui ne le font jamais, parce que ne connaissant pas l'Eglise, cela a toujours été mon habitude (127, p., 41 ans).

26. Ma vocation missionnaire a suscité un désir d'information sur les peuples d'Afrique d'abord et de tous les pays sous-développés. A partir de là, j'ai senti

profondément l'impossibilité d'arriver à réaliser « quoi que ce soit », et la nécessité de l'intervention divine à tout point de vue, d'où nécessité d'une union très intime avec le Christ. Une pensée constante du salut universel s'est faite jour ; tous les peuples lointains m'ont paru plus proches (171, r., 37 ans).

27. Ma prière s'est élargie aux dimensions du monde, en intégrant les intentions de tous les peuples, par exemple au memento des vivants à la messe, ou à la faveur d'un psaume comme le psaume 116. Ma vocation a aussi entraîné un approfondissement des mystères de la foi, spécialement de l'Avent et de la Parousie (32, l., 33 ans).

la vocation comme réalité vécue

Laissant dans l'ombre l'histoire de leur vocation, les deux tiers des réponses s'attachent à décrire les fruits de leur expérience actuelle :

28. Au lieu de « vocation missionnaire », pour ce qui me concerne, moi personnellement, je dirai « la vie en pays de mission » ramène plus activement la pensée du salut universel, en ce sens : on est vite gagné à aimer ces gens. Suit logiquement que Dieu doit les aimer encore beaucoup plus et désirer leur intégration dans le Corps mystique, dans la vraie foi (92, p., 49 ans).

29. Mon envoi en mission a orienté mes préoccupations spirituelles vers une soif plus grande des âmes ; je sens un besoin plus intense de l'union à Dieu, étant davantage persuadée que la fécondité de mon action dépend de lui (88, r., 33 ans).

Le groupe précédent, d'ailleurs, loin de se limiter à la période qui précéda le départ effectif, inclut presque toujours dans sa perspective l'accomplissement concret de ses aspirations et en souligne l'importance décisive :

30. Ma vocation missionnaire et spécialement sa réalisation « sur le terrain », en brousse, ont influencé ma vie spirituelle, mon attitude devant Dieu. Prière plus pénétrée de foi, plus confiante : Je suis ici de par la volonté de notre Seigneur pour le faire connaître et aimer ; il se doit d'aider ses missionnaires, etc. (104, p., 55 ans).

31. Tout est resté dans le vague avant la réalisation de cette vocation ; elle avait élargi mes horizons intérieurs, mais seule la réalité quotidienne de l'action apostolique a intensifié ma prière (109, p., 41 ans).

32. Ma vocation missionnaire, une fois en mission, a changé le visage de ma vie spirituelle. Mon travail, m'ayant mis en contact avec la souffrance physique et morale des autres, c'est là que j'ai commencé à faire leur découverte et que j'ai compris que nous étions frères (3, r., 31 ans).

De l'ensemble des textes se dégage l'impression que la vocation n'a pas été réellement comprise tant qu'elle n'a pas été vécue. Ce qui vérifie l'expérience psychologique que la décision libre n'atteint sa plénitude que dans un engagement effectif. Ce qui témoigne également d'une vérité spirituelle de première importance, et trop souvent méconnue : la vocation ne se réduit pas à l'audition d'une parole de Dieu qui donne à notre vie son sens ; cette parole, murmurée ou fulgurante, est l'amorce d'un dialogue, inlassablement poursuivi, où la Trinité sainte se dévoile progressivement à nous, nous transforme en sauveurs dans l'unité du Fils, et nous livre l'Esprit pour nous conduire pas à pas sur les routes apostoliques :

33. C'est ma situation effective de missionnaire en pays païen qui me permet de mieux comprendre ma vocation et, par le fait, modifie peu à peu mon attitude devant Dieu : la rencontre du Christ agissant avant nous chez ceux qui l'ignorent encore est une source à la fois d'espérance et d'humilité (150, p.).

34. L'expérience du « mystère du Christ », tel que l'annonce saint Paul aux Ephésiens (Eph. 3, 1-19) ne peut qu'élargir le champ de la prière. Il y a découverte progressive ; la vocation missionnaire n'est pas quelque chose de donné une fois pour toutes ; l'appel est toujours là, mais la réponse s'invente au jour le jour, sans qu'on puisse prévoir ce qu'elle devra être demain. Dans ce sens, la vocation missionnaire est essentiellement « dilatante » (134, p., 42 ans).

35. Par ma vocation missionnaire, je réalise de plus en plus que c'est Dieu qui sauve, mais qu'il s'est mis dans la disposition d'avoir besoin de nous. Il veut une attitude d'âme humble et pauvre ; dans cette âme, il peut travailler. Je réalise que c'est un Dieu caché qui travaille sans bruit dans le silence, mais qui appelle et qui attire les âmes vers lui. La vie de prière s'intensifie ; mes actions sont si pauvres, mais, en me plongeant dans le Christ, c'est lui qui se sert de moi. Je sais que sans lui je ne peux rien, mais qu'avec lui je peux tout (132, r., 29 ans).

36. Au fur et à mesure des années, ma vocation missionnaire a été l'occasion d'une intensification et d'un élargissement de ma vie de prière... La consécration missionnaire est une insertion tout à fait complète dans le peuple de Dieu, pour son salut, jusqu'à ce que le peuple de Dieu justement atteigne sa pleine croissance quand j'Évangile aura été porté aux païens du monde entier (177, r., 44 ans).

Aussi est-il normal que les perspectives ouvertes par la vocation gardent, initialement, un caractère d'ébauche un peu floue. Pour certains, les découvertes faites dès ces premières heures ou années sont si éblouissantes que rien ne viendra les modifier ; tout au plus l'expérience vécue viendra-t-elle accentuer certains traits d'un cheminement spirituel rectiligne. Pour la plupart, il n'en va pas de même : l'engagement missionnaire dans un monde insoupçonné et combien

déconcertant constitue une mise à l'épreuve, au sens fort du mot, et entraîne des mutations radicales. Ni les peuples, ni l'action apostolique, ne se révèlent conformes à l'image que l'on s'en était donné ; la réalité est autre, à la fois décevante et exaltante, plus austère souvent, mais débordante de richesses imprévues.

le mystère de l'homme

Entre la vision initiale qui a inspirée la vocation et la vision renouvelée par l'expérience, la continuité est certaine et s'exprime dans l'usage du même vocabulaire pour décrire l'une et l'autre : l'amour de Dieu pour la totalité des hommes, nos frères, qui nous invite à devenir ses témoins auprès d'eux. Mais ce thème majeur se développe maintenant à travers une orchestration somptueuse, où chaque missionnaire lance sa note distincte.

Pour certains, c'est à travers le mystère de l'homme que Dieu se révèle. Au contact des peuples qu'ils rêvaient de servir avant de les connaître, ils découvrent des hommes dont la générosité commande le respect et attire l'amour, des hommes déjà saisis par la grâce du Christ :

37. On est vite gagné à aimer ces gens : j'ai souvent rencontré en brousse des consciences droites et sincères, et de telles bonnes volontés qui cherchent à faire le bien que j'en étais édifié (92, p., 49 ans).

38. Émerveillement de tant de grâces répandues par le Seigneur en tant d'âmes, et du changement profond constaté chez beaucoup de convertis (59, p., 42 ans).

39. Ce que j'ai pu constater au point de vue charité, entraide, patience, chez un peuple non chrétien, m'a prouvé que bien souvent l'Esprit du Christ anime ces âmes qui ne le connaissent pas (138, r., 62 ans).

40. Étant en Mission musulmane, j'ai découvert plus particulièrement le respect que Dieu a de la liberté de tout homme et que notre action devait être à l'image de ce respect ; puis, que l'amour appelle l'amour, que « là où est la charité et l'amour, Dieu est » (113, r., 50 ans).

41. Nouvelle missionnaire depuis un mois, je découvre l'amour de Dieu dans ces gens qui m'entourent. Je recherche les vraies valeurs, celles que Dieu a mises en eux et qui viennent de lui (102, r., 39 ans).

42. Dès que j'ai connu l'Islam, j'ai entendu l'appel : quelque chose correspondait entre l'âme de ces peuples et la mienne et Dieu me donnait une foi ferme comme

une montagne que, envers et contre tout, il conduisait vers sa lumière ceux auxquels il m'envoyait. Cette foi en l'action de Dieu est toujours allée en s'approfondissant et elle fait maintenant le tout de ma vie (126, r., 42 ans).

43. Voir de très belles choses parmi les non-chrétiens vous remplit d'admiration et fait sentir chez eux aussi une action et une présence divines. Cela renforce la prière d'action de grâces et de supplication (197, r.).

Aussi le missionnaire, venu pour convier les peuples à jouir de l'abondance du Christ, en vient-il à s'apercevoir, non sans étonnement parfois, qu'il reçoit d'eux autant qu'il donne :

44. Découverte, au contact de l'Islam, de la prière d'adoration, de la prière simplifiée, où le geste s'unit à l'esprit (89, p., 32 ans).

45. En arrivant en mission, j'avais l'idée, comme tant d'autres, que j'avais beaucoup à donner et pas grand-chose à recevoir. En fait, j'ai constaté, au fur et à mesure des mois, que les Africains étaient parfois plus près du contexte évangélique que nous, Européens ; cela m'a conduit à réviser mes vues. Au début, le mouvement se faisait de moi à eux ; il est devenu d'eux à moi, donc l'inverse. Ma vie intérieure a connu alors une sorte de libération (165, p., 47 ans).

46. J'ai admiré la grandeur de Dieu qui a inscrit son nom au cœur de chaque homme, même païen, même ignorant tout de son nom. Non seulement son nom, mais aussi son mystère de la rédemption, car on retrouve dans les coutumes cette notion du sacrifice du sang qui scelle l'alliance. J'ai aussi découvert le sens des symboles et j'ai mieux compris le baptême, la messe même. La figure du père de famille m'a frappée. Il y a chez les Africains un certain nombre de valeurs dont nous avons perdu le sens, par exemple celui de la parole, la valeur de la parole dans les bénédictions, les sacrifices, les palabres. C'est là que j'ai compris la parole créatrice de Dieu. La danse m'a aussi fait comprendre que la prière est l'hommage non seulement de l'esprit, mais aussi du corps, de tout l'être (81, r.).

Dès lors, la fraternité dans le Christ qui lie le missionnaire aux hommes de toutes races et de toutes croyances cesse d'être simplement un idéal entrevu, une conviction un peu abstraite, pour se transformer en réalité palpable. Les citations précédentes en ont déjà porté témoignage, mais il faut encore lire une réponse qui pénètre ce mystère avec une acuité et une justesse rarement égalée :

47. Depuis toujours, je priais « pour » les païens. Petit à petit, j'ai compris que cette impétration inquiète avait besoin d'être purifiée, qu'elle n'était pas vraiment la prière, celle du Christ en moi, mais bien plutôt une réaction de sensibilité, un obstacle à la simplicité d'une contemplation du plan de Dieu dans la foi. C'était

avec l'étroitesse de mon cœur de femme que je les aimais, pas avec l'amour de Dieu. Lentement, un esprit plus fraternel m'a été donné ; je ne prie plus « pour eux », mais « avec eux ». Je suis à eux et ils sont à moi, comme nous sommes au Christ et le Christ à nous. L'Esprit fait retentir en moi les gémissements qu'il pousse en eux et qui y sont encore étouffés ; il n'y a qu'un Esprit, qu'un cri, qu'une prière ; leur misère et leur faim sont miennes, presque plus que leurs, puisque je les connais mieux qu'eux et suis plus capable de les offrir. Ma foi n'est plus une science, un avoir, précieux certes, mais qu'on apporterait comme un voyageur de commerce sa valise ; elle est, venue de la source vive, une certitude et une espérance inconfusibles à partager (56, r., 38 ans).

le mystère de l'apôtre

Sensibles à ces aspects de la rencontre avec les peuples, d'autres éprouvent davantage le choc d'un monde qui n'attend pas le Christ et de leur propre impuissance à lui donner accès au Christ.

48. Pourquoi moi? parmi tant de millions qui l'ignorent? pourquoi suis-je ici si ce n'est pour eux? Voilà le problème qui nous aiguillonne sans cesse (21, p., 70 ans).

Plus accablante peut-être devant les masses hindoues, bouddhistes ou musulmanes, si peu perméables à l'évangélisation, la question surgit partout, car en tout lieu se côtoient des foules d'incroyants, de non-évangélisés, de baptisés dont la foi a cessé de répandre sa lumière, et de chrétiens qui ont à cultiver leur sens missionnaire. Elle provoque chez le missionnaire un éveil au sens de sa responsabilité de témoin de l'amour de Dieu :

49. Mes réflexions sur les exigences du témoignage – qui est notre seule raison d'être dans ces pays (Thaïlande) – m'ont donné une vue plus authentique de moi-même devant Dieu. En outre, intelligence plus pleine du salut des nations, qui doit arriver, non pas seulement et surtout par l'action de missionnaires cherchant à multiplier les conversions, mais aussi par la tranquille pénétration du levain dans la pâte de ces nations mêmes (164, p., 45 ans).

50. Conscience qu'au milieu du monde musulman, nous sommes les témoins de l'amour de Dieu pour tous les hommes et que nous portons ce monde devant Dieu (91, p., 46 ans).

51. Conscience de notre responsabilité de montrer un christianisme intégral, car beaucoup ne le connaissent pas (Congo-Kinshasa) ou le connaissent d'une façon superficielle et déficiente (46, rr.).

52. *Devant le paganisme ou la déchristianisation (Cameroun), j'ai expérimenté notre impuissance. Les moyens humains ne sont peut-être pas à négliger, mais ils ne peuvent rien. Notre responsabilité est d'apporter aux gens un témoignage authentique ; d'où nécessité d'une vie avec Dieu, d'un échange constant, d'une remise de notre être entre ses mains, afin qu'il agisse en nous (81, r.).*

53. *En mission ouvrière, devant notre propre pauvreté, devant les difficultés d'être de vrais témoins du Christ, d'être sa présence, c'est un appel constant à sa grâce qui devient notre respiration. Alors notre foi a réponse : il est là (63, l., 53 ans).*

Cette prise de conscience, on le voit déjà, conduit le missionnaire à confesser humblement son impuissance. Incapable par lui-même d'illuminer les esprits et de toucher les cœurs, il sent douloureusement à quel point son témoignage demeure déficient et n'a d'autre recours que de se perdre en Dieu :

54. *En face des misères des autres, spirituelles ou matérielles, en face des échecs apparents, nécessité de se cramponner à Dieu qui, somme toute, est le « chef de l'opération » (90, p., 49 ans).*

55. *Sentiment très fort de notre parfaite inutilité et non-efficacité devant l'ampleur de la mission confiée au jour de l'ordination. Par voie de conséquence, confiance de plus en plus forte et concrète dans l'amour du Seigneur : puisque c'est lui qui nous a choisis et appelés, à lui de trouver le moyen que l'on ne soit pas un écran trop épais entre lui et les âmes qui nous entourent (37, p., 35 ans).*

56. *Le fait de se trouver seul, isolé, dans un milieu et une atmosphère de guerre (Laos nord), dans l'insécurité du lendemain et l'instabilité de l'aujourd'hui, sans moyens humains, au milieu de gens déracinés (la plupart sont des réfugiés) et voir que, malgré tout cela, ça tient et même que le Royaume avance un peu... tout cela me remet devant le « Vous êtes des serviteurs inutiles », ou le « ma grâce te suffit » (148, p., 40 ans).*

57. *Ma vie missionnaire m'a fait réaliser plus intensément l'action aimante du Christ dans les âmes. Elle m'a fait constater aussi l'impuissance humaine dans l'instauration du règne de Dieu (8, r., 44 ans).*

58. *En face du nombre de païens, de féticheurs, de chrétiens qui ne le sont que de nom, de l'athéisme qui s'infiltré même dans l'âme des meilleurs, on sent terriblement sa faiblesse, sa pauvreté. « Si le Seigneur ne bâtit la maison... » Pour que le Seigneur soit tout en tous, la prière s'intensifie. On attend tout de Dieu dans une espérance inébranlable, de Dieu à qui rien n'est impossible, du Christ qui sauve toujours l'humanité (36, r., 45 ans).*

59. *C'est la Mission qui m'a fait expérimenter le « sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Je savais que l'Eglise m'envoyait comme témoin et je constatais que mon témoignage était, sinon pierre d'achoppement, du moins inaudible. Il fallait, pour être fidèle à la Mission, chercher et découvrir la manière de vivre cette volonté de Dieu sur moi. C'est ainsi que, prenant l'autre acception du mot témoin, j'ai cherché à être témoin (spectateur) de l'action de Dieu, de son amour paternel pour chacun, exprimé dans chaque événement. Je l'ai cherché patiemment, inlassablement, passionnément, en tous. Il s'est laissé trouver, et tout est devenu prière, paix, action de grâces (56, r., 38 ans).*

Le sens de la primauté absolue de l'action divine et du néant de l'action humaine, loin de précipiter le missionnaire dans le découragement, libère en lui une espérance indéfectible, étayée par la certitude étonnante que Dieu l'a choisi afin de porter du fruit :

60. *J'ai senti nettement qu'un autre vivait en moi et me poussait dans des voies où seul je ne me serais jamais engagé. Une force supérieure agit et nous sommes vraiment ses instruments (100, p., 31 ans).*

61. *Exigence plus grande d'humilité et d'abandon : la tâche dépasse tellement les forces d'un chacun ! Et la grâce est, si visiblement – allais-je dire –, le seul recours (134, p., 42 ans).*

62. *D'une part, la conviction de mon impuissance et de ma pauvreté. D'autre part, la certitude que le Christ est là, en moi, m'agissant et me faisant agir près des autres, rendant ma vie féconde. De là, une grande confiance et même une certaine audace surnaturelle, décuplée par les difficultés et les échecs : « Je sais en qui j'ai cru » (181, r., 45 ans).*

63. *C'est le Christ qui nous a engagées à vie et envoyées au travail. On ressent toute la vérité de sa parole : « Si vous n'êtes pas unis au cep... » La raison et le cœur nous disent qu'il faut se remplir de celui dont nous devons répandre la surabondance que nous portons en nous (215, rr.).*

le christ, tout en tous

Toutes ces découvertes ont un pôle unique : le mystère du Christ qui ne cesse de se rendre présent au monde en son Eglise, afin d'attirer au Père la totalité de l'humanité. Aussi les réponses attestent-elles à l'unanimité que les missionnaires sont habités par la pensée du salut universel et qu'ils discernent, émerveillés, la plénitude du Christ se répandant dans le monde, au prix du sacrifice pascal et avec l'humble concours de ses disciples :

64. *On réalise que le « sans moi, vous ne pouvez rien faire », a du vrai, mais, au même moment aussi, que ce moi actuel de Jésus est bien l'Eglise et, dans l'Eglise, l'évêque ; et il entend bien que nous fassions quelque chose pour l'église locale, en union avec la « Catholica », parce que dans la main de l'évêque, tenant tout de lui et prolongeant son action même (65, p., 44 ans).*

65. *Depuis le concile, je suis encore davantage frappé par l'unité profonde qui soutient toute la vie chrétienne, et aussi par la plénitude du mystère du Christ et son harmonieuse beauté (59, p., 42 ans).*

66. *Pensée plus constante de la plénitude du sacrifice du Christ, en ce sens qu'à la base de toutes les méthodes et de toutes les activités apostoliques, il y a la mort du Christ (149, p., 42 ans).*

67. *Ma vocation missionnaire m'a donné une idée, mieux, une perception du mystère et de la vie de l'Eglise répandue dans le monde. Maintenant, je ne peux pas ne pas sentir l'Eglise comme un grand corps qui grandit à chaque instant dans le monde, dans chaque âme (164, p., 45 ans).*

68. *J'ai mieux compris que je n'avais qu'à me perdre pour laisser le Christ et son Esprit agir plus librement en moi et par moi dans les âmes (138, r., 62 ans).*

69. *Quand j'étais novice, je priais surtout pour être une bonne religieuse, parce que je voulais le bon Dieu. Maintenant je lui demande surtout de continuer sa mission à travers moi et les autres, de continuer en moi à montrer l'amour du Père et à sauver (184, r., 30 ans).*

70. *J'ai mieux compris que c'est par grâce que nous sommes sauvés dans le Christ. Que c'est en lui seul que se réalise l'unité des hommes, que nous sommes solidaires les uns des autres. Que, pour donner Dieu il fallait être toujours davantage à lui. Que la charité apostolique n'est pas d'abord de se donner aux autres pour leur apporter quelque chose, même pour essayer de leur donner Dieu, mais d'abord d'être toute ouverture à Dieu pour le recevoir, se laisser mouvoir par lui, le laisser nous mener, nous traverser ; c'est d'abord faire du Christ toute notre vie, le laisser nous apprendre ses sentiments et nous rendre conformes à lui dans la docilité à l'Esprit Saint et dans la volonté de la volonté du Père. Avoir un cœur pur, un cœur de pauvre pour être transparence (166, r.).*

71. *Avec saint Paul, notre cri constant et silencieux devient : « Qu'il soit tout en tous » (63, l., 53 ans).*

la prière, action missionnaire

Maint témoignage a déjà mis en évidence le retentissement de ces découvertes sur la vie de prière. Née d'une large ouverture sur le monde ou tendant à la créer, la vocation missionnaire dilate la prière aux dimensions du Christ total. On aurait pu s'attendre à voir prédominer le souci de tel peuple ou de tel champ d'action auquel le missionnaire s'est senti appelé dès sa jeunesse, et quelques témoignages attestent en effet des prédilections en ce sens, mais toujours situées dans une vision de l'humanité totale dans l'attente du Christ et une prière pour que le Règne y vienne. C'est plutôt une fois sur le terrain que le missionnaire se trouve exposé à la tentation de rétrécir sa prière à l'intercession pour ceux qui lui sont directement confiés : cette orientation affleure dans un bon nombre de réponses, et plusieurs le reconnaissent explicitement ; la plupart cependant trouvent dans ces rencontres et ces préoccupations concrètes un tremplin vers une prière pleinement universelle.

La saisie, à travers cette prière même, de l'immensité des foules pour qui le Christ reste l'inconnu, et, plus encore, l'expérience de la soif des hommes à la recherche des eaux vives et de la quasi impuissance du missionnaire à faire jaillir celles-ci, entraînent irrésistiblement les missionnaires à intensifier leur prière. Tous l'attestent.

Pour les uns, le motif déterminant, c'est la certitude que Dieu seul, par son amour gratuit, sauve l'homme. La prière n'est donc pas un secours plus ou moins incertain pour l'action apostolique, mais son instrument primordial :

72. Quand on est face à face tous les jours avec la « réalité païenne », on est amené à miser plus sur la prière, le sacrifice et la grâce que sur tout le reste (142, p., 51 ans).

73. La fréquentation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus m'a fait découvrir la prière et l'union à Dieu comme première condition de tout apostolat (45, p., 44 ans).

74. Tous les matins à la messe, je ralentis un peu sur les mots de la prière : « offerimus... et pro totius mundi salute ». Les mots de la consécration « et pro multis (multitudine) effundetur » me mettent aussi au cœur de la prière universelle du Christ (58, p., 30 ans).

75. Tant d'âmes auxquelles j'ai été envoyée pour annoncer le Christ. Immensité de cette tâche, son urgence. Impossibilité d'aborder cette tâche en face. Réseau qui vous tient et paraît inextricable. Cela vous jette dans les bras de Dieu, dans la foi en sa toute-puissance, dans l'abandon à ses voies qui ne sont pas nos voies (197, r.).

Chez d'autres, la prière surgit plutôt du désir que le Seigneur façonne lui-même l'instrument apostolique qu'il s'est choisi et, en se l'unissant étroitement, lui confère efficacité réelle :

76. Le contact avec les chrétiens et la masse énorme des non-chrétiens m'a fait réaliser combien le prêtre n'est qu'un instrument dans les mains du Seigneur (68, p., 37 ans).

77. Notre seule technique, la seule valable, la seule sûre d'avoir quelque succès, c'est notre propre vie spirituelle, notre propre sanctification (66, p., 58 ans).

78. En mission, on sent à la fois le désir de combler l'attente des peuples et les limites de notre pauvreté quand il s'agit au concret de faire passer le message ; d'où encore le besoin ressenti de porter dans la prière les âmes avec lesquelles on est en contact et de demander d'être parmi elles de véritables témoins (117, r., 46 ans).

79. Notre prière est intensifiée dans un sentiment d'impuissance et de désir qui la rend plus confiante et plus humble parce que nous réalisons plus pleinement notre incapacité. Cette incapacité nous fait sentir profondément la nécessité d'un don de soi qui nous laisse pleinement disponibles entre les mains de Dieu (212, rr.).

A LA RECHERCHE DE DIEU

DEUXIÈME QUESTION / *En mission, vos nouvelles conditions de vie ont-elles été pour vous cause de relâchement dans la vie de prière – ou de modification dans les méthodes – ou d'approfondissement réel de l'union à Dieu?*

TROISIÈME QUESTION / *Quelle est la difficulté principale que vous éprouvez pour maintenir votre prière : Surcharge de besognes? Fatigue et sommeil? Distractions? Manque de soutien fraternel? Ennui et dégoût? Lâcheté et capitulation? Impression d'inutilité? Manque d'idées, de lecture? – Le climat nous dégoûte de la lecture biblique et de l'étude théologique. Sans l'une et l'autre notre prière ne se dessèche-t-elle pas? Comment y parer? – La vie missionnaire, avec ce qu'elle comporte de détachement, de pauvreté de vie intellectuelle, etc., ne conduit-elle pas le missionnaire vers une prière simple, réduite à l'essentiel? N'est-elle pas une purification qui ouvre sur la contemplation?*

Pour répondre à la première question, les missionnaires ont surtout envisagé leur vocation dans sa réalisation vécue. Aussi, pour eux, la seconde question tend-elle à se confondre avec la troisième : elle les provoque en fait à une appréciation globale sur leur vie spirituelle dont les réponses à la troisième question fournissent en large mesure l'explication. Certains rétrécissent ici leur champ d'analyse à la prière proprement dite ; d'autres s'interrogent visiblement sur leur union à Dieu, mais comme ils en prennent le plus souvent pour critère majeur l'intensité de leur vie de prière, leurs réponses ne forment pas un groupe nettement distinct.

relâchement ou ferveur accrue?

Plus de la moitié des missionnaires attestent que leur vie les conduit à une intimité plus profonde avec Dieu et s'étonnent même que l'on puisse en douter. Il s'en trouve seize pour confesser avec simplicité un relâchement certain ; les autres disent avoir passé par des crises graves soit au début, soit au cours de leur vie

missionnaire, bien que celle-ci leur apparaisse, dans son ensemble, comme favorable au progrès spirituel :

80. Dans l'ensemble, mes prières ont toujours été difficiles et moins bien faites en mission qu'en France (127, p., 41 ans).

81. La surcharge entraîne la lassitude, le relâchement, mais c'est plutôt momentané (123, rr.).

L'unanimité s'établit en pratique pour situer la surcharge de besogne en tête des difficultés auxquelles se heurte le missionnaire ; certains signalent qu'une meilleure organisation permettrait souvent d'y obvier, mais peut-être est-ce plus facile à imaginer qu'à réaliser. Pour un très grand nombre, le climat constitue un obstacle non moins redoutable ; par exception, cependant, certains signalent qu'ils bénéficient pour leur part d'une atmosphère saine et agréable. Souvent accablés par leurs conditions de vie, les missionnaires sont une proie facile pour le sommeil et les distractions :

82. Lorsqu'on vient de faire une classe et qu'il faut immédiatement aller à la chapelle pendant un quart d'heure avant le repas de midi, on a envie de souffler cinq minutes et on arrive en retard. De même, le soir, après la journée de travail, faire un quart d'heure de visite au Saint Sacrement est particulièrement difficile. Il est vrai que le climat et la paresse ne favorisent guère la prière, surtout à ces moments-là de la journée (6, p., 37 ans).

83. La quadrature du cercle se pose ainsi, à mon avis : si je reste une heure ou une demi-heure de plus à la chapelle à faire oraison, par exemple, pendant ce temps-là je ne pourrai pas lire tel ou tel article, faire telle ou telle visite, préparer un catéchisme, une conférence, etc.? En ai-je le droit? Un choix s'impose, bien sûr, mais il n'est pas toujours facile à réaliser (37, p., 35 ans).

84. Il est difficile de se lever tôt le matin et de faire méditation avant la messe. Une fois pris dans l'engrenage des activités de la journée... (92, p., 49 ans).

85. Par suite de la chaleur du climat, tout ce que nous faisons est pour nous une cause de fatigue, que ce soit la marche à pied, les travaux divers, les bricolages. D'où souvent un état d'abattement plus ou moins prolongé pendant lequel on n'est plus bon à rien, sinon à se présenter devant le Seigneur comme une masse inerte qui lit machinalement son bréviaire ou sombre dans un demi-sommeil durant l'oraison (110, p., 68 ans).

86. Fatigue, sommeil, distractions, résultant du surcroît de travail, du climat, des soucis et des préoccupations. Il faut lutter contre, prendre des moyens. Comme

cette Sœur qui, pendant sa méditation, tenait une bougie allumée dans sa main. Une autre s'est mise debout et s'est endormie quand même ; pire, elle s'est mise à rêver et à crier de toutes ses forces : « Tu, tu, tu ». Le train s'en allait et la laissait sur le quai ! Tout le monde s'est réveillé à ce moment-là, du moins celles qui étaient assoupies. Heureusement j'avais été avertie par notre supérieure générale qui avait éprouvé ces difficultés et s'était même endormie un jour au banc de communion (30, r.) !

87. La principale difficulté est peut-être que je dois faire oraison à une heure très matinale après des nuits souvent courtes. C'est, plus généralement, le manque de « liberté » vis-à-vis du travail : je suis toujours tendue vers ce qui va suivre ou se présenter (83, r., 30 ans).

88. Je me rappelle certaines méditations après une nuit de sommeil difficile avec 40 degrés à minuit. Alors on ne sait pas réfléchir et penser ; on dit au Seigneur : « Je n'en peux plus », et l'on ne soupire qu'après le moment où l'on quittera la chapelle (113, r., 50 ans).

Ces textes et bien d'autres semblables ne sont pas à entendre comme un aveu de découragement, encore moins de relâchement. Il serait vain de nier les difficultés ; il est vrai, par contre, qu'elles deviennent naturellement l'aliment de la prière :

89. La meilleure prière n'est pas celle où l'on sent quelque chose – ce qui est rare – mais de se tenir simplement en présence de Dieu, l'adorer, répéter quelques phrases simples : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ». Le simple fait de se recueillir, de se rendre à la chapelle, de faire tel geste, est déjà une prière, une tension de notre être vers Dieu, une amorce de dialogue (89, p., 32 ans).

90. On peut toujours objectiver tout cela, distractions, soucis, etc. Le Seigneur nous comprend et il nous demande sans doute, à ces moments-là, de le laisser prier en nous (54, r., 30 ans).

91. Quand je suis accablée, c'est alors la prière du pauvre, celle où la vanité n'a aucune prise, celle où, semble-t-il, on cherche vraiment Dieu pour lui-même. Malgré la pesanteur d'alors, j'ai souvent eu le sentiment d'avoir mieux prié que dans des conditions extérieures plus favorables. La vraie prière n'est-elle pas d'adhérer à Dieu en toutes choses et d'aimer sa volonté (113, r., 50 ans) ?

92. On pense peut-être moins à Dieu, mais on est plus uni à lui. Les méthodes se simplifient, on s'unit à Dieu par et dans les difficultés (123, rr.).

des communautés déficientes

Plus dommageable sans doute est le manque de soutien fraternel que beaucoup déplorent. Pour les prêtres, il vient assez souvent d'un isolement quasi total ; il naît également d'une sorte d'incapacité à établir des contacts spirituels entre confrères qui vivent cependant en bonne harmonie :

93. Mon confrère le plus proche est à 35 kilomètres ; pas de religieuses, ici. Cette solitude est une épreuve très dure. C'est la pire ou la meilleure des choses. Il faut traverser un désert pour trouver Dieu. Mais Satan s'y trouve aussi, plus qu'ailleurs (109, p., 41 ans).

94. Matériellement je ne vis pas seul, mais près de confrères dont le sens communautaire ne va guère au-delà de l'entraide matérielle. Je crois qu'une vie de communauté, au sens profond du mot, m'eût aidé à laisser moins de place à la négligence (150, p.).

95. Manque de soutien fraternel et d'encouragement. On devrait être capable de parler de nos difficultés avec l'un ou l'autre confrère. Mais on est très individualiste. Et les sujets spirituels personnels sont plus ou moins tabous entre nous (169, p., 42 ans).

96. La principale difficulté est le manque de soutien fraternel, du fait que peu de prêtres ici vivent dans les perspectives qui sont les miennes. Et il n'y a pas de vraie prière commune profonde (180, p., 37 ans).

Une telle déficience est ressentie encore plus vivement chez les religieuses, portées par leur nature féminine et par toute leur formation à attendre davantage de la vie communautaire et, en particulier à se sentir paralysées si la charité vient à manquer :

97. Pendant deux ans, des difficultés vis-à-vis de la charité m'ont rendu la prière extrêmement difficile. Comment prier quand on a sans cesse devant soi cette pensée : « Si tu as quelque chose contre ton frère, laisse là ton offrande ». J'allais alors à la chapelle plus souvent qu'à l'habitude. Ma prière n'était souvent que muette, celle du pauvre qui se tient devant Dieu, gêné, suppliant, en attente du miracle (14, r., 34 ans).

98. Le manque de soutien fraternel est aussi un écueil. On parle de tout dans nos conversations de communauté, sauf du bon Dieu. Nous n'avons pas été formées pour échanger à ce sujet, nous aider dans la prière, et cela m'a toujours été très pénible (81, r.).

99. Les difficultés en communauté peuvent aussi gêner la prière ; on doute alors de sa sincérité, on peut tomber dans un trouble profond (176, r., 62 ans).

100. *Je faisais partie d'une communauté où nous vivions les unes à côté des autres. Dès mon arrivée en mission, pleine de l'ardeur d'une jeune professe, j'ai essayé de mener une vie fraternelle, pleine d'affection et de délicatesse, jusqu'au jour où une Sœur m'a dit : « Ça suffit, on n'a pas besoin de ça ; ici, chacune se débrouille » (179, r.).*

101. *A certains moments de l'année liturgique ou à d'autres occasions, on aimerait à prier à plusieurs. Mais l'expérience, réalisée une fois n'a pas été renouvelée à cause de la présence d'un élément perturbateur et de l'impossibilité de former une véritable équipe (32, l., 33 ans).*

Plusieurs signalent en outre qu'elles souffrent du manque d'un soutien sacerdotal :

102. *Manque de direction spirituelle, pourtant désirée et demandée à certains aumôniers religieux, qui semblaient plus préoccupés d'une vie égoïste que de notre avancement spirituel (67, r., 52 ans).*

103. *Personnellement, ma difficulté serait le manque de soutien, mais je cherche et je trouve l'appui dont j'ai besoin en correspondant avec un prêtre (84, r., 40 ans).*

104. *Manque de direction. Mais je comprends de mieux en mieux qu'il ne faut pas se faire d'illusion : pour chercher sa voie, on est généralement seul avec Dieu. Peut-être le partage fraternel qui se fait de plus en plus entre consœurs est-il en certains cas d'un grand secours ; je n'ai pas eu la joie de cette expérience (121, r., 35 ans).*

105. *Manque de vrais directeurs ou au moins de confesseurs (130, r., 44 ans).*

La question est grave et demanderait certes à être approfondie. Mais, dans la présente enquête, elle n'est effleurée qu'en passant et l'on ne saurait tirer de conclusions légitimes à partir de ces brèves réflexions. Par contre, il est manifeste qu'en bien des cas, la vie de communauté n'a de communautaire que le nom et la juxtaposition sur des bancs ou au long des couloirs. L'entraide matérielle a généralement survécu ; l'entraide spirituelle s'est souvent figée en des formes mortes.

le vertige de la vacuité

Trop souvent réduit à ses ressources personnelles pour affronter une tâche écrasante dans des conditions souvent éprouvantes, le missionnaire se sent facilement débordé. Invinciblement mené à la conviction qu'il ne peut pas grand-chose, ou même rien, pour soulever cette pâte massive, il trouve dans l'union

à Dieu par la foi et la prière la source de l'aptitude nécessaire et la certitude d'une efficacité réelle, comme nous l'avons vu [cf. textes cités, 54-59]. Mais il est exposé aussi à se laisser accabler par le découragement, à laisser miner sa foi par le manque de résultats tangibles, à s'imaginer que sa prière est vaine :

106. Ma principale tentation actuelle : l'impression d'inutilité. Terrible tentation contre la foi (non pas la foi en Dieu et Jésus Christ) ; on arrive très vite à ne plus croire à sa mission, on ne voit pas le résultat de son travail, on ne voit plus pourquoi on s'efforcerait de consacrer du temps à la prière personnelle, et on ne sait plus reconnaître Dieu dans les événements de la vie et dans sa propre action. Notre action perd sa référence à Jésus Christ et on ne croit plus en notre rôle de « témoins » de Jésus Christ. Voilà, me semble-t-il, le péché du missionnaire : on lâche et on capitule, parce qu'on n'est plus fondé sur la foi ; on ne se « fie » plus à la parole de Dieu, on ne croit plus trop à ce qu'il nous dit quant à la mission que l'Eglise nous confie (42, p., 32 ans).

107. L'impression d'inutilité, de temps perdu, ne s'est aplanie que le jour où un article de revue m'a fait découvrir que Dieu est assez grand pour qu'on lui fasse chaque jour l'hommage d'un peu de notre temps, et que ce moment qu'apparemment nous « perdons » pour Dieu, est le plus fécond de la journée (115, r., 40 ans).

La tentation se fait d'autant plus vive que la prière apparaît elle-même souvent terriblement vide, incapable d'établir un rapport réel avec Dieu et de nourrir une foi vivante, et, du même coup, exigeant une énergie au-delà des forces disponibles :

108. Les trois dernières années passées en mission ont été caractérisées par le manque d'idées, l'impression de vide dans la prière. Elles furent riches, cependant, mais par grâce. Par exemple, une grâce de Dieu qui me fit sentir la grande miséricorde de Dieu à mon égard, ce qui a banni de ma vie, jusqu'ici, le vrai découragement. Une autre grâce qui, en quelques minutes de recueillement exceptionnel, me donna la certitude de l'action de l'Esprit en moi. Ainsi, ma vie d'union à Dieu s'est-elle approfondie, malgré le vide causé par le climat, la santé, le travail harcelant (121, r., 35 ans).

C'est aussi une impression de vide qui conduit une douzaine de prêtres à déplorer les voyages incessants qu'exige leur ministère :

109. On est toujours en route et on ne peut pas s'encombrer. Je voudrais méditer la Bible, elle reste à la maison. Je voudrais consacrer à la prière une heure pleine et tranquille ; mais j'ai besoin de beaucoup de sommeil et la première heure de la journée est interrompue par l'arrivée du riz chaud que me préparent mes petits gars ou le catéchiste. Ou bien elle est occupée par le bréviaire que je tiens à dire et

à bien dire, posément. Parfois, l'oraison est renvoyée aux heures de route à pied prévues pour la journée ; ce qui souffre c'est le « colloque », donc l'important, et c'est grave (15, p., 50 ans) !

110. Des jours entiers de marche, sous la pluie, le soleil ou dans le froid ; des escalades de 3 à 4 heures de long et des descentes qui n'en finissent pas, sur des pistes étroites, épuisent le corps et vident le cerveau. C'est alors que j'ai le plus de mal à prier (39, p., 36 ans).

111. Je suis obligé, plusieurs jours par semaine, à manger, à coucher dans différentes places. Bien souvent, il n'y a pas un coin où l'on puisse dire ses prières en silence. Comment méditer quand, dans la pièce voisine, la radio braille les airs tamouls en vogue ? Après la célébration de la messe, les chrétiens vous apportent toutes leurs difficultés à résoudre, d'où pas d'action de grâces. Même la célébration de la messe requiert une grande attention et patience, quand on doit célébrer dans une pièce où tout le monde est entassé autour de la table qui sert d'autel, ou quand un certain nombre de non-chrétiens y assistent en curieux, en jacassant (68, p., 38 ans).

D'autres cependant, nous le verrons, trouvent dans leurs déplacements mêmes un lieu privilégié de prière. Il reste qu'une multiplicité de tentations et de difficultés font obstacle à la prière des missionnaires ; s'ils n'arrivent, par grâce et fidélité, à découvrir les moyens personnels de les surmonter, ils se trouvent exposés au danger de relâchement :

112. Parfois ennui, mais dégoût de moi-même en constatant ma misère, mon impuissance à réaliser mes grands désirs. Ignorance des voies spirituelles ; d'où découragement et croyance que la vie d'oraison n'était pas pour moi (67, r., 52 ans).

113. La seule difficulté est intérieure : la capitulation de la volonté, la lâcheté devant l'effort. Le reste n'est rien. Le seul mal est dans la volonté qui recule (149, p., 42 ans).

un rythme bousculé

Un des problèmes les plus épineux est celui d'assurer une prière régulière au milieu d'une vie absorbée par un apostolat exigeant :

114. Durant les années de formation, il y a temps pour l'étude, le travail manuel, la détente, les exercices de piété. Au début de la vie apostolique, j'ai éprouvé un certain désarroi devant un surcroît d'occupations dérangeant ce beau programme. La prière était trop liée dans ma vie quotidienne à des temps déterminés ; si elle n'avait pu se faire au temps fixé, impression que la vie de piété se refroidissait (1, p., 53 ans).

115. *Tout vous porte à prier, mais ce n'est pas une prière en règle (15, p., 50 ans).*

116. *Les journées passées en voyage ne comportent qu'un minimum de vie de prière, bien souvent de pauvre qualité apparente. Par contre, quand je suis au centre, j'essaie de suivre un règlement de vie, proche de celui du séminaire, pour compenser la médiocrité des jours précédents et « refaire le plein » (68, p., 38 ans).*

117. *Au début, vie de prière en baisse. Toute préoccupée par les soins des malades au dispensaire, le désir de leur faire connaître davantage le bon Dieu, je travaillais sans relâche comme si tout dépendait de moi (67, r., 52 ans).*

118. *Plusieurs ont été momentanément déroutées, débordées par la tâche. Elles ont senti qu'elles devaient rétablir l'équilibre entre la prière et l'action, si elles voulaient sauver l'une et l'autre ; question d'organisation et d'un certain temps d'adaptation (108, rr.).*

119. *Risque de me laisser entraîner par la routine. Risque de l'activisme : notre amour pour ces gens nous pousse à essayer d'améliorer leurs conditions de vie ; ce qui est une exigence de l'Évangile, mais à condition de ne pas oublier que notre fin, c'est Dieu. Avec les retraites, avec les échecs, je suis retombée sur mes pieds, et le silence et la contemplation me deviennent indispensables (81, r.).*

Faut-il incriminer la formation reçue ?

120. *La manière de prier acquise au séminaire ne peut tenir ici, à cause des difficultés du travail pastoral, des déplacements continuels, des souffrances physiques auxquels on ne peut échapper (42, p., 32 ans).*

121. *Le noviciat ne nous avait pas trop préparées à ce genre de vie (81, r.).*

122. *Durant les années dites de formation, le Christ comme la vie religieuse nous furent habituellement présentés comme des choses à annoncer, à porter aux autres, plus que comme des choses à vivre. Quant aux exercices spirituels individuels ou en commun, ils étaient d'autant moins vécus qu'on n'y avait nulle part active. Une fois lancés dans la vie active, nous devons tout repenser et tout réadapter avec plus ou moins de bonheur (139, p., 53 ans).*

Mais d'autres, qui appartiennent aux mêmes instituts, témoignent en avoir reçu la lumière voulue :

123. *Les nouvelles conditions de vie m'ont mené à un épanouissement de l'union à Dieu. Je dois remercier spécialement les pères spirituels du scolasticat, qui avaient pensé que nous serions en missions et nous avaient introduit à « l'union pratique », telle que la recommandait le P. Libermann (59, p., 42 ans).*

124. *J'ai souvent craint que l'encombrement du travail ne ruine ma vie d'union à Dieu ; par contre-coup, j'ai ressenti la nécessité de m'accrocher de toutes mes forces à mes exercices de piété. Une parole du cardinal Lavigerie, notre fondateur, me venait souvent à l'esprit : « Chaque fois, disait-il, que je me rendais à un travail sans me recueillir auparavant par une petite prière, j'ai fait des bêtises ! » C'est bien cela ; j'en ai fait, hélas ! l'expérience (30, r., 67 ans).*

Faut-il mettre en cause, de préférence, les fonctions qui incombent au missionnaire? Certains se félicitent, en effet, de la vie régulière que leur assurent une tâche d'enseignant ou un ministère paroissial, et y discernent la source de leur fidélité à une prière bien rythmée ; d'autres, par contre, n'y voient que routine pesante et déplorent l'atonie spirituelle qu'elle engendre. Les uns se plaignent d'être sans cesse la proie de l'imprévu ; les autres y trouvent le moyen d'une prière perpétuelle :

125. *Des heures et des journées de marche, à pied ou à chameau, dans les montagnes, les dunes ou les vastes plaines, avec la rencontre éventuelle de nomades à la vie simple ; une messe célébrée sur un rocher ou dans une grotte, un autel de fortune avec quelques gars autour, c'est fort enrichissant au plan spirituel (90, p., 51 ans).*

126. *Il y a moyen de mettre beaucoup de prière dans sa vie... journées de déplacement à pied dans les landes, où il faut accorder aux porteurs le bénéfice d'un bout de conversation formatrice, mais où le balancement des pieds s'accompagne d'une récitation du rosaire, de cris d'admiration intérieure devant la splendeur de la lumière, d'une supplication pour les misères côtoyées (15, p., 50 ans).*

127. *Je bourlingue depuis bientôt 40 ans, beaucoup à cheval autrefois, et maintenant surtout au volant d'une voiture. C'est la prière vocale qui m'a permis de trouver l'équilibre à tous les points de vue. Le rosaire de Notre Dame, inlassablement récité et médité, et d'autres prières en chaîne. Mais je dois dire que je n'en ai bien profité qu'après avoir réussi à en faire une prière personnelle (98, p., 62 ans).*

Enfin, les conditions extérieures sont moins décisives pour la fidélité à la prière que ne l'est une authentique maturité humaine et spirituelle. Les remarques du P. Laplace à ce propos (*Spiritus*, n° 22) sont amplement confirmées par la présente enquête :

128. *Pour la prière, je n'ai jamais connu les grâces sensibles. Pour moi, la prière a toujours été un acte de volonté. J'ai commencé à faire oraison à 16 ans et demi et, depuis, je ne me rappelle pas y avoir jamais manqué (31, p., 33 ans).*

129. *Devant la tâche immense, prière accrue. Prière allant plus dans le concret, dans la vie. J'ai cherché à vivre uni vraiment à Dieu, car sans Dieu on ne peut rien,*

on s'en aperçoit vite ; et si on ne s'unit pas à Dieu, c'est le découragement (61, p., 54 ans).

130. La modification dans les méthodes est une nécessité tactique si l'on ne veut pas se laisser prendre par l'usure, la superficialité, le découragement. Il y faut de la volonté, de la maîtrise de soi, des efforts et des efforts dirigés (165, p., 47 ans).

131. Les transformations de ma prière me paraissent plutôt le fait de l'évolution psychologique et des expériences spirituelles successives, que des facteurs extérieurs de travail (28, r., 43 ans).

132. Ma prière est devenue plus vitale ; j'ai besoin de me remettre devant Dieu, de l'écouter, de me remettre dans la confiance et la fidélité, de remercier des dons de chaque jour (198, r., 54 ans).

un équilibre nouveau

A travers tentations et crises, au long d'un chemin éminemment personnel, se développent le sens et le goût d'une union intime à Dieu, qui n'est plus en dépendance d'une régularité des horaires et ne se laisse pas dissoudre dans une action dévorante :

133. Avec les années, l'équilibre est revenu. La fidélité aux exercices de règle, chaque fois que possible, a créé un besoin de prière. S'il y a impossibilité, je n'éprouve plus comme au début un sentiment de gêne, de semi-culpabilité. L'important, c'est de vivre et de travailler en présence de Dieu (1, p., 53 ans).

134. Si la fidélité matérielle aux exercices de règles n'est pas toujours possible, la nécessité de l'union à Dieu se fait plus impérieuse. Nos moyens humains les meilleurs croûlent face à cette œuvre gigantesque qu'est la conversion d'une âme. C'est une grâce qu'il faut arracher au Seigneur (23, p., 53 ans).

135. Au début, on est déconcerté, car on ne peut mener la « vie régulière » d'autrefois ; – mais on réagit en essayant de s'adapter au nouveau genre de vie ; – et finalement on arrive à mieux, mais d'une tout autre façon (106, p., 50 ans).

136. Nos prières de règle nous sont demandées avec une très grande souplesse. Le P. Colin, fondateur de la Société de Marie, disait : « Quand vous êtes abrutis par le travail, la chaleur, les soucis, soyez comme le tournesol dans un champ ; il se tourne vers le soleil, il ne fait rien, mais les rayons du soleil le pénètrent ».

Souvent, j'agis comme cela, surtout le dimanche, les rares jours ou heures de liberté : je vais à la chapelle et je reste là (34, r., 34 ans).

137. A mon arrivée en mission, lutte pour garder l'équilibre entre l'action qui m'emportait et le recueillement que je voulais garder. Puis, après onze ans de brousse, j'ai eu la grâce de faire la grande retraite ignatienne et j'ai découvert à fond la spiritualité de saint Ignace. Dès lors, malgré mon travail qui demande pas mal de déplacements, d'horaires contrariés, d'activités, je n'ai plus aucune difficulté ; ma vie de prière, ma vie d'action, c'est tout un. Le Seigneur est partout en tous (49, r., 42 ans).

138. Modifications dans le temps matériel donné aux prières vocales ; cependant, état de prière plus profond, car l'habitude de porter les soucis des autres devant le Seigneur, rend la charité plus parfaite (195, rr.).

Les difficultés ne sont pas abolies pour autant, mais leur signification a changé. Reçues toutes de la main de Dieu, elles recèlent toujours un fruit savoureux :

139. Aucune nouvelle condition de vie, si elle est reçue par la force des événements (réclusion, prison, accidents, maladies...) ou par la force de l'obéissance (changements de postes) n'est cause de relâchement. Au contraire, on arrive à regretter ces coups durs, pour retrouver cette union à Dieu d'alors (129, p., 42 ans).

140. A chaque changement de poste ou de situation, y voyant le bon plaisir divin, je n'ai presque jamais trouvé cause de relâchement. Partout j'ai cherché à aimer Dieu selon l'événement du moment (183, p.).

141. Je suis convaincue que toute condition de vie voulue par Dieu est un élément absolument positif pour la vie de prière. Elles peuvent sembler à première vue avoir une influence néfaste, mais considérées par après – à moins que leur mystère ne reste complet en cette vie – elles laissent entrevoir d'étonnants bienfaits. J'ose dire que pour une grande part Dieu œuvre en moi précisément à travers celles qui sont miennes ; elles sont les instruments habituels dont Dieu se sert pour me sanctifier, m'unir à lui. Ce qui n'empêche pas de les expérimenter sur le moment comme des difficultés, parfois pesantes. Mais je crois qu'en cela la vue de foi triomphe de plus en plus (121, r., 35 ans).

142. Le mystère de l'incarnation m'a fait comprendre que c'est Dieu qui descend vers l'homme et non l'homme qui va à Dieu. Dès lors, l'union à Dieu, c'est l'ouverture à son amour, l'accueil de toutes conditions de vie comme des appels d'amour. A nous d'y répondre sans nous étonner de nos défaillances ; simplement demander à Dieu de nous faire toujours plus capacité de lui-même (126, r., 42 ans).

l'expérience pascal

Une telle expérience tend à conduire à une prière très libre, mais quasi permanente. Ses accents sont divers selon les tempéraments et selon les vocations personnelles. Pour les uns, c'est l'identification de l'apôtre avec le Christ qui est lumière décisive :

143. La prière devient davantage union de volonté avec le Christ, réalisant le dessein du Père (24, p., 40 ans).

144. Expérience capitale des hommes au confessionnal. Vanité de l'effort apostolique, à moins qu'il ne résulte de la sainteté personnelle, pour porter efficacement Jésus aux âmes, pour leur faire comprendre, de manière existentielle, son amour. « Si j'étais plus saint, ils le deviendraient plus vite. » Dieu est devenu Jésus pour moi, celui qui doit être tout pour chaque âme, la mienne et celles qui demandent une aide spirituelle (18, p., 32 ans).

145. Un missionnaire est un envoyé, un témoin du Christ dont Dieu se sert, dans sa grande bonté, comme d'un instrument de sa grâce. Il est donc nécessaire que le missionnaire vive en union très intense avec le Seigneur, puisque la fécondité de son apostolat est en proportion de sa charité. Comment communiquer l'amour de Dieu aux autres, si l'on n'est soi-même enflammé (125, r., 43 ans)?

Plus profondément encore, la vie missionnaire se révèle mystère pascal :

146. A force d'échecs et d'embêtements, on réalise que toute action, si généreuse et excellente soit-elle, a besoin d'être purifiée. Notre activité doit passer par une soumission pour demeurer une mission. Elle doit devenir plus contemplative, je pense, pour retrouver l'équilibre, en devenant l'action de Dieu par nous. C'est le mystère pascal dans notre vie (65, p., 44 ans).

147. Le Christ, malgré son échec apparent le Vendredi Saint, demeure pour moi le grand vainqueur de Pâques. Il s'est ainsi dégagé dans ma spiritualité une ligne de force : il faut mourir pour vivre. N'est-ce pas là que se situe le drame de notre salut commun, ainsi que la clé de l'efficacité apostolique? Il faut que le Christ croisse et que je diminue (218, p., 48 ans).

148. Mes nouvelles conditions de vie ont créé en moi une soif de Dieu de plus en plus profonde, soif ressentie parfois si intensément qu'elle fait appel à l'être tout entier. C'est une soif de communion, mais pour qu'il y ait communion, il faut qu'il y ait sacrifice et croix. La joie spirituelle ne comble pas cette soif ; au contraire, elle ne semble que la creuser ; néanmoins elle s'apaise dans la foi et la remise totale à l'action du Saint Esprit (126, r., 42 ans).

149. *Ma vie de prière a été approfondie parce que j'étais obligée de me jeter en Dieu. Je goûte la tristesse du Christ devant cette foule d'hommes qui ne le connaissent pas. Les paroles de saint Jean me reviennent tout le temps : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu ». Nous aussi, missionnaires, dans l'apostolat, c'est la vie du Christ, la vie de Nazareth que nous menons ; nous sommes ses disciples, mais nous savons que c'est par notre union avec le Maître que nous sauvons les âmes. Nous ne voyons pas de résultat, mais il faut aussi que nous passions par la croix (132, r., 29 ans).*

C'est bien là que tout converge. Pour le missionnaire, la croix par excellence n'est autre que l'expérience de son impuissance radicale à faire accéder les hommes à la lumière du Christ. La seule issue, c'est de communier par tout son être au mystère pascal. Mais cette orientation profonde demande à être consciemment maintenue, affermie, par la contemplation du mystère que Dieu nous révèle.

à l'écoute de la parole de dieu

La Bible lue, méditée, scrutée, apparaît comme le roc sur lequel la plupart des missionnaires bâtissent leur vie. La formule affirmative du questionnaire : « Le climat nous dégoûte de la lecture biblique », a suscité l'étonnement, à de rares exceptions près :

150. *Nul climat d'Afrique ne m'a dégoûté de la lecture biblique ; et j'en ai vécu plusieurs (35, p., 35 ans).*

151. *Pour qui nous prenez-vous (31, p., 33 ans)?*

152. *J'ai toujours aimé la lecture biblique et de plus en plus (166, r.).*

153. *Je me suis toujours délectée dans la lecture biblique (88, r., 33 ans).*

154. *Loin d'éprouver du dégoût pour la lecture biblique, il semble que ce soit la seule chose qui tienne à certains moments (2, l., 33 ans).*

On note souvent que cette lecture est facilitée par le milieu environnant, si proche à bien des égards du milieu évangélique :

155. *Les nouvelles conditions de vie m'ont aidé à mieux comprendre la Bible, les prophètes d'antan, Jésus, les Apôtres, leur prière, leur mission et donc la mienne. La Bible nous parle, car nos Africains vivent vraiment de la même manière (44, p., 33 ans).*

156. *On est si proche de la Bible qu'on éprouve le besoin de s'y référer et de l'approfondir sans cesse pour mieux comprendre le peuple auquel nous nous adressons. Certaines missionnaires ont même « découvert » la Bible et ses richesses en mission (108, rr.).*

157. *La lecture biblique se trouve facilitée, en quelque sorte, par le contexte patriarcal dans lequel vivent les gens de la brousse toute proche (32, l., 33 ans).*

Elle trouve aussi un puissant soutien dans la nécessité de préparer prédications, retraites, catéchismes, cercles d'études ou encore dans la vie liturgique :

158. *Difficultés pour maintenir la lecture de la Bible, à cause du climat, de la fatigue, du manque de temps; mais effort pour y retourner, surtout afin de préparer sermons, retraites et cercles (7, p., 66 ans).*

159. *J'ai eu la chance d'avoir à faire une catéchèse essentiellement biblique et d'animer de petits cercles bibliques. Cela m'a beaucoup aidé à nourrir ma vie de prière (24, p., 40 ans).*

160. *Mon travail m'oblige à pas mal de lectures, de recherches scripturaires; c'est un avantage (83, r., 30 ans).*

161. *Selon mon expérience, avoir à transmettre à d'autres le fruit de ses recherches, de son travail est un stimulant pour la lecture biblique, qui, par surcroît, sert notre prière, l'alimente et l'enrichit. Car la parole de Dieu n'est pas une notion intellectuelle à transmettre seulement à des intelligences, mais une nourriture pour le cœur. Avant de devenir cela pour d'autres, il faut qu'elle le soit déjà devenue pour ceux qui la transmettent (140, r., 41 ans).*

162. *La liturgie nous offre en particulier des textes dont la richesse de contemplation est inépuisable (58, p., 30 ans).*

Il est exact, par contre, que le climat fasse difficulté assez souvent; une vingtaine de réponses l'attestent. Mais on se plaint davantage de n'avoir pas reçu une initiation appropriée qui permette une lecture plus juste, plus profonde, plus fructueuse de l'écriture sainte; certains rappellent que jadis cette lecture était peu encouragée, voire même interdite, et que les religieuses spécialement ont été longtemps dépourvues de toute formation en ce domaine :

163. *La difficulté n'est pas à mettre au compte du dégoût. Bien au contraire, on sent le besoin de la lecture biblique; c'est beaucoup plus un manque de savoir-faire, de méthode, et aussi bien sûr de temps (89, p., 32 ans).*

164. *Ce n'est pas le climat qui nous dégoûte, c'est l'initiation qui nous manque* (85, r., 35 ans).

Une réponse, tout à fait isolée, met en doute la valeur de l'étude biblique, tout en témoignant du fruit à méditer la Bible :

165. *Je ne comprends pas pourquoi on se passionne tellement pour l'étude des détails de la Bible. Que saint Marc ait dit la même chose que saint Luc, ou que la Genèse emploie tel ou tel mot, quelle importance cela a-t-il, et en quoi la prière s'en trouve-t-elle aidée? J'ai médité Isaïe durant tout l'Avent. J'y ai trouvé des textes magnifiques qui m'ont orientée vers le Christ, et laissé de côté les passages obscurs...* (14, r., 34 ans).

Plusieurs notent de fait un certain danger d'intellectualisme, mais n'en tiennent pas moins qu'une véritable étude – à des degrés divers, bien entendu – est indispensable normalement pour que la méditation de la parole de Dieu soit une nourriture pleinement substantielle. Aussi la plupart réclament-ils des instruments de travail : des sessions plus ou moins prolongées, sur place ou du moins durant les congés ; des réunions régulières d'étude ; des plans et schémas pour guider la recherche. Quelques-uns louent le travail déjà accompli dans leur institut ; d'autres souhaitent que l'on commence à se mettre en mouvement. Trois réponses signalent que l'on a tiré grand fruit des cours par correspondance du Cercle Saint-Jean-Baptiste, qui comportent une douzaine de cours d'écriture sainte, rédigés dans un esprit missionnaire. Enfin, un appel est lancé à *Spiritus* :

166. *Des études communautaires à thèmes bibliques dont Spiritus nous fournirait les schémas, pourraient nous aider comme l'a fait ce questionnaire sur la prière. Avec des références de lectures à faire dans le sens du thème biblique* (122, r., 45 ans).

culture théologique

Lié dans le questionnaire à la lecture biblique, ce problème doit en être nettement distingué. L'enquête manifeste en effet que les religieuses se sentent relativement peu concernées à ce sujet et que de nettes divergences de vues se font jour parmi les missionnaires qui l'ont abordé, tandis qu'une quasi unanimité s'établissait à propos de la Bible. Il ne manque certes pas de religieuses pour souligner le besoin qu'elles éprouvent de lectures sérieuses et les difficultés qu'elles y rencontrent ; mais pour la majorité, « l'étude théologique » est chasse gardée pour les prêtres. Ceux-ci se partagent en deux groupes sensiblement égaux en nombre. Pour les uns, il est indubitable que le travail intellectuel est exclu par le climat, la fatigue et la surcharge de besognes, sans compter qu'il présente par lui-même peu d'attraits :

167. *A cause du climat, toute lecture sérieuse est très difficile, tout effort intellectuel devient héroïque. En pays tropical, notre rendement intellectuel est réduit de moitié ou des deux-tiers, par rapport à ce qu'il serait en Europe. Un autre responsable, c'est la surcharge. Notre temps est littéralement mangé. J'ai cinq minutes de libre. Je n'ose pas me mettre à un travail intellectuel quelconque. Une visite ne tarderait pas à m'interrompre (77, p., 33 ans).*

168. *Absolument vrai, et on se contente de lectures d'adolescents (79, p., 42 ans).*

169. *On sort du scolasticat après des études livresques, puisées dans un manuel, consacrées le plus souvent à discuter d'opinions secondaires, mais sans grande synthèse théologique. En écriture sainte, on fait de l'exégèse ; on n'apprend pas à goûter un texte, à lire la Bible. Quand on se retrouve seul, en mission, on ne sait plus par quel bout commencer ; les manuels et les notes de cours ne vous disent plus rien, et on est perdu devant la masse de revues, de livres, avec une langue assez souvent hermétique ; c'est alors la noyade, on ne fait plus rien (89, p., 32 ans).*

Les autres protestent avec véhémence :

170. *Dégoût pour l'étude théologique ? Jamais de la vie (12, p., 41 ans).*

171. *Vous en êtes peut-être encore au missionnaire casse-cou, type aventurier, le bon broussard des familles, plus capable de mettre le nez dans un bouquin ! Je continue à travailler intellectuellement et même n'ai pas l'impression de me rouiller ; je suis abonné à huit revues et lis une trentaine de livres solides par an (31, p., 33 ans).*

172. *J'ai la grande grâce d'aimer l'étude. Je le dois à mes professeurs du scolasticat. Et devant le monde en transformation, c'est une nécessité, ne serait-ce que pour se tenir au courant (148, p., 39 ans).*

173. *Nos chrétiens, même les simples, ont le droit strict que leurs prêtres mettent à leur portée les enseignements du concile. Cela suppose un immense travail d'assimilation pour le prêtre, et qui fait partie de son devoir d'état ; en s'y dérochant, il compromet ses rapports avec Dieu. C'est une tâche autrement importante que bien des besognes matérielles (143, p., 46 ans).*

Notons que dans le premier groupe on reconnaît assez généralement la valeur du travail intellectuel et que l'on déplore de ne pouvoir s'y adonner. Dans le second, sans nier les difficultés, on en a davantage gardé le goût, éprouvé la nécessité pour préparer cours, sermons ou catéchismes, senti l'élan qu'elle peut donner à la vie spirituelle. Aussi cherche-t-on souvent à discerner les moyens de surmonter des obstacles qui ne sont que trop réels. Tout commence, semble-t-il, par une conviction profonde de sa nécessité. Il faut ensuite trouver son

rythme propre, journalier, hebdomadaire ou mensuel ; accordé au tempérament personnel comme aux exigences du ministère. Le plus souvent aussi, on s'accorde à penser que l'effort personnel a besoin d'être étayé par un courant communautaire qui s'exprime dans des réunions ou sessions périodiques entre confrères :

174. Sans étude théologique, on se vide. Le climat nous en dégoûte, c'est vrai. Comment y parer? A la base, par la conviction profonde de sa nécessité et la ferme détermination de s'en nourrir (4, p.).

175. Pour s'asseoir à sa table et se mettre à étudier ou à faire une lecture sérieuse, il faut bien souvent prendre son courage à deux mains. Mais, à mon avis, pour le missionnaire, c'est une question de vie ou de mort (143, p., 46 ans).

176. Il faudrait que les réunions portant sur divers points théologiques concrètement impliqués dans notre action, soient maintenues, sous une forme ou sous une autre (93, p., 36 ans).

177. On a tort de laisser les jeunes partir en mission avec leurs manuels et leurs notes de théologie ; on n'y met plus les pieds, ce sont des salles désaffectées et suant l'ennui. Des achats de livres, au moment du départ, sont aussi à déconseiller, car le jeune prêtre les choisit presque inévitablement au niveau qu'il vient d'atteindre. Comment y trouverait-il ensuite un stimulant? Ce qu'il faut, c'est les pousser, une fois sur place, à suivre une ou deux revues sérieuses, à y repérer les nouveautés de valeur et à se les procurer, puis à en discuter. Dans une mission que je connais, les prêtres se réunissent chaque mois ; un prêtre y présente un rapport sur un livre, assez récent pour porter le millésime de l'année courante, ou au plus de l'année précédente. Si donc ces lectures bibliques ou théologiques sont prises parmi des ouvrages à thèses nouvelles et à sujet bien limité (de grâce, pas de « traité de théologie » en cinq volumes !), tels que « le baptême chez saint Paul » de Schnakenburg, ou « la dernière cène » de Jérémias, on assiste à un renouvellement du catéchisme et de la prière du prêtre (114, p., 55 ans).

purification et contemplation

Faute d'une vraie culture chrétienne, et tout spécialement biblique, la prière est vouée au dessèchement : tel est l'avis général, sous réserve évidemment d'une impossibilité manifeste. Quelques dissonances se font entendre cependant :

178. A mon avis, la contemplation ou méditation est question de cœur plus que d'intellect (64, p., 41 ans).

L'unanimité se rétablit pour attester que la prière des missionnaires tend vers la simplification. Mais d'où vient celle-ci? D'une purification, sans doute? Quels

sont alors les facteurs de cette dernière? Certains songent plutôt à l'expérience de la pauvreté matérielle, mais plus d'un missionnaire note qu'il vit en riche par rapport au milieu environnant et que bien des missions, en ville surtout, jouissent d'un confort appréciable ; d'autres connaissent les privations, parfois le dénuement, et en goûtent la béatitude. Plus discutée est la notion de « pauvreté de vie intellectuelle » qui retient souvent l'attention. Les uns attestent qu'ils souffrent de manquer de ressources en livres, revues, conférences, ainsi que de temps et de vigueur pour étudier :

179. C'est un des grands sacrifices du missionnaire, de se voir diminuer petit à petit intellectuellement. Il y a des exceptions, mais qui nécessitent un grand courage et une discipline de fer (77, p., 33 ans).

180. Oui, notre vie comporte un vrai détachement de la vie intellectuelle. Je peux dire que notre institut fait tout pour y parer, mais il y a une question d'assimilation. A mon dernier retour en France, j'ai été abasourdie, je me sentais totalement en arrière du courant actuel. Je m'y suis jetée à plein et m'y trouve maintenant à l'aise comme un poisson dans l'eau. Ce fut le plus gros sacrifice du retour : à nouveau, je vais prendre du retard ! Mais le Seigneur doit bien suppléer à ce qui nous manque (49, r., 42 ans).

Selon d'autres, la « pauvreté intellectuelle » risque fort de se confondre avec la paresse ou de découler d'une spiritualité fautive et rétrograde ; elle conduit normalement non point à la contemplation, mais à l'indigence et à la sclérose. Sauf sous un angle spécial : le sentiment d'être étranger, inassimilable, au milieu du peuple auquel le missionnaire a consacré sa vie :

181. Attention à l'illusion qui peut faire confondre la paresse spirituelle avec contemplation simple. En fait, la contemplation suppose d'abord une nourriture substantielle : commentaires de Bible, auteurs spirituels. La pauvreté de vie intellectuelle sera presque toujours néfaste si elle dure ; le missionnaire ne deviendra plus qu'un automate (106, p., 49 ans).

182. La pauvreté intellectuelle, où est-elle encore possible à l'époque de la radio, de la T.V., etc.? Elle existe là où les missionnaires sont encore formés et dirigés par une direction centrale archaïsante, et accueillis par une communauté figée à l'heure du XIX^e siècle. Cette situation est-elle encore fréquente? Peut-elle se maintenir sans grossière négligence? Je verrais la purification du missionnaire dans le besoin senti tous les jours avec plus d'urgence qu'il doit se faire « pardonner » d'être étranger, qu'il doit « purifier » le christianisme de sa gangue occidentale, et la prise de conscience qu'il n'y parviendra jamais comme il le voudrait et que ses successeurs locaux devront le dépasser (114, p., 55 ans).

Quelle que soit la diversité des perspectives, beaucoup tiennent à noter que ces « purifications » ne jouent pas automatiquement. C'est dans la mesure seulement où les épreuves vécues sont comprises et acceptées qu'elles deviennent purifiantes et conduisent à la simplicité dans la prière. Est-ce une voie vers la contemplation? Le terme paraît un peu fort, trop intellectuel, à quelques-uns. D'autres rappellent des distinctions classiques entre contemplation « première » ou « acquise », et « seconde » ou « infuse » ; la seconde étant caractérisée comme un pur don de Dieu, tandis que la première relève pour une part de l'effort de l'homme, sous l'influence de la grâce. Le plus grand nombre hésite à se prononcer, ou ne le fait que de façon vague et sous réserve de « peut-être ». Au fond, la question elle-même reste vague et les missionnaires se trouvent plus à l'aise pour qualifier leur prière comme un progrès vers la simplicité, la découverte d'une grande lumière centrale qui rassemble leur vie :

183. Une plainte prolongée, mais dans l'abandon à la volonté du Maître et dans l'humiliation ressentie des longues impuissances (7, p., 66 ans).

184. La contemplation du don des trois personnes divines, l'adoration du mouvement trinitaire, qui donne origine à la vie missionnaire et lui confère d'être à son tour mouvement spirituel : là est pour le missionnaire le modèle du désintéressement dans son propre don, de la qualité de son amour. Cette purification, plus encore que le détachement et la pauvreté, ouvre sur la contemplation véritable (199, r., 56 ans).

ACTION ET CONTEMPLATION

QUATRIÈME QUESTION / A-t-on (ou se donne-t-on) bonne conscience en arguant de l'urgence des œuvres de charité pour réduire le temps de prière? – Préférons-nous parler de Dieu à notre peuple ou de notre peuple à Dieu? L'un remplace-t-il l'autre? Lequel prime? – Peut-on, sans charisme spécial, se passer du temps gratuit consacré à la prière pure et surtout au silence avec Dieu? – Qu'est-ce qui personnellement (doctrine, grâce, style de vie...) vous aide à résoudre dans votre vie l'antinomie action-contemplation?

La surcharge de besogne est apparue, au cours de la troisième question, comme un obstacle majeur à la vie de prière, parce qu'elle tend à absorber la totalité des heures et des forces disponibles. Pour maintenir la vie de prière, il faut donc un courage persévérant et une foi inébranlable en son efficacité, bien qu'elle semble souvent vide en elle-même et dépourvue de fruit apostolique tangible. Il s'agit maintenant de discerner si cette expérience austère conduit ou non le missionnaire à justifier à ses propres yeux un abandon plus ou moins radical de la prière, au nom des exigences mêmes de l'apostolat et en vertu de la certitude de trouver Dieu dans cette action où il nous appelle précisément à coopérer avec lui au salut des hommes.

Non ! répondent les missionnaires à l'unanimité. Avec des nuances variées, bien sûr, ils attestent leur conviction que l'apôtre n'est rien, s'il n'est un homme de prière, un contemplatif ; certains s'étonnent d'ailleurs qu'on puisse un seul instant le mettre en doute. D'autres ont davantage éprouvé les séductions de l'action, mais en sont venus tôt ou tard à reconnaître qu'elle demeure vaine agitation si elle n'est intimement pénétrée par la présence divine. La plupart tiennent pour impossible d'agir en apôtres véritables à moins d'une fidélité substantielle aux exercices de piété ; d'autres y attachent moins d'importance ; mais tous reconnaissent le lien indissoluble entre l'action et la contemplation.

Le travail ne manque pas, c'est un fait. Il bouscule les horaires réguliers, caractéristiques des temps de la formation. Il ne laisse guère de place à la détente, si normale et même indispensable à toute vie humaine. Loin d'être simplement choisi en fonction des goûts ou des fantaisies, il s'impose au missionnaire comme un appel simultané de Dieu et des hommes, un service de charité – au sens fort du terme, c'est-à-dire service exigé par un amour véritable – auxquels il ne peut se dérober. Mais, dès lors, le temps et les forces se trouvent grignotées, dévorées, par l'action apostolique, si bien qu'il ne reste plus rien pour la prière :

185. C'est le danger numéro UN (150, p.).

186. Cela a été pour moi et est resté plus ou moins pendant toutes mes années de mission la tentation principale, contre laquelle il m'a fallu lutter. Bien que certaine en toute loyauté de la primauté de la prière, le fait que « mes gens » attendaient, était pour moi une grande tentation et je n'y ai pas toujours résisté (107, r., 44 ans).

187. Nous sommes assaillies par tout le travail qu'il y a à faire. De plus nous croyons beaucoup plus facilement aux choses visibles qu'aux invisibles ; nous aimons le rendement, l'utilité, le travail sensible (199, r., 56 ans).

Face à cette tentation, une cinquantaine de missionnaires se reconnaissent bonne conscience, en réduisant ou supprimant le temps consacré à la prière. Encore faut-il interpréter ces témoignages dans leur contexte. Le suivant met en évidence qu'il ne s'agit nullement d'un renoncement radical à la prière, mais à certains modes de prière – à titre provisoire ou permanent –, en fonction d'urgences indiscutables où se manifestent un appel et une présence de Dieu :

188. Bonne conscience? Facilement, surtout quand le ministère accablant vous use. Allez-vous exiger de quelqu'un qui confesse trois heures dans sa matinée de faire à midi moins le quart l'examen particulier? Allez-vous exiger de celui qui dit deux et trois messes le dimanche avec prédication, palabres, baptêmes, de se lever plus tôt pour l'oraison? Certains le font. Je ne les admire même pas : ce n'est pas humain (23, p., 53 ans).

189. J'étais seul pour 10.000 baptisés et trois fois plus de païens... Il faut bien alors, bon gré mal gré, réduire les prières. Nous ne sommes pas des moines ; or nos instituts imposent à leurs membres les mêmes exercices que les moines ; la seule différence est que ceux-ci prient ensemble et à heures fixes (109, p., 41 ans).

190. J'ai fait passer la perfection du devoir d'état (enseignante) avant les prières, d'abord en rognant sur les moins importantes, pour arriver à n'en plus faire du tout. C'est facile et cela va très vite (179, r.).

191. Réduction du temps de prière, hélas !... surtout lorsque par tempérament on est plutôt actif et lorsque l'indifférence de la communauté pour votre travail fait que vous vous lancez dans les œuvres extérieures comme dérivatif à votre peine (200, r.).

192. Tout en ayant bonne conscience de l'urgence des œuvres de charité, une âme apostolique unie à Dieu peut faire servir toutes ses activités et même ses souffrances à l'avènement du Règne (210, r., 53 ans).

193. Dieu ne veut-il pas cet acte volontaire de charité pour tel ou tel, avant la prière? Dieu le veut sûrement, mais je pense que c'est à moi d'y compenser ailleurs dans un autre moment de la journée (40, f., 38 ans).

194. S'il y a un surcroît de besogne, ce qui tombe d'abord, c'est la prière. Si on laisse tomber quelque tâche professionnelle, il y a de suite des conséquences fâcheuses; tandis que pour la prière escamotée, elles ne s'aperçoivent pas (168, ll.).

Somme toute, malgré une expression opposée, les sentiments de ce groupe ne diffèrent guère des autres qui repoussent avec vigueur toute possibilité de « bonne conscience ». Ces derniers n'envisagent point la fidélité intégrale aux exercices de piété comme un impératif qui ne souffre aucune exception, mais, plus que les précédents, ils dénoncent le risque de se laisser entraîner au-delà des exceptions justifiées et le péril de perdre l'indispensable contact avec Dieu :

195. Souvent je me reprends à dire : Tu ne pries pas assez pour ce que tu agis (16, p., 35 ans).

196. L'animation spirituelle des groupes d'action catholique et en particulier des responsables laïcs pousse à une vie de prière plus authentique. Les exigences des laïcs qui attendent beaucoup du prêtre en ce domaine, sont une aide très efficace. Nécessité d'un souci d'authenticité spirituelle (24, p., 40 ans).

197. Réduire le temps de la prière me paraît folie (29, p., 37 ans).

198. Sûrement, de temps à autre, il faut laisser tomber mes exercices pour une urgence (transport d'un malade à l'hôpital, derniers sacrements, instruction qui ne peut être placée à un autre moment, etc.). Il n'est pas toujours facile d'y suppléer ensuite et le courage manque. Mais on est intimement convaincu que ce ne doit être que l'exception, sous peine de se « vider » très vite (73, p., 38 ans).

199. Quand une œuvre de charité m'a obligée à interrompre ma prière, je la reprends à un autre moment : je ne saurais pas m'en passer. Peut-on, de gaieté de cœur, refuser la rencontre de quelqu'un qu'on aime et dont on se sent aimée? Je pense à cette phrase citée par le cardinal Journet, dans ses « Entretiens sur la grâce » :

« *Quelle différence entre celui qui va au festin pour le festin, et celui qui y va pour rencontrer le Bien-Aimé* » (Yahya, † 872) (95, r., 40 ans).

200. *Quelquefois, l'urgence non seulement réduit, mais empêche un temps de prière, mais c'est toujours exceptionnel et passager. Quiconque en juge autrement et agit autrement, risque de sentir un jour un « vide » et un « manque » dans sa vie, malgré toutes ses œuvres de charité. Il se sera peut-être beaucoup dépensé lui-même, mais peut-il vraiment parler de charité. Il en aura fait les gestes extérieurs sans avoir passé d'abord près de Dieu, qui est tout de même la seule source de la vraie charité* (166, r.).

201. *La prière ne doit jamais être sacrifiée à l'action, car l'apostolat vit de prière* (208, r.).

le temps de prière

L'esprit de prière dont personne ne conteste la nécessité s'exprime, s'incarne en des temps effectifs de prière dont les modalités et la durée sont fixées par le droit canon, les règles des instituts et le programme personnel que chacun a pu se donner librement. Laissons ici de côté les ordres proprement contemplatifs dont la vocation fondamentale est de s'adonner à la prière. La question est de savoir si les hommes et les femmes appelés essentiellement à l'évangélisation des peuples non chrétiens ont généralement assez de loisir pour respecter les règles tracées par les autorités de l'Eglise, et même les additions qu'ils y ont faites de leur propre initiative, sous réserve, en ce dernier cas, qu'un minimum de sagesse ait présidé au choix. A parcourir l'ensemble des témoignages cités au cours des pages précédentes, il semblerait que le missionnaire soit ordinairement – mais non pas toujours – surchargé. D'où, précisément, les conflits qui surgissent en sa conscience entre l'appel des hommes à servir et celui de Dieu à prier. Mais il ne manque pas de missionnaires – une centaine au moins – pour contester cette analyse et affirmer que ce n'est point le temps qui manque :

202. *J'ai remarqué que nombre de confrères qui sont « très occupés » sont aussi parmi ceux qui prient le plus. De même les Sœurs qui sont les plus accaparées dans un hôpital ou une maternité sont très souvent des modèles de piété* (59, p., 42 ans).

203. *On trouve en général le temps qu'il faut pour faire ce qui plaît. La prière ne nous « plairait-elle » pas* (106, p., 50 ans)?

204. *Hors les cas d'urgence, il ne faudrait pas céder à la fièvre intérieure d'action, aux dépens des temps de prière, qui, dans l'ordre des valeurs, priment certainement sur une activité emportée* (30, r., 67 ans).

205. *Ici, le temps de la prière est respecté, on en comprend la valeur (88, r., 33 ans).*

Quelles qu'eussent été les difficultés, il faut absolument, au dire de beaucoup, trouver le temps nécessaire à ces exercices :

206. *Le temps de prière est sacré. C'est là que le prêtre réalise sa vie, féconde son action. Quitter ou laisser passer le temps de la prière, c'est perdre son temps et rater radicalement son action apostolique (18, p., 32 ans).*

207. *Il faut tenir à sa vie de prière, absolument indispensable pour faire le bien (175, r., 55 ans).*

Avec une souplesse plus évidente, d'autres soulignent l'importance du discernement spirituel. La charité aussi connaît ses impératifs, qui doivent être acceptés de plein cœur, même quand ils bousculent la régularité des exercices de piété. Mais, à condition qu'il s'agisse d'une nécessité vraie et non pas d'un prétexte quelconque. A la lumière d'un jugement équilibré, sous le regard de Dieu, de telles urgences resteront exceptionnelles. En ces cas, d'ailleurs, il conviendra de suppléer de son mieux au manque accepté pour des motifs supérieurs :

208. *Tout est relatif ; même dans l'ordre de la charité, il y a des degrés différents d'urgence. Et puis, il est possible de faire l'équilibre, en s'accordant parfois un temps prolongé de prière, pour compenser les autres jours (91, p., 46 ans).*

209. *Le principe de réduire les temps de prière pour se consacrer aux œuvres de charité n'est pas à entretenir, si ce n'est en certaines circonstances où l'on est obligé de sacrifier les temps de prière pour un devoir de charité, et dans ce cas il n'y a pas de problème. Oraison, lecture spirituelle, ne sont que des moyens et non une fin, mais il n'est pas normal que cela devienne habituel ; nous sommes consacrées à Dieu, religieuses, et les temps réservés à Dieu sont à maintenir. La charité d'ailleurs y gagnera (182, r., 39 ans).*

Il existe cependant un danger, qui n'a rien de chimérique, à utiliser la fidélité aux exercices de piété comme alibi pour se dérober aux exigences de la charité :

210. *Respecter l'horaire de prière. Toutefois, il n'est pas une excuse pour lâcher le devoir d'état. Il faut rester disponibles, car il peut y avoir des gens qui se ferment, surtout les païens qui ne connaissent pas les habitudes des Pères ; de même pour les confrères de passage, savoir les accueillir, même si c'est l'heure d'un exercice (105, p., 34 ans).*

211. *La charité nous demande parfois d'accepter d'être dérangés. Il faut savoir le faire avec jugement, sans scrupule. Dans ces cas-là, la vie spirituelle n'en souffre*

pas, car, en étant davantage aux autres, on est davantage au Christ ; et il ne faut jamais nous refermer sur la jouissance d'une vie d'amour avec lui (54, r., 30 ans).

Du même coup, se fait jour ici ou là un malaise :

212. Nous souffrons (si j'ose dire) d'une formation de style « monastique » où l'action a assez mauvaise presse, et bien souvent nous aurons des regrets injustifiés parce que nous n'aurons pu jouir d'une prière tranquille. Si, d'autre part, nous nous sommes « émancipés » de cette formation que nous jugeons, à bon droit souvent, peu adaptée à une vie apostolique, il y a un gros risque qu'il ne reste plus grand-chose (83, r., 30 ans). [Cf. 188 et 189.]

213. La multiplicité des exercices de piété est nuisible à l'esprit de prière, lorsque les œuvres de charité nous pressent (195, rr.).

Une telle mise en question est normale et nécessaire. L'héritage des communautés sacerdotales et religieuses est riche, mais parfois lourd, car, à certaines époques, la quantité de prière l'a emporté sur la qualité, et le régime de l'obligation juridique sur celui de la liberté. Nous n'avons pas ici à trancher les cas particuliers, mais il n'est pas contestable que le concile invite tous les instituts à réexaminer leurs règles et usages, selon l'esprit même de la réforme liturgique, pour cultiver un véritable esprit de prière, en évitant que la pesanteur des obligations n'en fasse un fardeau et en s'attachant au contraire à des formes de prière vivantes et nourrissantes. Le respect des traditions n'est sage que dans la mesure où il s'allie à un esprit créateur, attentif à l'aujourd'hui que nous vivons. Rien n'est plus destructeur de la prière que sa dégradation en obligations pharisaïques. C'est d'ailleurs pourquoi les règles des instituts prévoient et organisent une grande souplesse dans l'application des principes ; aussi sont-elles beaucoup moins sources du malaise actuel que l'interprétation rigide qui en a trop souvent prévalu.

parler de notre peuple à dieu

On s'accorde généralement à reconnaître comme indissolublement liés le devoir de parler de Dieu aux hommes, au peuple à qui le missionnaire est envoyé, et la nécessité de parler de ce peuple à Dieu pour que la prédication évangélique soit fructueuse. Des nuances se manifestent cependant ; globalement, les prêtres mettent l'accent sur leur devoir d'évangéliser, tandis que les religieuses paraissent plus sensibles à la nécessité de tout recevoir de Dieu afin de le donner :

214. Nous travaillons avec le Christ et pour lui. Il est impossible alors de ne pas lui dire tout ce qui intéresse notre activité, et donc de ne pas lui parler des gens de

notre ministère. Quand, par ailleurs, je parle du Christ aux gens, souvent la pensée me vient : Seigneur, vous voyez la pauvreté de mes paroles ; vous feriez bien mieux d'éclairer et d'inspirer vous-même ces gens. Nous, ses ministres, nous pouvons bien jeter la semence ; mais après, nous le regardons pour lui dire : Maintenant, Seigneur, à vous de faire fructifier ces pauvres grains (53, p., 48 ans).

215. « Allez, enseignez. » L'envoi implique d'abord le ministère de la parole. Sans elle, pas de contact possible. Cf. saint Paul, Le prêtre est un « pontifex », celui qui fait un pont. Il est l'intermédiaire qui assure la circulation dans les deux sens ; on ne peut donc faire abstraction du second point de vue ! Le prêtre représente l'Eglise qui offre à Dieu les besoins du monde croyant et infidèle. Il est le témoin qui fortifie les fidèles et intercède pour ceux qui ne croient pas ou qui cherchent (142, p., 51 ans).

216. Pourquoi distinguez-vous ? Parler de Dieu à notre peuple, c'est prier ; c'est l'offrande et le sacrifice de la parole. Oui, combien crucifiant (149, p., 42 ans) !

217. On croit trop souvent qu'évangéliser, c'est uniquement porter le Christ aux autres, mais si, dans notre prière, nous n'apportons pas les autres au Christ, notre action pourrait bien être vaine. Il est plus important dans l'ordre des valeurs de parler de notre peuple à Dieu. Je crois que la prière seule est plus efficace que l'action seule. Mais les deux ensemble, c'est mieux encore (20, r., 34 ans).

218. La mission n'est pas une tâche à taille humaine. Dieu dans son amour nous donne d'y travailler, mais, de toute évidence, ce ne peut être que son œuvre. Notre impuissance, notre inadaptation sont flagrantes ; fussions-nous donnés à fond, « incarnés » au maximum, le mur des différences ne tombe pas, même quand l'amour le passe ! L'œuvre est trop urgente, trop grave pour qu'on bricole ; la nécessité première est d'appeler le seul Ouvrier compétent. C'est le propre de la Mission qu'on ne puisse la vivre sur un plan trop humain, sous peine de rester un enfant, de devenir un excité voué au déséquilibre ou un déçu amorphe, replié sur sa désillusion. La prière contemplative est, pour le missionnaire, une question d'être. Sans elle on est, au mieux, un bon « volontaire du progrès » ! Mais, dès lors, tout est unité. S'il s'agit de prier, une avec mes frères que j'aime, une avec le Fils qui nous aime, je reste en silence devant le Père, « nous » tenant comme un malade sous des rayons bienfaisants ; j'écoute les « gémissements de l'Esprit », dans l'amour, la paix, la confiance, l'action de grâce, voire l'allégresse. S'il s'agit de parler, je sais que l'Esprit seul peut « enseigner toute chose », et je me tiens devant Dieu comme un interprète (inutile, mais dont, dans sa bonté, il veut se servir) et devant eux comme une sœur qui partage leur faim, leurs besoins et leur langage (56, r., 38 ans).

219. Le missionnaire ne peut se dérober à sa mission de parler de Dieu. Mais il ne peut le faire que si lui-même est « plein de Dieu » ; donc si, dans le silence il a

emplé Dieu, s'il a écouté l'Esprit. Il parlera de son peuple à Dieu, comme l'ami e à son ami des préoccupations qui leur sont communes, comme le chargé de ion qui prend des ordres et rend compte, mais surtout comme le fils qui parle n Père de ses frères les hommes (113, r., 50 ans).

lques difficultés ou inquiétudes se font jour ici ou là, notamment la tentation epli sur soi dans la prière, ou celle de l'activisme ; l'impression aussi, parfois, se réfugier dans la prière est une solution de facilité, lorsque l'évangélisation ère austère et malaisée. Mais ce sont de simples réserves, et rares, par rapport affirmation massive du primat de la prière pour le peuple, comme condition lamentale d'une évangélisation authentique. Dieu seul, en effet, sauve et vertit ; il est chimérique de prétendre parler de lui, si l'on n'est d'abord plein ui et donc si l'on n'a appris à le connaître intimement dans la familiarité de prière ; c'est lui d'ailleurs, et lui seul, qui apprend à l'apôtre à parler de lui ; r, enfin, c'est pour l'apôtre un acte parlant qui révèle aux hommes celui qui voie et qu'il annonce :

Si on ne parle pas de notre peuple à Dieu, on ne pourra reconnaître Dieu dans euple et on ne pourra lui révéler ce Dieu présent en chaque être (42, p., 32 ans).

Vouloir parler de Dieu à son peuple et le faire avec sincérité oblige à être pli de Dieu et, dans le combat de la lumière et des ténèbres, à se mettre du côté euple pour parler à Dieu en son nom (131, p., 34 ans).

Le Christ n'a d'autre bouche terrestre que la nôtre. Mais notre action ne peut efficace que par lui et en lui. L'exemple même d'un « homme de prière », c'est parler de Dieu. Le peuple ne s'y trompe pas : un homme qui prie est un homme parlera « vrai » (108, rr.).

nécessité de la prière gratuite

is ces perspectives, il était inévitable que toute prétention de se passer habilement de prière soit rejetée à l'unanimité. Des tentations et des difficultés iques existent, on le reconnaît volontiers, mais elles ne font que renforcer onviction qu'il est indispensable de consacrer du temps à Dieu et que, pour arvenir, chacun doit trouver son rythme personnel, en fonction de son tement et de ses tâches :

Personne ne peut se passer de la prière pure. Autant dire que des amoureux raient se passer de dire : Je t'aime (18, p., 32 ans).

Il faut assurer coûte que coûte ces temps forts de prière pure. Si c'est imposé à certains jours, il faut prévoir un autre rythme et d'une manière plus prolongée,

dans la semaine, le mois ou le trimestre ; sinon la vie spirituelle baisse insensiblement (24, p., 40 ans).

225. Sans un ressourcement constant en Dieu, nous allons fatalement vers l'asphyxie spirituelle, entraînant ceux qui dépendent de nous (45, p., 44 ans).

226. En principe, on ne peut s'en passer ; en pratique, malheureusement, oui. La prière est un acte difficile, pour une raison fondamentale : nous n'avons pas assez conscience de notre pauvreté (3, r., 31 ans).

227. Même notre Seigneur se retirait de la foule pour prier son père. Tous ceux qui ont réalisé quelque grande œuvre pour le Christ ont été des hommes de prière (84, r., 40 ans).

228. Le temps de la prière est à Dieu. C'est à ces moments de silence auprès du Christ qu'on réalise que c'est Dieu qui agit malgré nous. Il veut que je me donne à lui, que je « perde » ce temps pour lui (132, r., 29 ans).

Ces réponses, à vrai dire, n'ont pas toute la précision souhaitable. Plusieurs des participants ont signalé l'ambiguïté de l'expression du questionnaire : « Temps gratuit consacré à la prière pure et surtout au silence avec Dieu ». Fallait-il entendre par cette « gratuité » un temps supplémentaire librement consacré à Dieu, outre les exercices de règle ? La prière « pure » devait-elle être comprise comme simple « silence », en contraste avec la prière vocale ou la lecture méditée ; ou encore comme « adoration », par opposition à la prière de demande ? Certains précisent leur position sur ces sujets :

229. Personnellement, il ne me serait pas possible de consacrer à la prière plus de temps que n'en prévoit l'horaire (un peu plus de trois heures et demie, les jours ordinaires). Quant à la forme de la prière, cela dépend des circonstances (28, r., 43 ans).

230. Ne faire que ce qui est prescrit, c'est preuve d'un légalisme incompatible avec l'amour qui est don de soi sans réserve. La mesure d'aimer est d'aimer sans mesure (6, p., 37 ans).

231. Une journée de silence avec Dieu vaut tous les baratins pieusards. Mais il faut s'arracher ces journées et ça fait mal comme pour une dent (16, p., 35 ans).

232. Pour moi, les moments gratuits d'oraison sont d'une absolue nécessité. J'avais l'habitude d'y consacrer chaque dimanche une demi-heure supplémentaire, au meilleur moment de la journée. C'est peu, mais le travail ne permettait pas de

relâche. C'est alors que j'appris à « entrer dans le silence de Dieu ». Ces moments – parfois omis, malheureusement – furent pour moi les lucarnes de l'espérance (121, r., 35 ans).

233. Un long et profond contact avec Dieu dans la prière et le silence est seul capable de nous modeler à l'image du Christ, afin que transparaisse sa lumière et sa vie (197, r.).

Une vingtaine de réponses sont explicites : il est indispensable d'établir avec le Seigneur un contact prolongé, non limité par un horaire habituel, et consacré à se mettre à l'écoute de Dieu, non à lui exposer nos soucis et nos désirs. Un bon nombre d'autres paraissent aller dans le même sens, mais leurs formules trop générales laissent place au doute. Pour tous, du moins, il est manifeste que la question n'est plus ici celle d'une fidélité matérielle aux exercices de piété, mais d'une recherche persévérante et profonde du dialogue avec Dieu, qui est l'Amour :

234. Pour moi la prière ne consiste plus en ma fidélité aux exercices de piété, bien que je ne néglige pas ces derniers. J'ai compris que la prière est avant tout un don de Dieu. La prière est donc celle que Dieu me donne chaque jour avec le pain ou le riz. C'est pour moi un enchantement, une admiration continue de constater la fidélité inlassable de Dieu à mon égard (69, p., 44 ans).

235. Dieu se donne à qui se donne. Dieu est présent à l'action de qui sait perdre du temps pour lui. En précisant qu'il s'agit de la hiérarchie des valeurs au plan des convictions personnelles, bien plus que d'un temps matériel dont on ne dispose pas toujours, je me demande si tant d'échecs constatés ne viendraient pas de la perte du sens de la transcendance de Dieu et du primat du spirituel en nos vies surchargées (181, r., 45 ans).

Quelques-uns – une dizaine de prêtres – attestent que l'on rencontre Dieu dans l'apostolat et qu'il est donc possible de réduire en large mesure le temps accordé à la prière :

236. Les circonstances et les échecs imposent le silence avec Dieu. Mais le silence avec Dieu, ce n'est pas ne plus parler aux hommes, ce n'est pas s'arrêter d'expédier les affaires courantes ; c'est ne plus se plaindre en soi-même, être heureux de la vie que Dieu nous donne, le remercier et attendre (25, p., 42 ans).

237. Personnellement je fais mienne cette déclaration de sœur Saint-Paul à la Semaine de Missiologie de Louvain 1965 : « La source de notre union à Dieu n'est pas forcément de longs temps de prière, mais, dans l'action même, ce passage perpétuel de notre être à Dieu dans l'oubli de nous-mêmes » (100, p., 31 ans).

Pour la plupart, au contraire, l'apostolat est voué à dégénérer en agitation tout humaine, s'il n'est sans cesse purifié et éclairé par le contact prolongé avec Dieu dans la prière [cf. 206, 227 ; 217, 218]. Le Christ leur en a fourni le modèle, et l'exemple des saints, un François Xavier par exemple, ne cesse de le leur rappeler. Un charisme spécial pourrait-il dispenser du contact avec Dieu dans la solitude? Beaucoup le nient ; d'autres admettent son existence, mais à titre de grâce exceptionnelle et sur laquelle on ne peut normalement compter. La note la plus juste peut-être est donnée par le témoignage suivant :

238. Celui qui posséderait un tel charisme ne le saurait pas et soupirerait après le silence avec Dieu comme après l'eau vive (60, p.).

Saint Paul, saint François Xavier, ou, dans les temps modernes, un père Peyriguère, dont les journées ont été dévorées par une action où Dieu leur était intensément présent, ont tous éprouvé une soif inassouvie de passer des heures auprès de Dieu seul.

contemplation, source de l'action

Faudrait-il en conclure à une dualité radicale entre la contemplation et l'action? Ce problème a suscité une vaste littérature, comme le rappellent certains, non sans humour ; ce qui n'interdit pas d'aborder le sujet. Beaucoup attestent qu'ils éprouvent une tension entre ces deux pôles de leur vie, et n'ont appris que lentement à la résoudre ou tâtonnent encore à la recherche de l'unité. D'autres, en nombre un peu moindre, tiennent pour artificielle l'antinomie supposée par le questionnaire :

239. Pour moi, c'est typiquement un faux problème. Les deux vont ensemble et se complètent ; pas de difficulté pour les deux. Ma difficulté serait justement, s'il n'y avait que l'une ou l'autre (31, p., 33 ans).

240. Où est l'antinomie? Pas entre action et contemplation, mais entre activité déshumanisée, activité d'alibi et le comportement pleinement humain sous le regard de Dieu. Ce dernier est activité ou méditation selon le rythme des jours ; les deux étant action, étant contemplation (35, p., 35 ans).

241. Pour employer un langage diplomatique, disons que je suis étonné qu'on imprime encore pareille question en plein XX^e siècle, après tout l'effort de vulgarisation de la spiritualité ignatienne et même des autres spiritualités. Y a-t-il antinomie pour un médecin entre prendre ses repas et soigner ses malades? Les moines cessent-ils de contempler parce qu'ils vont faire leur jardin, et le fromage des moines est-il moins bon parce qu'ils contemplent (105, p., 34 ans)?

242. *A force d'opposer les termes, on crée une antinomie, plus qu'elle n'existe. Opposer les deux, c'est comme si l'on opposait dans la vie, repos et action, ou dans la musique, silence et sons. N'est-il pas évident qu'ils s'appellent? Le fond du problème est une mauvaise compréhension des choses. Il y a effectivement problème chez les jeunes, ça se comprend ; mais, objectivement, à mon sens, il n'y a pas d'antinomie (178, r., 40 ans).*

Dans le fond des choses, rien de plus juste que cette affirmation de l'indissoluble unité entre l'action et la contemplation, qui renvoient mutuellement l'une à l'autre et dont l'équilibre, différent selon les vocations, constitue la vie dans le Christ. Mais il ne s'agit point d'un équilibre statique, donné tout fait avec le baptême, mais d'un équilibre dynamique, vital, qu'il faut perpétuellement ajuster et inventer, sous l'impulsion de la grâce, en fonction des circonstances. Toute vie, précisément, est constituée par la tension entre une diversité de forces vitales qui, tout à la fois, s'étayent et se contrarient mutuellement. Pour reprendre un exemple proposé, la vie est nécessairement repos et activité ; sans doute, mais trouver leur juste équilibre, non pas une fois pour toutes, mais au jour le jour, en fonction des buts poursuivis, n'est jamais chose facile, ni même achevée ; la première démarche qui s'impose est de saisir la complémentarité de ces éléments, mais le problème n'est pas résolu pour autant, et il ne manque point d'hommes dont on peut dire qu'ils « brûlent la chandelle par les deux bouts », tandis que d'autres s'endorment dans la paresse.

Si donc l'antinomie n'est plus perçue – et il est normal qu'on en vienne là – c'est que l'on a réussi à discerner des principes capables d'orienter les choix concrets qui s'offrent au jour le jour. Encore faudrait-il que ces principes soient solides, expression authentique de la vérité de l'homme ; ce qui n'est pas nécessairement évident et mérite réflexion. De surcroît, si justes soient ces principes, l'application en est souvent malaisée dans les situations concrètes où nous sollicitent des appels non pas contradictoires mais notablement divergents. Notons immédiatement que la vie précède et déborde toutes les formules ; aussi est-ce plus souvent dans un second temps, critique, que nous nous demandons si nos choix ont été sages et que nous cherchons des lumières pour les problèmes futurs. Dans son ensemble, l'enquête révèle précisément que la plupart atteignent à un équilibre réel, mais non sans tâtonnements ni inquiétudes, d'autant plus qu'il est loin d'être facile de réaliser pratiquement ce dont on a pris conscience par l'intelligence et la foi.

En fin de compte, c'est dans le patrimoine de la théologie spirituelle que les missionnaires, comme tous les chrétiens, cherchent des lumières propres à éclairer leur liberté. Il n'en manque pas, et pour les types les plus divers de vocation. Malheureusement, l'expérience dont les maîtres spirituels se sont attachés à livrer le secret, n'est pas toujours transmise aussi directement, ni comprise aussi

pleinement qu'il serait désirable ; elle se trouve souvent réduite à des formules qui donnent facilement lieu à des erreurs d'interprétation.

Parmi les plus notables, il faut compter la tradition dominicaine qui trouve son expression dans la formule célèbre : « Contempler Dieu, communiquer aux autres le fruit de la contemplation ». Plusieurs des missionnaires s'en inspirent visiblement [cf. 219, 233] :

243. *L'action ne se comprend pas sans la contemplation (5, p., 29 ans).*

244. *L'action nous montre vite qu'on ne peut rien « faire » de vraiment spirituel et durable par soi-même ; il faut donc « devenir », devenir amour. On le devient par la contemplation simple de celui qui est amour. Il faut passer du « Je t'aime » au « Tu m'aimes ». Dans l'action, on en vient à sentir le besoin de prier celle-ci au pied du tabernacle, et, à l'église, la prière nous renvoie à l'action (18, p., 32 ans).*

245. *Sans la grâce, on ne peut rien faire. Selon saint Thomas, la vie mixte est la plus parfaite. Il faut toujours se mettre en garde contre l'activisme, mais l'action pour les âmes peut aider la contemplation, comme la contemplation peut stimuler l'action (84, r., 40 ans).*

246. *L'action consiste dans le débordement de la contemplation. On contemple Dieu pour lui-même ; puis, sans s'imposer de faire de l'apostolat, celui-ci jaillit tout seul, car, comme disaient les Apôtres : « Ce que nous avons vu et entendu, nous ne saurions le taire ». Ainsi faut-il comprendre la devise dominicaine : contempler, non pas « pour » livrer aux autres le fruit de la contemplation ; mais contemplez, et nécessairement vous livrez ce fruit. Un homme saint, uni à Dieu, est déjà une prédication par le rayonnement de sa vertu puisée à la source ; son action est une transparence du Christ contemplé (108, rr.).*

Ce dernier texte est peut-être celui qui exprime avec le plus de justesse l'esprit dominicain, car il manifeste l'unité interne de l'action et de la contemplation. Comme l'a mis en évidence le P. Besnard (*Spiritus*, n° 22, p. 27), le spirituel n'accède à la présence du vrai Dieu qu'en communion vivante avec les hommes, et réciproquement le dialogue apostolique perd son authenticité si l'apôtre ne reste à l'écoute de Dieu pour le conduire selon le dessein même de Dieu.

Sortie de son contexte, cependant, et interprétée superficiellement – comme c'est trop souvent le cas – la formule dominicaine prête à une interprétation dualiste qui aboutit assez facilement à une étrange dissociation entre la prière, uniquement tournée vers Dieu et dans laquelle les hommes, frères du Christ cependant par élection, n'auraient point leur place ; et, d'autre part, l'apostolat, activité tout humaine, où Dieu serait absent si la contemplation ne venait conti-

nuellement, mais de l'extérieur, élever cette activité au niveau surnaturel. Une telle conception n'a sans doute jamais été formellement soutenue par personne, mais elle est latente dans la suspicion qui plane souvent sur l'activité apostolique comme irrémédiablement vouée à dégénérer en activisme à moins d'être pour ainsi dire rachetée par une contemplation assidue. Bien des voix se sont élevées dans les temps modernes pour souligner, au contraire, que l'activité apostolique est, elle aussi, source et aliment de la vie spirituelle.

contemplatif dans l'action

On est conduit alors à la spiritualité ignatienne dont beaucoup d'apôtres se sont inspirés, ou dont ils ont redécouvert les lignes essentielles par leur expérience propre. Fondée sur la fameuse contemplation *ad amorem*, elle se résume dans la formule « contemplatif dans l'action ». Dieu, créateur et rédempteur, est partout présent, agissant et aimant dans le monde qui, tout entier, est un reflet de sa Beauté suprême, une image de son Etre qui est Amour. Aussi est-ce partout et toujours qu'il faut le reconnaître et le servir, spécialement en la personne des hommes, façonnés à sa ressemblance et appelés à partager sa vie même. Discerner le Seigneur présent en son apôtre et simultanément en ceux vers qui il est envoyé, c'est percevoir la réalité profonde de l'action apostolique, invisible aux yeux de la chair.

Comme toute autre formule, celle-ci *prête* à déformation et a plus d'une fois donné naissance à un esprit d'activisme.

Par contre, l'enseignement du P. Libermann sur l'« union pratique » est manifestement apparenté au véritable esprit ignatien, qu'il y ait influence directe ou non. Selon le commentaire qu'en fournit le P. Le Meste (*Spiritus*, n° 22, pp. 29-43), l'accent se trouve mis sur le mystère de l'apôtre, instrument de Dieu. Il lui incombe donc de se laisser saisir par l'Esprit, de se tenir constamment attentif à ses motions au sein même de son action, de les faire siennes avec une souplesse énergique, afin que l'Esprit en lui et par lui accomplisse son œuvre.

Nombreux sont les missionnaires qui ont puisé auprès d'Ignace ou de Libermann lumière et élan. Ces doctrines trouvent leur prolongement naturel et une illumination neuve dans la théologie du Corps mystique, jadis bien estompée dans la réflexion chrétienne et aujourd'hui redécouverte :

247. *La spiritualité ignatienne qu'on nous a inculquée est bien adaptée à notre vie, car elle nous habitue à sanctifier l'action, à en faire une prière, si bien qu'il n'y a pas à proprement parler d'antinomie action-contemplation : il y a plutôt des temps forts de prière qu'on essaie de sauvegarder, et des temps d'oraison virtuelle, une action offerte à Dieu (73, p., 38 ans).*

248. *Fondamentalement, il me semble qu'il y a cette disposition radicale de fidélité à l'Esprit Saint, de sorte que, peu à peu, il devienne l'âme de notre âme et par là de toutes ses activités. Cf. le père Libermann, dont la doctrine et l'exemple m'ont toujours profondément éclairé et satisfait. Dans l'action ou la prière, je suis là où l'Esprit de Dieu me souffle d'être* (93, p., 36 ans).

249. *Personnellement, je m'en rapporte à la spiritualité de saint Ignace, à ce mot, en particulier, du père Polanco : « Je vois que notre père préfère que l'on essaie de trouver Dieu en tout ce que l'on fait, plutôt que de lui consacrer beaucoup de temps »* (105, p., 34 ans).

250. *L'antinomie fortement ressentie pendant les quinze premières années de vie religieuse missionnaire n'existe pratiquement plus depuis que j'ai fait le troisième an et bien compris la doctrine ignatienne à l'issue de la retraite de trente jours* (22, r., 47 ans).

251. *Ce qui m'aide, c'est la doctrine du père Libermann sur l'union pratique. Plusieurs fois, après des temps fort d'oraison apparemment vides et secs, la rencontre avec d'autres m'apportait comme une confirmation de la présence du Christ dans les deux temps, action et contemplation* (177, r., 44 ans).

Cette perspective profondément unifiante conduit l'apôtre à discerner le Christ, tout spécialement, dans les hommes qu'il rencontre ; à entendre leurs appels comme un appel du Christ, à les servir comme le Christ ; et, par suite, non pas à leur communiquer le Christ comme du dehors, mais à leur révéler la présence du Christ en eux, jusqu'alors voilée à leur regard. Mais, comme tout autre, elle prêle à déformation, en particulier à la suivante. On peut s'imaginer facile de découvrir le Christ dans les autres ; faute de développer le sens du mystère par un contact assidu avec le Christ, on reste porté à s'arrêter aux aspects superficiels et purement humains de nos rencontres, de notre action, et par là à les vider de toute signification. La contemplation dans l'action, au sens ignatien, n'est pas un alibi pour se dispenser de la prière ; elle est tout entière prière, parce que marche en présence de Dieu, sous l'impulsion de Dieu, à la rencontre de Dieu.

Comment utiliser avec fruit l'une ou l'autre de ces traditions spirituelles et la multiplicité de toutes celles qui leur sont apparentées ? La réflexion personnelle devant Dieu, une réflexion toute priante est évidemment la condition première. Mais bien des voix s'élèvent pour demander le secours d'une réflexion apostolique communautaire ; notre époque y prend goût et à juste titre. Il s'agit de réfléchir ensemble, non pas seulement à des problèmes de coopération dans les œuvres qui nous sont confiées, mais à notre vie apostolique dans sa totalité, de façon à ce que, bénéficiant des expériences de chacun, la communauté devienne de plus en plus un signe de la présence du Christ au milieu du monde. Effort

d'autant plus nécessaire que le signe par excellence de cette présence, c'est l'unité d'amour et d'action en laquelle le Christ rassemble ceux qui croient en lui.

Un dernier problème resterait à aborder ici. Il a été soulevé par une correspondante de *Spiritus*, à propos de deux témoignages, prémices de cette enquête, publiés dans le numéro 29 de la revue. La question est de savoir si l'on peut dégager une manière typiquement féminine de vivre ces traditions spirituelles. On en proposait pour modèle l'attitude de la Vierge Marie, mère de Dieu, qui est essentiellement attente, disponibilité, accueil. Pour répondre convenablement à la question, il faudrait scruter les témoignages avec beaucoup plus d'acuité qu'il n'est possible de le faire ici. En gros, cependant, il est vrai que l'orientation des réponses masculines et féminines n'est pas identique, malgré un vocabulaire souvent commun. Chez les prêtres, se manifeste de préférence l'ardeur à entreprendre l'œuvre de Dieu, l'humble fierté d'avoir les mains et la bouche pleines de Dieu afin de pouvoir le communiquer, l'émerveillement à se sentir instrument de Dieu ; leur attitude se résume assez bien dans le mot d'Isaïe : « Me voici, envoie-moi » (6, 8) ! Les religieuses mettent plus volontiers l'accent sur la grâce en laquelle elles espèrent, sur la volonté de Dieu qu'elles attendent, disponibles, sur l'accueil qu'elles souhaitent réserver au Christ en la personne des pauvres, des affligés, des méprisés. C'est bien le mot de la Vierge qui les caractérise : « Voici la servante du Seigneur » !

Pour conclure, empruntons quelques lignes au témoignage d'un missionnaire éprouvé par mainte tempête spirituelle, politique ou autre :

252. C'est toute notre activité qui se doit au Règne ; on se rend vite compte qu'il y faut la prière, simplement pour tenir dans la surcharge des besognes, pour encaisser les coups durs très nombreux et variés comme les circonstances de la vie. Prière naturelle aussi, lorsqu'on n'a pas su trouver le mot à glisser à un malade, à un païen buté, à un chrétien tenté. Prière, témoignage sacerdotal dans un milieu où seuls touchent les témoignages vécus : le curé prie, donc on prie aussi ; il ne se plaint pas, donc nous non plus. Prière de permanence et de suppléance pour nos chrétiens souvent insouciantes. Prière joyeuse très souvent aussi quand on a touché du doigt l'action de Dieu en soi et dans les autres. Prière vraie quand on ouvre son cœur au Seigneur dans la solitude matérielle et spirituelle, seul européen dans un milieu campagnard oriental (133, p.).

LES FORMES DE LA PRIÈRE

CINQUIÈME QUESTION / *Quelle est la hiérarchie de valeurs que, personnellement et spontanément, vous suivez entre : bréviaire, oraison mentale, prière vocale de votre institut, chapelet, lecture spirituelle...? – La prière vocale – seul ou avec vos chrétiens – vous aide-t-elle ou vous pèse-t-elle? – Vous surprenez-vous à prier dans la langue du peuple ou vous vivez? Si oui, y voyez-vous un progrès, un avantage ou non? – Subissons-nous l'influence de la mentalité païenne portée à majorer la valeur de la récitation (de formules quasi-magiques)?*

Nous venons de voir les missionnaires témoigner de leur attachement à la prière, malgré ses difficultés indéniables. On leur demande maintenant sous quelles formes il s'y livrent de préférence. La question peut paraître négligeable, puisque le seul nécessaire est de trouver Dieu, quel que soit le chemin que l'on emprunte pour se mettre à sa recherche. De nombreux missionnaires attestent d'ailleurs que leur itinéraire varie en fonction des circonstances, et c'est normal. Il n'en est pas moins vrai qu'aussi longtemps que l'on n'a pas catalogué les formes de prières et précisé leur notion, il est difficile d'interpréter avec justesse les témoignages fournis : tel, par exemple, se présentera lui-même comme étranger à la prière, du seul fait qu'il ne pratique pas l'oraison mentale, ou se débat entre le sommeil, le vide et les soucis, durant le temps qu'il y consacre ; tel autre estimera sa vie toute pénétrée de prière, parce que, de temps à autre, au cours de ses activités, il songe à Dieu. Pour l'observateur qui recueille ces expériences, il ne s'agit pas de porter un jugement sur la valeur spirituelle de l'un ou de l'autre – c'est trop évident, Dieu seul est juge – mais de les identifier, c'est-à-dire de comprendre ce qu'on cherche à lui dire, afin de pouvoir le transmettre sans le dénaturer.

Ce qui est plus grave, c'est que le témoin lui-même risque de se méprendre sur sa propre expérience, faute d'avoir une idée suffisamment claire de ces formes, de leurs fruits normaux et de leurs exigences propres. Non pas d'ailleurs pour dresser entre elles des cloisons étanches, car il n'en existe pas, mais pour s'initier à leur « bon usage » ; autrement dit, afin de disposer d'un large clavier, capable

de donner toutes les notes utiles selon les temps et les lieux. Les étiquettes comme « prière mentale » et « prière vocale » sont particulièrement trompeuses et risquent à elles seules de détourner de la pratique de l'une ou de l'autre, parce qu'en réalité l'on ignore ce que c'est. Du coup, la vie spirituelle risque de perdre de sa richesse normale ou de s'embarrasser dans des obstacles apparemment insurmontables.

Ce n'est pas le lieu ici de faire des théories sur ces diverses formes, mais nous allons voir les missionnaires dépister les ambiguïtés ou les obstacles sur lesquels on butte souvent. Il est regrettable que leurs analyses soient souvent très rapides, plus regrettable encore qu'un bon nombre ait négligé de s'y adonner. La proportion des abstentions atteint ici un chiffre considérable, en effet, bien que ce ne soient pas toujours les mêmes pour chaque partie de la question : près du tiers pour les trois premières, la moitié pour la dernière. Assez curieusement, cette proportion globale se vérifie à l'intérieur de chaque groupe : prêtres, frères, religieuses, laïques.

hiérarchie des valeurs

Quelques-uns se refusent à l'établir :

253. *Il n'y a pas de hiérarchie des actes de religion (13, p., 71 ans).*

254. *Spontanément, concrètement, c'est la vie qui me guide, car j'ai en horreur l'artificiel « exercice de piété ». J'entends par là que je ne me suis pas imposé telle forme de prière plutôt que telle autre, je ne m'impose qu'un temps de prière et je donne la primauté tantôt au bréviaire, tantôt à l'oraison, tantôt à la lecture spirituelle (150, p.).*

255. *Je n'ai jamais essayé d'en faire une, ça fait l'impression de cataloguer (166, r.).*

256. *Problème intellectuel. Ce qui importe, c'est de rencontrer Dieu, ce n'est pas le moyen de le rencontrer, et je ne fais pratiquement guère de différence (56, r., 38 ans).*

257. *Tout dépend des époques, du travail apostolique en cours, de l'état d'âme également, de l'âge aussi (200, r.).*

Il n'en est pas moins manifeste, d'après le contexte même de ces témoignages, que tout n'est pas mis sur le même pied, en ce sens que tous ces moyens ne leur sont pas habituellement d'aussi grand secours ; et c'est ce que confirme le témoi-

gnage des autres missionnaires. Entendons-nous bien : des circonstances exceptionnelles peuvent toujours bouleverser les perspectives ordinaires, mais la vie courante impose un certain rythme à la prière et c'est celui-ci qui nous intéresse. Ce rythme dépend, semble-t-il, de deux types fondamentaux :

258. La hiérarchie est à établir en fonction du but : s'insérer dans la prière du Christ (pensées, manières de voir, de juger, d'aimer) et du Christ total, sous la motion de son Esprit. D'où en premier lieu : la prière liturgique (messe, bréviaire, administration des sacrements) qui doit être vécue personnellement et socialement (24, p., 40 ans).

L'auteur de ce texte s'en tient à ce « premier lieu », sans indiquer ce qui viendrait après ; mais cette mise en vedette de la prière liturgique souligne la perspective ecclésiale qui oriente ses choix. Tout en rappelant, à juste titre, que cette prière doit être vécue personnellement, il se reconnaît explicitement comme n'étant pas le centre de sa propre prière. Celle-ci est envisagée comme essentiellement insertion dans un mouvement autrement plus vaste, celui du Christ et du Christ total. Les formes de prière ne sont donc pas estimées en fonction des goûts et attraits personnels, mais d'un point de vue supérieur, à savoir l'impulsion donnée par l'Esprit à l'Eglise pour que celle-ci vive la prière même du Christ. De nombreux témoignages sont visiblement dominés par une perspective semblable.

D'autres s'inscrivent dans une vision nettement plus subjective, dont on peut trouver la formulation dans le texte déjà cité [254]. Elle était d'ailleurs suggérée dans le questionnaire lui-même par la précision « personnellement et spontanément ». Sans ignorer, bien sûr, la prière de l'Eglise, elle met plutôt l'accent sur ce qui parle au cœur du missionnaire. Dans l'ensemble, les religieuses penchent plutôt de ce côté, davantage que les prêtres, comme on le verra par l'étude comparative des hiérarchies adoptées.

Une telle comparaison est un jeu de patience, non dépourvu de pièges, mais fort instructif. Le premier obstacle, si l'on ose ainsi, parler, c'est la messe. Une quarantaine de missionnaires s'étonnent de son absence dans la liste proposée :

259. Pour moi, elle est la PRIÈRE, la grande, la seule dont tout découle, car elle est la prière du Christ, sa prière de la cène, de la croix, du sanctuaire véritable, où il se tient, toujours interpellant pour nous. A l'Eucharistie, la plénitude du Christ nous enveloppe, nous plonge en Dieu. Il n'y a rien de plus beau sur la terre, puisque là nous sommes unis à la « réalité » elle-même (59, p., 42 ans).

260. N'est-ce pas la grande prière autour de laquelle toutes les autres gravitent (119, rr.)?

« C'est probablement, parce que cela va sans dire », ajoute le dernier texte, avec de bonnes chances de tomber juste. Cela va encore mieux quand on le dit, et l'on ne peut s'empêcher de regretter que le questionnaire n'en ait pas fait mention. D'autant plus que les choses ne sont pas si simples : parmi ceux qui en ont parlé, il s'en trouve une dizaine pour ne pas lui attribuer la première place, avec explication à l'appui. Pour eux, la messe ne porte pleinement ses fruits que dans la mesure où ils s'y préparent par d'autres formes de prière, oraison et lecture surtout. C'est un point de vue intéressant, parce qu'il souligne l'absence radicale d'automatisme dans la vie spirituelle. N'importe quelle forme de prière peut devenir routine et vacuité, à moins que l'on ne s'applique à la vivre, en correspondant à la grâce qui nous est offerte.

Il était donc fort utile que la messe soit évoquée en cette enquête ; si nous l'avons qualifiée – avec réserve ! – d'obstacle, c'est uniquement parce que son apparition trouble les « hiérarchies », en rejetant d'autres formes de prière à des rangs inférieurs, par rapport à celui qu'elles tiendraient si celle-là n'intervenait pas.

D'autres interférences se font sentir, heureusement signalées dans certaines réponses, secrètement présentes ailleurs, en particulier, chez les religieuses, la difficulté de savoir la signification des termes comme « bréviaire » ou « prière de règle ». Nous y reviendrons, mais voici d'abord le tableau approximatif auquel nous avons pu aboutir. Retenant exclusivement les cinq formes mentionnées dans le questionnaire, il indique d'abord le nombre de ceux qui accordent à chacune d'elles un rang hiérarchique du 1^{er} au 5^e (en suivant les règles ordinaires de classement, s'il y a des *ex aequo*). La sixième colonne met en évidence les vides ou omissions dans les listes établies : parmi ceux qui ont fait connaître la hiérarchie qu'ils adoptent – à l'exclusion, donc, des « abstentionnistes » – quelques-uns se limitent, en effet, à la mention d'une forme, tenue pour suréminente ; d'autres en indiquent deux ou trois seulement ; certains vont jusqu'au bout des cinq. Une septième catégorie, enfin, méritait un classement à part : ceux qui tiennent telle ou telle forme de prière pour dénuée de toute valeur.

Placent en...	1 ^{er} lieu	2 ^e lieu	3 ^e lieu	4 ^e lieu	5 ^e lieu	Omettent de citer	Rejettent
le bréviaire.	90	39	15	4	1	40	5
l'oraison mentale . . .	128	35	13	4	2	10	2
la lecture spirituelle .	13	30	49	54	10	37	1
le chapelet.	9	19	34	70	18	38	6
les prières de règle. .	0	2	15	16	26	125	10

bréviaire et oraison

Les formes qui retiennent le plus l'attention, on le voit, sont le bréviaire et l'oraison mentale ; quand l'une est mise au premier rang l'autre la suit presque toujours immédiatement ; 46 missionnaires leur attribuent la même importance. Une différence notable doit cependant être relevée. Le bréviaire est plus en honneur chez les prêtres (52), que chez les religieuses (37) ; l'inverse est vrai pour l'oraison mentale : 41 prêtres, 83 religieuses, 1 frère, 1 laïque. Ces chiffres ne valent que pour le premier rang ; à partir du second, ils sont sensiblement égaux de part et d'autres. A vrai dire, le « bréviaire » est une notion floue chez les religieuses ; pour une minorité, il signifie le grand office choral ; pour d'autres, il signifie tout ou partie de « l'office d'En-Calcat », ou de divers « petits offices » traditionnels, ou encore d'une partie du bréviaire romain – les Complies, par exemple ; pour d'autres encore, telles les Sœurs Blanches, il désigne le chapelet qui était officiellement substitué à l'office jusqu'au dernier Chapitre général ; pour d'autres, enfin, il n'évoque qu'une obligation sacerdotale, étrangère à leur vie.

Pour les prêtres, la notion ne présente aucune ambiguïté. Par contre leurs motifs d'accorder au bréviaire une place de choix dans leur vie ne sont pas toujours clairs. Une obligation canonique pèse sur eux, et ceux qui ne peuvent la porter, font figure d'exceptions. Beaucoup d'autres la trouvent lourde et l'acceptent par pur esprit de devoir ; d'autres encore, sans la sentir plus légère, paraissent y trouver un goût véritable, grâce à la foi en l'Eglise ; mais bien petit est le groupe de ceux qui se plongent avec délices dans l'office divin :

261. En tant que prière du Christ total, il ne doit jamais, au moins dans son ensemble, produire du dégoût (13, p., 71 ans).

262. Prière officielle, c'est le chant de l'Epouse qui loue, montre sa misère et redit sa confiance. Au point de vue doctrinal, les psaumes sont pauvres, restreints à la puissance divine et à sa miséricorde ; mais comme prière simplifiée et pertinente pour un missionnaire, c'est l'idéal (21, p., 70 ans).

263. La grande prière – après la messe – au nom de l'Eglise, en union avec Jésus. Les psaumes correspondent mieux qu'en Europe au cadre de vie (104, p., 55 ans).

264. Dans la première place que j'attribue au bréviaire, il y a évidemment le poids de l'obligation, mais aussi le goût pour la prière de l'Eglise, prière essentiellement missionnaire, à la place de tout ce peuple qui ne connaît pas le Christ son sauveur (134, p., 42 ans).

265. *Le bréviaire a toujours gardé pour moi sa valeur de prière de l'Eglise, mais il a toujours eu l'aspect ardu d'une obligation et ne m'a pas apporté, surtout dans les premiers temps, le ressourcement spirituel nécessaire (4, p.).*

266. *Il m'a toujours été pénible ; je l'ai trouvé long (moins maintenant) et mal construit (59, p., 42 ans).*

267. *Sauf la messe, l'oraison et la lecture spirituelle à ne jamais saboter, tout le reste prières vocales, tout dans le même sac ! peu de valeur (31, p., 33 ans).*

268. *Bréviaire, dans sa forme actuelle, complètement inutile (35, p., 35 ans).*

Aussi la plupart des missionnaires expriment-ils leur appréciation de la réforme en cours ; ils souhaitent d'ailleurs son accélération, spécialement la faculté d'user de leur langue pour le réciter.

Certains perçoivent bien la complémentarité du bréviaire et de l'oraison mentale ; celle-ci, en effet, est apparue à l'intérieur de l'office, en tant que *lectio divina* et ne s'en est détachée, somme toute, qu'en raison de la sclérose qui avait gagné l'office. Il est plus courant – et regrettable – de les considérer comme deux modes de prière sans aucun rapport et qui se disputent notre temps : d'où les options qui se manifestent. Compte tenu des réserves exprimées à propos du bréviaire, c'est ordinairement l'oraison mentale qui apparaît l'itinéraire le plus sûr et le plus direct pour rencontrer le Seigneur :

269. *C'est une remise dans la vérité de Dieu, maître de notre vie et de notre action qu'il veut missionnaire (58, p., 30 ans).*

270. *Dans les circonstances « graves », elle passe avant tout (90, p., 49 ans).*

271. *Oraison mentale et lecture spirituelle d'abord. Avant le bréviaire? Oui, parce que je mets en avant ce qui nourrit la prière du bréviaire, la prière de l'autel. Sans ce temps précieux de silence, je ne donne rien, je ne reçois rien (159, p., 45 ans).*

272. *L'oraison alimente la flamme intérieure et c'est encore la prière mentale qui donne la valeur à la prière vocale et la fécondité à la vie active (125, r., 43 ans).*

273. *Notre office est notre prière unie à celle de l'Eglise entière. L'oraison mentale est notre contact personnel avec le Seigneur (162 r., 53 ans ; – même expression dans 84, r., 40 ans).*

Mais qu'est-ce au juste que l'oraison mentale? Les idées sont visiblement diverses et imprécises à ce sujet. Tel y oppose ou y inclut l'adoration du Saint Sacrement,

le chemin de croix, l'examen de conscience ; il en va de même pour la lecture spirituelle et le chapelet. On dresse trop souvent des cloisons, là où il n'y en a pas. Les auteurs spirituels ont enseigné mille manières de faire oraison et, en fin de compte, il s'agit toujours, selon l'expression ignatienne, de « goûter les choses par l'intérieur » ; ou encore, si l'on préfère, de converser avec le Seigneur « comme un homme converse avec son ami » (Ex. 33, 11). Rien de plus libre, rien de plus varié qu'une telle conversation ; on parle et l'on se tait ; on raconte ses soucis et ses joies et l'on sollicite l'ami de parler des siens ; parfois, il faut se contenter de veiller en attendant l'absent, et le sommeil ou la tristesse sont proches ; on peut chanter, réciter des poèmes, lire la correspondance échangée, aussi bien que s'épancher au seul gré de l'inspiration. Ce n'est pas un exercice, sinon au sens où l'on s'ingénie à discerner les pistes où l'Esprit nous fera trouver notre ami et Seigneur.

lecture spirituelle et chapelet

La lecture spirituelle a ses fervents, précisément parce que c'est en réalité leur forme préférée d'oraison, et rien ne l'empêche de l'être, dès lors qu'on prend le temps de la savourer au lieu de se hâter vers les pages suivantes :

274. Si on choisit ses lectures pour qu'elles soient nourriture, on sera porté à prier sur le moment même et par après. La lecture crée une « ambiance », une présence de Dieu (18, p., 32 ans).

275. Nous prêchons souvent aux autres, mais nous entendons peu de sermons. C'est dans la lecture que nous recueillons le combustible qui s'enflammera dans la fournaise de l'oraison mentale (27, p., 68 ans).

276. Elle est source de « réarmement » intellectuel sans doute, mais surtout source de « sentiments » renouvelés ; nous sommes si vite desséchés par le climat et le travail. Faite au rythme personnel, dans le temps de la journée qui convient le mieux, elle peut être capitale pour une vie d'union à Dieu ; elle vient après l'oraison mais elle en est la servante indispensable. Faite de temps à autre en communauté, avec échanges, elle est en outre un moyen de dialogue, d'unité et de marche en avant commune (83, r., 30 ans).

La lecture biblique tient assez souvent une place prioritaire dans la lecture spirituelle ; ce qui confirme le témoignage recueilli au cours de la troisième question (*supra*, pp. 275-277). Mais le chapelet dispose aussi d'un pouvoir de séduction ; c'est une lecture, mais d'un texte appris par cœur et d'une richesse inépuisable ; il rythme et entretient la contemplation des mystères du Seigneur. Deux témoi-

gnages de prêtres, spécialement, révèlent que le chapelet est devenu leur souffle vital :

277. *C'est la prière vocale qui m'a permis de trouver l'équilibre à tous les points de vue et même, si j'ose dire, au point de vue physique. J'ai eu la grâce, et je pense que c'est une grande grâce pour moi, de trouver le moyen de pouvoir réciter mon rosaire en tout temps et en tout lieu, d'une façon à la fois facile, agréable et reposante pour l'esprit. Je récite les dix Ave de chaque dizaine devant dix tabernacles différents, autour desquels se groupent mes intentions : le tabernacle de la chapelle privée du Saint-Père pour demeurer en union avec lui, ceux des sanctuaires dont j'ai la charge, ceux de ma paroisse natale et du séminaire. Je varie, en récitant d'autres prières selon des chaînes traditionnelles ou que je me suis faites (98, p., 62 ans).*

278. *Souvent en route, car j'ai 84 villages à desservir, je fais 10 à 15 kilomètres dans la journée, souvent accompagné d'enfants, en récitant le chapelet. Ainsi je vis dans la prière continue ; par là, j'ai continuellement la vie de notre Seigneur à l'esprit (172, p., 65 ans).*

C'est tout un style de vie et peut-être une époque, qui tendent à disparaître, mais qui ont formé d'authentiques « priants », justement parce que cette récitation du chapelet n'avait rien des formules marmonnées en hâte, mais se faisait méditative, tout imprégnée de paix et de loisir. Parmi les plus jeunes, plusieurs ont conservé le sens des possibilités qu'offre le chapelet et les mettent à profit. Pour un nombre un peu plus grand, il demeure, le dernier recours, ce qui tient quand le reste s'en va à vau-l'eau :

279. *J'ai honte de mettre le chapelet en avant-dernier lieu ; spontanément, je ne vois pas où le situer ; je crois qu'il serait la prière normale des moments où toutes les autres formes ne vont pas (60, p.).*

280. *Le rosaire est vraiment la prière de l'homme fatigué, à bout de forces (77, p., 33 ans).*

281. *Le chapelet s'est montré fructueux durant les voyages avec des moyens de locomotion incommodes, mais ne semble remplir aucun besoin spirituel durant les journées plus normales à la mission centrale (114, p., 55 ans).*

282. *Le chapelet semble occuper la troisième place dans la hiérarchie des préférences, mais en insistant bien sur la méditation des mystères (108, rr.).*

283. *Parmi les prières vocales, je tiens par-dessus tout au chapelet ; même très malade, je m'efforce de le dire (176, r., 62 ans).*

prière « vocale »

Seule, une minorité attache aujourd'hui de l'importance au chapelet. Le sort réservé à la « prière vocale de l'institut » est encore pire, semble-t-il, bien que l'appréciation soit ici particulièrement épineuse. Assez peu de missionnaires, en effet, songent à préciser de quoi il s'agit. Or, certains instituts n'ont d'autre prière communautaire que l'office choral ; pour d'autres, c'est le chapelet ; ailleurs, elles sont tout simplement inexistantes ; ailleurs encore, elles rythment la journée, de la prière du matin à celle du soir, à la mode de Fénelon, en passant par l'action de grâces et la prière de midi. Comment comparer des réalités aussi diverses ? Comment interpréter les témoignages ?

Ici ou là, une position de valeur est reconnue à la prière de règle, parce qu'elle s'identifie à l'office ou au chapelet. La même raison conduit aussi à un résultat diamétralement opposé : la prière de règle se trouvant déjà située dans la hiérarchie sous un autre nom, ne fait l'objet d'aucune mention, et par suite paraît négligée et négligeable. Malgré ses incertitudes, le tableau comparatif met cependant en relief le peu d'intérêt présenté par la question aux yeux de l'ensemble des missionnaires. Sans vouloir y insister – de peur de compromettre tel ou tel institut –, il est visible que trois situations se présentent à l'heure actuelle : ou bien cette prière se rattache à l'office divin (en tout ou en partie) ; ou bien elle se réduit à quelques courtes formules ; ou bien elle conserve la tradition d'une multiplicité de formules longues plus ou moins réparties sur la journée. Dans les deux premiers cas, elle est tenue pour fructueuse, ou du moins acceptable ; dans le dernier, elle apparaît, sauf exceptions, comme insupportable, tout au plus soufferte « par charité pour les confrères ».

Ces réactions fréquentes à l'égard du chapelet et des « prières de règle » sont les signes d'une mise en question fort générale de la valeur de la prière vocale :

284. *Par goût, je tiendrais peu à la prière explicite vocale, sauf dans la liturgie (25, p., 42 ans).*

285. *La prière vocale, sauf le bréviaire, ne me dit rien ; non pas par mépris, mais mon esprit en est absent (97, p., 42 ans).*

286. *Par tempérament les prières formulées et les prières vocales en commun me pèsent beaucoup. Ai-je bien compris leur valeur ? La prière vocale avec les chrétiens me pèserait un peu moins que seul ou avec la communauté (169, p., 42 ans).*

287. *Elles me pèsent ; je n'arrive pas à soutenir mon attention. Faites avec les chrétiens, elles me pèsent plus encore à cause de la lenteur et du ton de voix. Pour moi, c'est un exercice de patience (3, r., 31 ans).*

288. *La prière vocale n'a pour moi aucun attrait ; je la fais par obligation (107, r., 44 ans).*

289. *La prière vocale m'aide lorsqu'elle est communautaire. Elle me pèse si je suis seule, j'ai alors de la peine à ne pas en faire une routine et à ne pas laisser mon esprit s'égarer (162, r., 53 ans).*

290. *La prière vocale, seul, me pèse ; je préfère prier avec les chrétiens dans une prière communautaire (144, f., 29 ans).*

291. *La prière vocale m'aide très peu et me pèse bien davantage (2, l., 33 ans).*

D'autres, moins nombreux, goûtent la prière vocale et apprécient le soutien qu'elle leur offre, parfois malgré certaines difficultés :

292. *La prière vocale m'aide quand je m'en sers pour l'oraison mentale : récitation lente d'une prière ou d'un psaume, ou prière au rythme de la respiration ; c'est mon oraison des jours de fatigue (73, p., 38 ans).*

293. *Soutien des prières vocales, surtout liturgiques (173, p., 46 ans).*

294. *La prière vocale, seule ou en communauté (religieuse), m'aide (22, r., 47 ans).*

295. *Elle m'aide, si elle est courte et lente ; elle ne soutient pas mon attention (47, r., 47 ans).*

296. *Cela dépend ! En cas de fatigue extrême, j'emploie souvent des prières vocales au cours de l'oraison, cela m'aide à fixer mon esprit. Par contre, trop de prières vocales en commun me pèsent ; danger de routine. Un tas de choses influent : état d'âme, état physique, degré de chaleur environnant et aussi de quelle prière il s'agit (50, r., 34 ans).*

297. *Cela dépend des jours et des dispositions, mais en général c'est une aide (202, r.).*

298. *La prière vocale, seul, est bonne. Quand elle est faite avec les chrétiens, elle paraît quelquefois pesante (48, f., 27 ans).*

299. *La prière en communauté m'aide beaucoup à bien prier, et d'autre part les cérémonies paroissiales me pèsent infiniment (94, f., 35 ans).*

A confronter l'ensemble des témoignages, on constate que les attitudes se diversifient à l'infini, d'autant plus que la plupart signalent une multiplicité d'attitudes en fonction des circonstances. La prière avec les chrétiens occupe cependant une place à part.

prière du peuple de dieu

Bon nombre de missionnaires sont amenés continuellement à prier avec leurs ouailles, dans les assemblées liturgiques ou toute autre forme de réunion. Leur accord massif à témoigner de l'élan qu'ils y puisent, est tout à fait frappant. Sur environ 200 missionnaires qui ont répondu à cette question, plus de 150 attestent leur joie à participer à cette prière, alors que beaucoup n'apprécient guère les autres formes de prière vocale. Quelques-uns seulement la trouvent pesante :

300. C'est la partie douloureuse du « métier »... Mes paroissiens ignorent massivement leurs prières ; le peu qu'ils en connaissent, ils les rabâchent ; les plus belles prières du renouveau liturgique, par exemple le Credo traduit, ne leur disent rien ; ce qui fait qu'ils n'essaieront même pas de l'apprendre ; les psaumes idem, les prières litaniques idem, etc. ; enfin le chapelet est lamentablement détérioré (60, p.).

301. Avec les chrétiens, la prière vocale me pèse – le rosaire par exemple –, car leur façon de réciter est mécanique et rend difficile l'union à Dieu. Et nos assemblées chrétiennes sont souvent gênées par une foule d'enfants turbulents et de bébés piaillant sur le dos de leur mère (73, p., 38 ans). [Cf. 298 et 299.]

302. Avec les chrétiens, elle me pèse. Les discordances de toutes sortes m'horripilent. Plus de concentration possible (22, r., 47 ans).

303. Les nouveaux chrétiens s'expriment par le chant... fort, guttural, déplaisant pour nous, et qu'il faut... subir (101, r., 57 ans). [Cf. 287.]

D'autres n'apprécient ces prières communautaires qu'à certaines conditions d'atmosphère :

304. Quand j'ai l'impression que le cœur n'y est pas, dans une assemblée, je n'aime pas la prière en groupe (20, p., 39 ans).

305. La prière d'une assemblée m'est indispensable, et rien ne me pèse plus qu'une assemblée passive (150, p.).

306. Elle aide quand elle est bien dite, dans une ambiance de prière, mais pas quand c'est une récitation mécanique qu'il faut entendre à côté de soi, ou dite sur un ton monotone désagréable et mêlée de chants faux, ou encore lorsqu'on aurait envie de prier en silence (166, r.).

307. Bien faite, c'est un stimulant, car ainsi on se sent davantage frères et la ferveur des uns se communique aux autres (195, rr.).

Une prière bien faite, c'est évidemment souhaitable ; mais si l'on entend par là une cérémonie sans bavures, la chose est certainement moins essentielle. Il apparaît bien que la plupart des missionnaires sont avant tout sensibles au signe donné par une prière communautaire, du seul fait que les chrétiens s'y rassemblent et y éprouvent leur unité dans le Christ, présent au milieu d'eux :

308. *Comment la prière vocale avec nos gens nous pèserait-elle, maintenant que nous lançons la « nouvelle » liturgie, que nous « découvrons » la prière communautaire, que le corps du Christ s'édifie avec des esprits et des cœurs unis, non avec des individus (53, p., 48 ans).*

309. *La prière vocale avec les chrétiens est une aide, mais surtout la prière vocale propre au prêtre, celle du président de la prière qu'il est dans l'assemblée liturgique. Le dialogue de Dieu avec son peuple ou de son peuple avec Dieu dont la voix du prêtre est l'instrument vivant et dont le sommet est la consécration et le canon de la messe, oui, voilà la prière vocale fondamentale. Quelle source de force, de joie, de foi, d'approfondissement, de dynamisme apostolique (93, p., 36 ans) !*

310. *Prière commune où tous ne forment qu'un même cœur, où tous sont unis dans un même amour pour le Seigneur, où tous d'un même élan offrent à Dieu leur voix pour le glorifier. Considérée ainsi, la prière vocale m'aide à vivre davantage la grande fraternité des enfants de Dieu (36, r., 45 ans).*

311. *La prière vocale avec les chrétiens, par exemple la messe chantée chaque jour en leur langue et alternée avec eux, m'a beaucoup aidée à demeurer « en Église ». Les distractions occasionnées par les cris des bébés au dos des mamans, ou une exécution forcément moins parfaite mais combien vivante, sont largement compensées par cette prière communautaire où ils mettent tout leur cœur et... leur voix ! sans aucun respect humain, avec une docilité exemplaire à s'adapter aux réformes liturgiques qu'on leur demande et qu'ils apprécient, l'emploi de leur langue surtout (62, r., 60 ans).*

312. *La prière en commun nous rappelle la présence du Christ au milieu de nous, selon le mot de l'Évangile : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (63, l., 53 ans).*

A lire les témoignages rassemblés ici sur la prière vocale, tant personnelle que communautaire, certains s'étonneront peut-être de voir la diversité qui s'unit sous cette étiquette, de la messe à l'oraison jaculatoire en passant par le bréviaire et le chapelet ; de la prière solitaire aux liturgies des foules. Il n'est pas impossible qu'ils découvrent qu'elle tient dans leur vie une place beaucoup plus grande qu'ils ne l'imaginent, et que le manque d'enthousiasme qu'ils lui témoignaient, reposait sur une notion exsangue. Les goûts resteront divers, et les circonstances également ; il vaut la peine, en tout cas, d'entendre ce sage avis :

313. La prière vocale, je la subis comme une nécessité. C'est comme un cadre, une carcasse qui maintient debout une construction ; si on l'enlevait, tout s'écroulerait. Si on ne faisait pas de prières vocales, on en arriverait aussi à supprimer la prière mentale (110, p., 68 ans).

abba, pater, père

Sous l'influence de la réforme liturgique, qui s'exerce aussi sur les prières dites de dévotion, la prière communautaire se fait de plus en plus dans la langue du peuple ; pour y participer, les missionnaires sont donc amenés à l'employer, les uns avec goût et aisance, les autres par devoir et avec difficulté ; pour eux, l'obstacle est souvent la multiplicité des langues qu'il faut maîtriser, et en certains cas la date récente de leur arrivée.

Sans être exclu de la perspective du questionnaire, ce problème restait plutôt à l'arrière-plan, au profit de la prière personnelle du missionnaire. Dans ce domaine, il est difficile de ne pas éprouver quelque surprise à constater que plus de la moitié des réponses attestent que le missionnaire ne prie jamais dans la langue du peuple auquel Dieu l'a envoyé, sans compter ceux qui n'ont point formulé leur expérience ; ces derniers forment un groupe sensiblement équivalent et, dans le cas, il paraît assez probable que leur réponse aurait été négative également. Au total, les deux-tiers des participants à l'enquête n'utilisent pas la langue locale dans leur prière personnelle.

De cette attitude, ils fournissent trois motifs : une connaissance insuffisante de la langue ; ou la pauvreté de celle-ci en vocabulaire chrétien ; ou enfin et surtout la conviction que la langue maternelle conserve un rôle privilégié dans la prière personnelle qui doit venir du cœur et non pas se dénaturer en exercice linguistique :

314. Prier en la langue? Quelquefois en anglais, jamais en langue locale. Je pense en français et je prie aussi en français. La prière ne doit pas être un exercice de langue, et je prie rarement avec mes gens en dehors de la liturgie et des paraliturgies (31, p., 33 ans).

315. Question pour le folklore du missiologue... Psychologiquement, c'est une chose qui est mécanique, si on parle la langue du pays du matin au soir. Mais pas question de réciter le bréviaire dans la langue du pays, quoi qu'en puissent penser les théoriciens... La prière doit venir du tréfonds du cœur, et s'exprimer sans effort supplémentaire. Par conséquent, dès qu'il y aura une édition convenable, avec la permission de mon évêque, mon désir est de réciter mon bréviaire en français (33, p., 47 ans).

316. *Tout seul, je préfère prier en français et cela surtout parce que je ne suis pas très satisfait des traductions faites dans la langue du pays. S'il m'arrive de prier en cette langue, j'avoue que c'est plutôt par fantaisie (127, p., 41 ans).*

317. *Seul, je ne prie jamais dans la langue, et c'est pour moi le signe crucifiant de mon inadaptation. Cela viendra, j'espère, et si je n'y arrivais pas, cela m'amènerait, je crois, à me poser des questions fondamentales sur ma fidélité à ma vocation, car cela signifierait que je suis resté profondément étranger au peuple qui m'est confié (150, p.).*

318. *Hélas, non. Ce serait un progrès, dans le sens d'une adaptation à mon peuple, et aussi dans le sens de ma responsabilité et de ma solidarité vis-à-vis de lui (164, p., 45 ans).*

319. *Avec les enfants, je prie dans la langue du pays ; seule, je préfère prier dans ma langue maternelle (11, r., 65 ans).*

320. *Non, je ne suis pas portée à prier dans la langue du pays pour la bonne raison que les prières en cette langue sont peu nombreuses, il n'existe qu'un mince fascicule. D'ailleurs, quand ils prient, je sens un tel rabâchage de formules que cela m'enlève toute dévotion à prier dans leur langue (84, r., 40 ans).*

321. *La prière n'ayant de valeur qu'autant qu'elle vient du cœur, il faut bien posséder la langue pour exprimer à Dieu ce qu'on dit, sinon ce sont des mots ; bien sûr, il y a le fait d'être unis aux fidèles (206, rr.).*

En réalité, les réflexions précédentes montrent qu'il y a là une réalité difficile à cerner. Il n'est guère contestable que, si l'on pratique constamment la langue, des formules ou des chants viendront à l'esprit, sans que l'on y prenne garde. L'une des réponses signale précisément qu'il a fallu la question posée par l'enquête pour qu'il prenne conscience du phénomène. Seulement, certains missionnaires n'y attachent aucune importance et, dans la mesure où ils orientent consciemment leur prière, préfèrent la langue maternelle ; d'autres souhaiteraient se servir de la langue locale pour chanter la louange divine, mais s'en trouvent empêchés, plus ou moins durablement, par leur ignorance de cette langue. Cette dernière attitude se retrouve souvent dans le groupe qui affirme « s'essayer », ou « se surprendre » à prier quelquefois en langue locale. Finalement, il ne reste qu'un petit nombre à pouvoir témoigner de leur habitude à prier ainsi ; assez souvent d'ailleurs, il s'agit d'une utilisation des formules existantes, plutôt que d'une libre expression de la prière.

Pour ceux qui réalisent cette expérience, ou visent à y parvenir, le motif se ramène toujours au désir de vivre plus radicalement le mystère de l'incarnation, en

marchant sur les traces du Christ, Verbe de Dieu devenu juif, et de saint Paul, son disciple, qui s'est appliqué inlassablement à se faire tout à tous :

322. *Je ne sais pas encore assez la langue pour l'utiliser spontanément, mais je m'y applique. Le Christ, lui aussi, a appris une langue humaine pour parler à son père au milieu de son peuple, de ses apôtres. Prier ainsi avec les paroles d'un peuple, me semble être déjà une avancée mystique d'ordre missionnaire (20, p., 39 ans).*

323. *C'est la seule façon de prier avec mes fidèles, « en eux », même quand je suis seul. La langue est facteur premier d'union ou de séparation. Le missionnaire qui doit évangéliser les païens, doit parler leur langue, penser et prier dans leur langue. Plus exactement, j'ai le souci de plus en plus grand de prier dans la langue de « mes infidèles » ; les convertis se font au français, mais jamais totalement ; pour eux, et plus encore pour ceux qui sont au dehors, il s'agit de prier en leur langue, car on ne convertit un milieu, une mentalité, la pensée, l'âme d'un peuple que si l'on convertit sa langue, si l'on baptise sa langue. L'incarnation n'est-ce pas aussi cela ? Car il est bien dit : « Le verbe – la parole de Dieu – s'est fait chair » (109, p., 41 ans).*

324. *En priant dans la langue du peuple, il me semble mieux sentir son appel vers Dieu et ses besoins (112, p., 41 ans).*

325. *Même si cela est une forme de détachement de notre spiritualité ethnique, je sens que prier dans la langue du peuple est un besoin de l'âme, car c'est indispensable à la véritable communauté chrétienne que nous formons avec nos gens (43, r., 50 ans).*

326. *Souvent j'emploie la langue d'ici, sous forme de cris, d'appels, d'offrandes, de louanges et plus encore d'action de grâces, en phrases très courtes, spontanées. J'y vois la preuve d'une intégration, d'une communion, comme aussi d'une sorte de sacerdoce : prière au nom de mes frères et avec eux. Je pense que c'est une grâce pour moi comme pour mes frères (56, r., 38 ans).*

327. *Le Seigneur Jésus a prié dans la langue de ses compatriotes. Parler la même langue, prier dans la même langue, constitue le premier facteur d'unité. Je me sens davantage l'un d'eux pour prier avec eux et pour eux (162, r., 53 ans).*

328. *Oui, j'ai parfois prié avec la langue du pays. Pour moi, c'était m'intégrer davantage au peuple et devenir un peu plus, comme disait le père Libermann, noire avec les noirs. Cela me faisait du bien de faire craquer ma façon européenne de prier (179, r.).*

L'ambiance et son influence

Évangéliser un peuple, et donc parler sa langue pour lui annoncer le Christ, prier avec lui souvent dans sa langue, c'est pour le missionnaire revivre l'incarnation du Christ. D'une manière plus ou moins profonde, plus ou moins achevée, il se pénètre de la culture où il baigne ; tantôt délibérément, tantôt inconsciemment, il en assimile certaines manières de penser et d'agir, ou, au contraire, en rejette d'autres. Cette influence complexe, le questionnaire proposait de l'étudier ici sous un angle particulier ; assez généralement, semble-t-il, on remarque l'importance attachée par les non-chrétiens à la récitation des formules, sous l'influence d'une mentalité portée à la magie : le missionnaire en ressent-il l'influence ? Une moitié d'entre eux, seulement, a fourni réponse. Dans la plupart des cas, elle s'exprime par un simple non, assorti d'un bref commentaire ici ou là. Comme toujours, à y regarder de près, les choses ne sont pas aussi simples : le « non » revêt au moins trois sens distincts. Le plus souvent, il signifie que cette mentalité quasi-magique est réelle, que les chrétiens ont peine à s'en débarrasser et que le missionnaire combat cette influence avec vigueur :

329. *On a plutôt tendance à réagir avec irritation devant toute manifestation de cette mentalité (82, p., 44 ans).*

330. *Devant insister souvent sur le danger des « formules magiques », j'aurais plutôt tendance à minimiser la valeur des prières vocales récitées sans assez d'attention. Que de fois je dois avertir mes chrétiens de ne pas être des « perroquets » (112, p., 41 ans) !*

331. *Exactement le contraire : la mentalité païenne nous dégoûte des prières vocales et nous force à réduire les cérémonies liturgiques, surtout cette partie d'entre elles qui est encore en latin ; car on vient vite à se voir par les yeux d'un païen, et toutes les « simagrées » viennent à se ressembler... ou, si je veux m'exprimer poliment, les gestes liturgiques catholiques et les gestes liturgiques bouddhiques ou des sous-religions magiques sont tellement identiques, sauf pour l'initié et le croyant. Un signe de croix fait avant un repas dans un endroit public n'est pas une édification, mais un prétexte et une justification pour les sceptiques modernes qui « se doutaient déjà que toutes les religions ont les mêmes superstitions » (114, p., 55 ans).*

332. *Cette mentalité païenne agit sur moi non pas en m'amenant à majorer la valeur de la récitation, mais en m'enlevant le goût de la prière vocale (3, r., 31 ans).*

333. *En m'obligeant à lutter contre elle chez les jeunes, elle m'a au contraire aidée à avoir une prière plus vraie (184, r., 30 ans).*

334. *Il est vrai que les gens y sont trop habitués ; aussi dans l'éducation, nous nous efforçons d'habituer les jeunes à une prière personnelle (168, ll.).*

Selon d'autres missionnaires, la majoration des formules est un défaut incontestable, mais elle vient de l'intérieur même de la tradition chrétienne :

335. *Nos païens ne connaissent pas de longues prières. C'est plutôt nous, spécialement nous catholiques, qui avons tellement insisté sur cette forme de prière que nos chrétiens majorent en fait la valeur de la récitation (20, p., 39 ans).*

336. *Quelle idée donnons-nous de la prière lorsque les fidèles et les autres nous voient « dire » ou « réciter » notre bréviaire (24, p., 40 ans)?*

337. *Ce n'est pas une mentalité païenne, c'était celle de notre séminaire. Un Pater et un Ave pour ceci ou cela (96, p., 34 ans).*

338. *On serait peut-être au contraire porté à mépriser les prières vocales par réaction contre certaines « superstitions » qui s'attachent aux formules récitées par les chrétiens (106, p., 50 ans).*

Le « non » peut avoir un troisième sens, la négation d'une telle ambiance dans le milieu où travaille le missionnaire, soit parce qu'il se trouve déjà largement christianisé, soit encore parce que sa tradition ne véhicule pas d'influences magiques et peut-être pas même un goût particulier pour les formules :

339. *Ici, mentalité caractérisée, mais pas de formules (15, p., 50 ans).*

340. *Les païens d'ici ont des sacrifices, mais on n'a pas connaissance de prières à réciter (110, p., 68 ans).*

341. *Chez nos gens, il n'y a guère de prières formelles, ou plutôt, ils n'en font guère usage en public (107, r., 44 ans).*

Par contre, quelques missionnaires affirment la réalité d'un danger de contamination :

342. *J'avoue subir par moments l'influence païenne, par exemple en « multipliant les paroles », en « meublant » certaines cérémonies avec des formules toutes faites, des invocations répétées ; également, mais plus rarement, en amplifiant certains gestes de la messe ou du rituel, en m'attachant à « l'extérieur » de ces gestes trop facilement (59, p., 42 ans).*

343. *Danger de la mentalité païenne, pour qui on en a terminé avec la divinité quand on a récité le certain nombre de formules prescrites (68, p., 37 ans).*

344. *Sous prétexte que les gens sont portés à majorer la valeur des formules, des rites et des pratiques extérieures, nous avons peut-être trop tendance à les faire prier vocalement (153, r., 42 ans).*

Ces réactions diverses amènent quelques-uns à scruter la question en profondeur : avons-nous bien saisi la signification des attitudes courantes dans le peuple que nous évangélisons ? avons-nous bien pesé leur valeur ?

345. *La récitation n'est pas forcément magique, pas plus que les rites sacrificiels. Toutes mes conversations avec des animistes de diverses régions me montrent qu'il y a des hommes qui prient, plus ou moins, et qu'il y a là souvent une question de tempérament (35, p., 35 ans).*

346. *Le seul danger, c'est de ne pas comprendre la prière de l'Orient. Avec notre mentalité occidentale de dépouillement et de sobriété, avec notre maladie du rien et du vide, le danger est de dévaloriser la prière orientale. Autour de moi, les hommes ne distinguent pas entre formules et pensées, entre rites et affections. Pour eux, c'est tout un. Prier de tout son cœur, cela veut dire prier avec tout son être. C'est tout l'être qui s'engage. Ils ne distinguent pas. Ils ont raison. L'Orient va à Dieu avec toute une caravane d'or, d'encens et de myrrhe. Sa prière est pleine de lumières, de couleurs, de tambours et de trompettes. C'est sa façon d'aller à Dieu. Pourquoi l'en empêcher (149, p., 42 ans) ?*

347. *Je n'ai pas l'impression d'influences tant soit peu néfastes. Nous sommes tous enfants d'un même Père, le priant à notre façon. Ici, la liturgie rentre en jeu (9, r., 46 ans).*

LES NON-CHRÉTIENS ET LEUR PRIÈRE

SIXIÈME QUESTION / *Comment le missionnaire peut-il porter à Dieu la prière des païens? – L'ambiance païenne a-t-elle sur votre prière une influence néfaste, et comment? Ou au contraire a-t-elle été pour vous l'occasion de creuser votre prière et d'avancer vers une vraie connaissance de Dieu, et de quelle façon? – Pensez-vous qu'on puisse prendre dans les attitudes de prière des non-chrétiens que vous connaissez des éléments pour une attitude « adaptée » de prière chrétienne personnelle (indépendamment des questions de liturgie)? Si oui, lesquels? Ou bien estimez-vous impossible de christianiser cette prière païenne sans la détruire? Pourquoi? Jusqu'où peut-on la suivre?*

Les problèmes posés au missionnaire par l'insertion dans un monde profondément différent de sa terre originelle, déjà abordés à la fin de la question précédente, sont repris ici d'une manière plus ample et plus intérieure. Mais non pas dans leur totalité cependant, et c'est ce qui a fait difficulté pour beaucoup de réponses qui se sont un peu égarées dans le vaste domaine des problèmes dits « d'adaptation ». En réalité, conformément au but propre de l'enquête, les questions avaient été formulées de façon à centrer l'attention sur un champ bien déterminé, à savoir l'expérience de la prière vécue par le missionnaire personnellement et – ici – la coloration qu'elle prend du fait qu'elle jaillit d'un envoyé de Dieu au sein d'un monde non chrétien.

Question passionnante, puisqu'elle permet mieux que tout autre de dégager l'originalité de la prière missionnaire. Question cruciale aussi, car elle provoque le missionnaire à s'interroger sur la vie religieuse concrète des hommes qu'il a mission d'évangéliser et à discerner plus clairement le rôle dévolu à sa prière pour que l'attente obscure de ces hommes d'esprit et de chair se transforme en espérance, grâce à la certitude que Dieu vient à leur rencontre. Question difficile, bien sûr, car il faut beaucoup de temps et d'amour pour dépasser les aspects superficiels d'une expérience religieuse si différente de la nôtre et pénétrer dans ses profondeurs intimes, sans céder à l'illusion ni au mépris.

En fait, un tiers des missionnaires s'est dérobé à la question ; d'autres n'en ont traité qu'une partie, si bien qu'au total on dénombre une bonne moitié d'abstentionnistes, tant chez les prêtres que chez les religieuses ; un peu moins cependant pour la première partie. Parmi ceux qui expriment leur point de vue, quelques-uns se demandent si la question a un sens et nous laisserons à leurs confrères le soin de répondre. D'autres, une vingtaine environ, ne s'estiment pas qualifiés dans ce domaine, faute d'une connaissance suffisante de la prière des païens, soit parce qu'ils ne sont guère en contact avec ceux-ci, soit parce que ses expressions se déroberont à leur regard.

qu'est-ce que la prière des païens?

On peut critiquer le terme de « païens », comme tel ou tel l'a fait. Il n'est pas particulièrement heureux ni par ses origines bien oubliées ni par l'atmosphère de mépris dans laquelle il baigne généralement ; il a cependant été retenu par l'équipe des traducteurs de la Bible œcuménique, dans l'épître aux Romains, premier volume de la collection et seul paru à ce jour. Parler de « non-chrétiens », comme on le fait souvent, n'est ni plus ni moins défendable, puisque l'expression signifie l'absence d'une certaine relation, mais non de toute relation, au Christ. Il faudrait inventer un terme nouveau, et il n'en existe pas encore ! Somme toute, en parlant ici de « païens » ou de « non-chrétiens », selon l'usage courant, nous savons bien qui sont désignés par ces termes, et il ne tient qu'à nous de nous débarrasser de préjugés à leur rencontre.

Il est autrement essentiel et difficile d'apprécier ce qu'est leur prière. Car comment « porterions-nous » ce dont nous n'avons aucune idée ? Or des divergences graves se manifestent à ce sujet, non pas seulement en fonction de la diversité des religions et des lieux, mais à propos des mêmes musulmans, des mêmes hindous, des mêmes bouddhistes, des mêmes animistes. Toute la gamme des opinions est représentée, depuis la négation de toute prière chez ces hommes jusqu'à l'affirmation que leur prière atteint la même authenticité que la nôtre et parvient aussi immédiatement à Dieu. A une extrémité, il n'y a rien à porter ; à l'autre, on n'a nul besoin de nous pour la porter. On peut discerner quatre courants majeurs.

Au regard des uns, la prière est inexistante chez les païens :

348. Le dieu des musulmans est l'équivalent de l'idole d'Aristote ; les « attitudes de prière » en sont fonction (13, p., 71 ans).

349. Je me souviens avoir parlé avec des musulmans dont nous admirons le si profond respect pour la grandeur de Dieu, et la régularité de la prière ; j'avais l'impression

de gens d'un autre monde, pratiquement imperméables à l'idée de paternité de Dieu, ou de relations personnelles avec lui (59, p., 42 ans).

350. Dans l'hindouisme, la prière telle que nous la comprenons existe-t-elle? Leurs formules liturgiques en sanscrit sont comprises des Brahmes seuls, une infime minorité. La masse n'a aucun livre ni formule de prières. Dans leurs temples leur prière est uniquement mentale ou sous forme jaculatoire. Que disent-ils? Je l'ignore. Leur prière extérieure de foules ne sont que des cris, des hurlements à la divinité (21, p., 70 ans).

351. La prière de la plupart des Japonais ne s'adresse nullement à un Dieu-Créateur. Tout au plus, le missionnaire peut-il porter vers Dieu la bonne volonté d'un peuple qui ne soupçonne même pas qu'un Créateur et Père existe et l'aime (19, p., 44 ans).

352. Les bouddhistes que je connais ne prient pas (164, p., 45 ans).

353. Si le monde africain est naturellement religieux, c'est parce qu'il n'est pas sophistiqué, mais chez nous je ne vois pas que les païens prient. Les sacrifices s'adressent aux esprits, non à Dieu, et sous l'empire d'une peur quelconque, par des formules magiques; il n'y a pas dialogue cœur à cœur, ni non plus chez les musulmans de chez nous (72, p., 40 ans).

354. Pour nos animistes (Laos), la prière – si on peut donner ce nom aux incantations des sorciers – c'est se favoriser le génie en lui promettant cochon, buffle, poulet. A proprement parler, il n'y a pas de prière réelle, qui est élévation vers un Etre grandiose pour le louer et le prier (148, p., 40 ans).

Selon d'autres, la prière des païens est réelle, mais anthropocentrique, c'est-à-dire exclusivement consacrée aux intérêts de l'homme ; le plus souvent, d'ailleurs, elle s'adresse à des « esprits » sans s'élever jusqu'à Dieu, même lorsque l'existence d'un être suprême est plus ou moins vaguement connue. Cette prière ne peut donc aboutir à moins d'être purifiée :

355. Sauf de rares cas, la prière des Indiens est utilitaire : mettre à son service la force de la divinité. On prie quand on a besoin de quelque chose, ou que quelque chose va mal (68, p., 37 ans).

356. Je n'ai jamais constaté (au Vietnam, Cambodge ou Laos) que la prière de nos païens allait vraiment jusqu'à Dieu (75, p., 64 ans).

357. La prière de nos animistes (Afrique) vise à essayer d'obtenir des esprits l'aide dont ils ont besoin, d'apaiser le courroux d'un ancêtre ou de se le rendre favorable en le remerciant. Prier Dieu directement est inutile ; il est trop lointain et ne

s'occupe pas de nous et l'âme païenne n'est guère portée par des sentiments désintéressés (6, p., 37 ans).

358. Les païens que j'ai connus en brousse africaine n'adorent aucune idole ; ils rendent un culte aux esprits localisés par un fétiche et ne reconnaissent qu'un seul Dieu. Certaines de leurs prières sont sûrement aussi louables que celles de nos rogations (136, p., 52 ans).

Pour un troisième groupe, la prière des païens s'élance vraiment vers Dieu, mais reste inachevée, parce qu'elle ne s'appuie pas sur la médiation du Christ :

359. Le missionnaire peut purifier et compléter la prière des musulmans. A travers lui, leur prière devient la prière du Christ, dans le bréviaire et dans la messe (38, p., 34 ans).

360. Avec le Christ et la Vierge, il faut mener à son terme ce que la prière musulmane comporte d'incomplet (194, r.).

361. Les musulmans sont en route comme nous vers le Père. La prière de la religieuse doit être toute de supplication pour qu'ils arrivent au Père par Jésus son fils (214, r., 56 ans).

362. Ce que les animistes demandent comme faveurs, en général, est à peu près ce que nous demandons nous-mêmes : santé, bonne récolte, pluies, etc., et ils le demandent à l'Être suprême (92, p., 49 ans).

363. D'abord reconnaître que tout geste religieux, même entaché de superstition, dépourvu d'une intention vraiment pure, peut avoir valeur devant Dieu. Au missionnaire (Laos) de prendre cette prière imparfaite à son compte pour la compléter (134, p., 42 ans).

364. Les animistes, s'ils prient, sont dans la recherche d'un Être suprême dont ils se sentent dépendants ; ce sont des sauvés en espérance et nous (en Afrique) pouvons associer leur prière à la nôtre, qui sommes tous à la recherche de Dieu (135, r., 29 ans).

365. La prière des animistes étant vraie, sincère et profonde, il n'est pas impossible au missionnaire de donner à Dieu cette prière et de lui demander qu'elle s'adresse un jour à lui (179, r.).

Ces attitudes qui ont toutes quelque chose de négatif, caractérisent – il faut le remarquer – non pas seulement des gens âgés, dont on pourrait taxer les idées de désuètes, mais des hommes de tous les âges ; c'est donc, à tout le moins, une leçon de prudence à ne pas se laisser emporter par n'importe quelle chimère.

On notera également que la voix des religieuses s'y fait peu entendre ; rares sont celles qui se prononcent en ce domaine, et, quand elles le font, c'est plus souvent avec un sens de l'élément positif qui peut se dérober derrière des apparences parfois inquiétantes.

par le christ, notre seigneur

Un quatrième groupe cependant met avec force l'accent sur la valeur de la prière des païens :

366. La prière des musulmans, Dieu la reçoit même sans le missionnaire. Il reste que celui-ci est responsable d'eux et qu'il leur appartient. Normalement, il les porte dans son « cœur », et quand il prie, tout « son peuple » prie en lui, et lui pour tous, particulièrement à la messe (119, rr.).

367. Les païens (animistes) qui prient sont infiniment plus près de Dieu que les athées. S'ils reconnaissent l'existence d'un Etre suprême, nous pouvons unir notre prière à la leur (27, p., 68 ans).

368. J'ai vu des païens (animistes) prier de façon très valable : attitude de foi, confiance, respect. J'avoue n'y voir aucune différence avec la prière valable des chrétiens (82, p., 44 ans).

369. Le Christ récapitule en lui tout le culte soit païen soit chrétien. Le monde, même païen, est sauvé par le Christ. Le missionnaire est médiateur dans le Christ entre le monde et le Père. La prière sincère des païens (d'Afrique) est une prière authentique qui apporte le salut. Le missionnaire peut rassembler ces prières et, en leur nom, les offrir par le culte institué par le Christ (85, r., 35 ans).

370. La prière des païens (Inde) va toute seule à Dieu (12, p., 41 ans).

371. Toutes ces pagodes (bouddhiques), ces moines, qui méditent longuement... cette vie religieuse inconnue qui nous entoure, combien je voudrais que naisse un jour la possibilité de l'approcher, de la connaître par l'intérieur (111, p., 43 ans).

372. Ceux qui croient encore à leur religion, lors des funérailles par exemple (Japon), font des prières qui vont certainement droit au cœur de Dieu, c'est-à-dire au Christ. Je n'ai pas besoin de porter cette prière à Dieu, elle y est. On pourrait dire que la prière informe qui monte de la masse païenne est la souffrance et le désespoir de tant de gens qui ne savent pas pourquoi ils vivent, et pourquoi les innocents souffrent tant (114, p., 55 ans).

Que la prière des païens soit déjà vivifiée par une présence secrète du Christ, qu'elle soit encore fort imparfaite, ou qu'elle se réduise à la bonne volonté d'hommes qui ne connaissent pas Dieu, elle n'atteint vérité et plénitude que dans le Christ, qui intercède sans cesse auprès du Père en notre faveur à nous, tous les hommes. Tous les missionnaires s'en montrent convaincus. Par suite, c'est en vertu de notre unité dans le Christ que nous participons à sa médiation unique. La prière des païens, même inarticulée, est la nôtre, parce qu'eux et nous, nous sommes destinés à former un seul peuple, le peuple de Dieu, et que déjà, mystérieusement, nous formons ce peuple en marche. Mais ceci prend un accent particulier pour le missionnaire, envoyé à un peuple particulier qui devient « son » peuple, cette cellule vivante du peuple de Dieu qu'il est appelé à construire avec eux. Quelques missionnaires déclarent avoir peu songé jusqu'ici à porter à Dieu la prière des païens qui leur étaient confiés, et plusieurs rendent grâce à Dieu d'avoir éveillé leur attention à ce sujet par le moyen de cette enquête. Dans l'ensemble, en tout cas, les missionnaires témoignent un sens aigu de leur responsabilité envers « leur » peuple dont ils se sentent les médiateurs auprès de Dieu par le Christ :

373. C'est simple : je dis à Dieu de prendre leurs intentions et de les amener, quand il voudra et comme il voudra, à sa connaissance (39, p., 36 ans).

374. Sans se prendre pour un héros, le missionnaire doit être conscient et fier du rôle de médiateur, d'intercesseur entre Dieu et les païens, uni en cela à la médiation et l'intercession céleste du Christ. Offrir à Dieu tout ce que les païens font de beau, de bon ; demander que Dieu les éclaire et leur pardonne, quand leurs actions sont dignes de reproche. Le missionnaire ressemble à un aiguilleur de chemin de fer ; il doit aiguiller la prière des païens vers la bonne direction, la faire monter vers Dieu-Trinité, du fond de son cœur (58, p., 30 ans).

375. Prier avec eux, avec les sourds et les muets (volontaires ou non), avec les aveugles et les paralytiques, avec les derniers et les perdus, avec ceux qui sont dans le désespoir, l'angoisse, la révolte, la sécheresse, le doute, le refus. Il ne porte pas seulement ainsi la prière des païens. C'est sa prière qui est portée par les païens, par son peuple. Son peuple est un peuple païen. Son peuple le porte vers Dieu. Car Dieu aime la prière des derniers. Dieu aime la prière des païens (149, p., 42 ans).

376. Pleinement identifié aux païens par sa vocation de missionnaire, et en même temps pleinement identifié au Christ en qui et par qui toute intercession parvient jusqu'à Dieu, le missionnaire « fait le pont » entre le peuple qu'il représente et Dieu. Sa médiation ne peut être finalement que celle même du Christ, unique médiateur auprès du Père (41, r., 36 ans).

377. La prière des non-chrétiens peut magnifiquement être portée à Dieu par la religieuse (et tout chrétien). Celle-ci aura pour rôle d'unir explicitement cette prière

à la prière de Jésus Christ, et toute prière offerte par lui, avec lui et en lui, est une louange à Dieu le Père (217, r.).

Il est bien évident qu'une telle médiation a pour rôle et pour point culminant la participation au sacrifice du Christ qui nous est constamment rendu contemporain par la messe. Nombre de missionnaires se sont plu à le souligner :

378. C'est surtout à la messe que je tâche de me savoir le délégué de tous ceux qui prient anonymement, en dehors de l'Eglise. Et je pense spécialement à cette prière des païens au cours du canon où les sacrifices d'Abel, Abraham et Melchisédech sont nommés comme figures du Sacrifice que nous offrons (20, p., 39 ans).

379. Pour ma part, je fais mienne la pensée du P. Dournes, quand celui-ci écrit : « Il y a certes une explication que je puis produire : quand je fais en sorte que le païen prenne d'abord conscience de son acte religieux et de ce que celui-ci comprend, s'explique à lui-même ce qu'il fait en invoquant et sacrifiant. Il y a une autre explication, qui en vérité est une manifestation, celle du « logos spermatikos » dont je fais entendre la parole même et que je rends corporellement présent en célébrant l'eucharistie » (Spiritus, n° 24, p. 262). C'est là, en milieu païen, que l'eucharistie prend pour moi tout son poids (150, p.).

380. Je pense que la religieuse peut porter à Dieu la prière des non-chrétiens en l'offrant, tout particulièrement à la messe. Je reste persuadée que leur prière est bien souvent meilleure que la nôtre. Il suffit de la faire passer par le Christ pour qu'elle participe au grand sacrifice de la croix. Peut-être que je me trompe, mais j'ai une grande foi dans le Christ mystique. Combien font partie du Corps mystique, que nous ne connaissons pas et que Dieu seul connaît (193, r., 37 ans) !

381. Toute prière passe par le Christ, qu'elle le sache ou non. Or la prière du Christ par excellence étant le sacrifice de la messe, c'est par ma participation à ce sacrifice que je puis le mieux présenter au Père la prière des non-chrétiens (32, l., 23 ans).

contaminations et contrastes

Dans la mesure même où la prière des païens échappe à la perception des missionnaires, ou encore lorsqu'elle leur apparaît comme dressant un mur imperméable à l'Évangile, leur vie spirituelle se trouve menacée d'asphyxie :

382. Oui, j'avoue avoir subi et subir encore l'influence païenne dans ma prière. Par exemple, devant des tentations et cherchant Dieu, je me suis dit parfois : quelle importance cela a-t-il? La hiérarchie des valeurs spirituelles s'éloignait de moi. Ou encore, ayant à pardonner, cela m'a paru inutile, même injuste. Ou encore,

devant certaines difficultés de la vie missionnaire, comme j'aurais aimé que le Seigneur « fasse un signe », punisse les méchants, montre sa puissance... mais rien, il restait silencieux et les cœurs ne se convertissaient pas. Tentations de tout chrétien? Sans doute, mais, pour moi, c'était des éléments de ma vie missionnaire, et des difficultés que je ressentais dans cette vie, et devant Dieu, ou dans mes rapports avec lui ; et c'était dû, en partie au moins, je pense, à l'influence païenne, car à chaque fois je me référais à des exemples précis ; ça entravait ma vie spirituelle (59, p., 42 ans).

383. Une certaine lassitude, le poids du milieu ; un certain fatalisme. Arriver à considérer comme presque naturel et inévitable les abus moraux qui sont la loi générale (89, p., 44 ans).

384. Les gens vivent d'un bonheur naturel et semblent n'avoir besoin de rien ; on a pu dire que ce pays était « le paradis terrestre après la chute ». On se laisse contaminer par un naturalisme séducteur. Les bouddhistes sont « professionnellement athées », et on ne sait trop que leur apporter dans le domaine proprement religieux où ils ne sont pas ouverts. Il arrive alors qu'on ne voie plus clairement sa « mission » (164, p., 45 ans).

385. L'ambiance païenne où nous vivons par vocation est tôt ou tard une épreuve pour la foi, et nous fait prendre conscience de ce qu'il y a de païen dans notre propre mentalité (56, r., 38 ans).

386. L'ambiance païenne me porte parfois à un certain relâchement (84, r., 40 ans).

D'autres déplorent de se laisser entraîner à un certain pharisaïsme à l'égard des rites locaux, jugés seulement d'après des apparences ; ou encore de se laisser gagner au formalisme rituel. Peu nombreux, somme toute, ceux qui reconnaissent une influence néfaste de l'ambiance ; celle-ci est plus ordinairement décelée sous la forme de simples tentations qui finalement découlent toutes de la présence envahissante d'un monde dont le Christ est absent :

387. Appelons « paganité », la possibilité de vivre une culture humainement valable (y compris par la moralité) en se passant du Christ et éventuellement en se passant de Dieu (agnosticisme ou athéisme contemporain). Comme nous en vérifions tous les jours la réalité, oui, cela pose une question. Selon les moments, cela annihile mes possibilités de prière, car cela met ma foi au défi, ou cela m'oblige à un dépassement, qui ne commence pas par la prière, mais par un renouvellement de ma problématique de foi. D'où la prière suit, éventuellement (35, p., 35 ans).

Certains sont peu sensibles à cette tentation, car ils pensent découvrir dans le monde qui les environne la réplique exacte du sombre tableau peint par saint Paul dans l'épître aux Romains :

388. *L'ambiance païenne m'invite à présenter au Père toute cette misère humaine, suite du péché (23, p., 53 ans).*

389. *On touche du doigt le fruit du péché, la présence de Satan (44, p., 33 ans).*

390. *L'ambiance païenne m'a aidé à comprendre certains passages de saint Paul. Par exemple, « ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit » (1 Thess. 5, 7), et d'autres passages qui évoquent l'ambiance des fêtes païennes (105, p., 34 ans).*

Mais, par cette voie ou par d'autres, c'est une expérience de l'absence de Dieu qui est un des aspects majeurs de l'expérience missionnaire. Du coup, par contraste, s'avive en lui la soif du vrai Dieu :

391. *Le Japon moderne, progressiste, heureux, sûr de lui-même, fait comprendre qu'en matière de religion, rien ne peut être considéré comme définitivement acquis et bien assis sur une solide tradition ; tout est à prendre de haute lutte pour arriver au Dieu vivant (26, p., 40 ans).*

392. *Par réaction contre l'ambiance délétère, j'ai constaté que j'étais de la même pâte humaine que tous ces païens, capable des mêmes réactions ; et donc, humilité d'avouer ma condition de pécheur. Cela m'a amené à méditer sur l'infinie patience de Dieu, et son réalisme, puisqu'il nous prend tels que nous sommes, se donne quand même à nous (59, p., 42 ans).*

393. *Faim et soif de Dieu éprouvées dans l'expérience continue de ma propre misère et de celle qui m'entoure ; autrement dit, un intense besoin de salut qui ne fait qu'un avec l'être (69, p., 44 ans).*

394. *On creuse davantage les paraboles de la miséricorde (Luc 15 ss.). On chasse de son cœur les désirs des « fils du tonnerre » (Luc 9, 54-55). On comprend mieux la patience de Dieu qui laisse croître l'ivraie avec le bon grain. On devient plus humain, plus compréhensif, plus semblable au Christ, et l'on aime davantage ce « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et fidélité, qui garde sa grâce à des milliers » (Ex. 43, 7). Le Christ, sur la croix, pardonnant à ses bourreaux, est la parfaite image de ce Dieu patient et miséricordieux (73, p., 38 ans).*

395. *Le désir d'une vraie prière, d'une vraie connaissance de Dieu, naît de cette expérience, qui en révèle en même temps le besoin profondément et parfois douloureusement ressenti. Il semble qu'on s'aperçoive chaque jour davantage qu'on ne connaît pas Dieu, qu'on ne prie pas vraiment ; et on perçoit mieux son impuissance à atteindre à la profondeur et à la vérité d'une prière sincère et continue comme le demande l'Écriture (140, r., 41 ans).*

396. *Il me semble que l'ambiance païenne ou déchristianisée ou athée m'incite à creuser ma prière et à m'avancer dans une vraie connaissance de Dieu, parce que c'est la source. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Il faut avoir reçu Dieu pour le donner, l'avoir « vu » pour dire aux hommes qui il est (144, f., 29 ans).*

chez personne je n'ai trouvé pareille foi en israël

Si l'absence de Dieu se fait sentir au milieu d'un monde païen, sa présence s'y manifeste aussi, et assez souvent de façon profonde, inattendue, frappante. Les missionnaires se trouvent donc conduits à une intimité plus grande avec le Seigneur, non pas seulement par réaction de défense contre les dangers qui les menacent et par angoisse de la situation où se trouve le peuple qui leur est confié, mais également par une véritable émulation spirituelle.

La découverte la plus émouvante, c'est bien celle que nous sommes tous voyageurs en quête de Dieu :

397. *Heureuse influence : la recherche de Dieu. « Chercher Dieu », avec les païens, avec mon peuple païen. Il n'y a plus que cela qui compte : chercher Dieu en tout, partout, sans cesse. Quelle exigence de purification et de renoncements (149, p., 42 ans) !*

398. *L'ambiance païenne a été une occasion de creuser ma prière et d'avancer vers une vraie connaissance de Dieu : reconnaissance personnelle pour le don de la foi ; éclaircissement sur l'élection divine ; vue plus éclairée du péché, dont les conséquences sont si bouleversantes ; possibilité que la prière non chrétienne soit une recherche de Dieu (9, r., 46 ans). [Cf. 361, 364 ; et la série des textes 366-372.]*

Dès lors, les missionnaires se sentent pressés de ne pas se laisser dépasser par les païens en générosité à l'égard de Dieu :

399. *Il est de plus en plus rare de voir des musulmans prier, surtout les jeunes. Cependant la vue d'un musulman en prière impose le respect, son attitude d'adoration porte le cœur à la prière (38, p., 34 ans).*

400. *Vivre en pays musulman peut aider à faire des retours à Dieu. Je pense personnellement à l'appel à la prière qui retentit cinq fois par jour à quelque pas de la maison. J'y vois une invitation directe de Dieu et je m'efforce de m'y associer quelques instants à chaque fois, quelle que soit mon occupation (128, p., 38 ans). [Cf. 44.]*

401. *La visite des mosquées de Kairouan a fait choc sur moi. L'attitude des musulmans en prière, tant publique que privée, forçait à les considérer comme des « pré-*

chrétiens ». Impossible de douter que la grâce du Christ agissait en eux à leur insu. Cela m'a fait réfléchir sur mon fréquent manque de foi vivante et pratique, alors que j'avais tout par le Christ et son Eglise (22, r., 47 ans). [Cf. 46.]

402. Stimulant. Ne pas faire moins que les païens, mais faire du surnaturel et surhumain, donc se retourner vers Dieu choisi (103, r.).

403. Personnellement, c'est avec des gestes et des attitudes de païens que je retrouvais par moments le goût de la prière. La prostration des musulmans m'impressionnait beaucoup et j'ai compris que notre attitude devant Dieu ne pouvait être que celle-là (179, r.).

404. La prière des non-chrétiens qui s'élève à Dieu durant la nuit et à toutes les heures du jour, avec ferveur et persévérance sans se laisser distraire, est un appel puissant pour une religieuse, fille de l'Eglise catholique, comblée de tant de grâces, à une vie plus fervente et unie à Dieu (210, r., 53 ans).

Plus profondément, c'est l'expérience de véritables « pauvres de Yahvé », en la personne de ces païens, qui s'offre à la contemplation et à l'imitation du missionnaire. Parmi ces païens, en effet, il se trouve, et en grand nombre, des hommes et des femmes, humbles et vraiment pieux, qui confient leur vie au Seigneur et n'attendent rien que de lui :

405. Je fus fort intrigué la première fois qu'un jeune musulman vint me demander pour se confesser. Il s'agissait pour lui d'une véritable direction spirituelle. Que de droiture, de désir de perfection j'ai vu chez des musulmans. J'ai assisté aussi beaucoup de musulmans à l'heure de la mort, accepté par eux avec foi et par leur famille avec reconnaissance et joie. Il ne s'agissait pas pour moi de les jeter dans la mauvaise foi ou de risquer de leur faire rejeter explicitement le Christ. Il n'en était pas question. Quel secours efficace leur ai-je apporté? Nescio, Deus scit. Mais avec quelle foi ils écoutaient ce que je leur disais d'Allah, de sa bonté, de sa miséricorde, ainsi que le rappel des fautes que l'homme peut commettre dans sa vie. J'essayais de leur faire faire un acte de charité parfaite. J'avais la conviction profonde que Dieu ne m'en demandait pas plus (4, p.).

406. La complète dépendance que les païens montrent parfois vis-à-vis d'un Pouvoir supérieur m'a souvent aidé pour raviver cette réalité de notre complète dépendance de Dieu pour obtenir le succès que nous cherchons dans notre travail (92, p., 49 ans).

407. Parmi eux, combien de gens droits, travailleurs, honnêtes, dévoués ! On dit au Seigneur : « Voyez comme ils vous obéissent, comme ils vous aiment sans le savoir ; éclairez-les quand et comme vous voudrez » (148, p., 40 ans).

408. *J'ai appris des païens à m'abandonner à Dieu comme à un Père. Peut-être y a-t-il une nuance de fatalisme dans leur attitude, mais il y a incontestablement des éléments très positifs qui se rapprochent étrangement des leçons que Jésus Christ nous a données (107, r., 44 ans).*

409. *L'élan des musulmans à adorer Dieu est très frappant. Leur manque de respect humain pour prier n'importe où, m'est une occasion, quand je les vois, d'élévation vers Dieu et d'association à leur louange (200, r.).*

410. *Le fait de me trouver en terre musulmane me fait actuellement approfondir l'idée, trop évacuée peut-être ces dernières années, de la transcendance de Dieu et de la soumission inconditionnée qu'elle entraîne, sans aucune passivité certes, mais dans un abandon très serein (137, l., 36 ans).*

D'après ces témoignages et ceux qui leur ressemblent sans que nous ayons pu les citer, il est clair que la rencontre de l'Islam a été spécialement stimulante et enrichissante pour beaucoup de missionnaires. Sans doute, parce qu'il est plus proche d'eux par la place centrale qu'y occupe le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le vrai Dieu, encore qu'imparfaitement révélé. L'Asie non islamisée, et tout particulièrement le vaste monde de l'hindouisme, sont proportionnellement trop peu représentés dans notre enquête, pour que l'on puisse en tirer des conclusions significatives au sujet de l'influence exercée par les religions asiatiques sur les missionnaires. Notons cependant qu'elles aussi, ainsi que l'animisme (beaucoup mieux représenté dans l'enquête), ont suscité des témoignages d'heureuse influence spirituelle, de la part des missionnaires.

A travers ces expériences complexes, fort amères et décourageantes parfois, dans la joie et l'enthousiasme à d'autres moments, les missionnaires contemplant les merveilles que Dieu ne cesse de faire pour les hommes :

411. *Une autre forme de prière, c'est de chercher l'action de Dieu en dehors des frontières visibles de l'Eglise, de se réjouir de l'activité de l'Esprit Saint dans la tradition et dans les coutumes d'un peuple païen. Chercher toutes les pierres d'attente prêtes pour la révélation du Christ. Voir déjà, en se réjouissant, l'entrée future de ce peuple dans la Jérusalem du ciel (20, p., 39 ans).*

412. *Dans les conversions, on est obligé de découvrir les voies secrètes de Dieu, de les analyser, et de constater que nous ne sommes que de pauvres instruments, dont l'efficacité est à longue échéance (142, p., 51 ans).*

413. *L'ambiance païenne où nous vivons par vocation [cf. 385]... nous fait sentir notre impuissance, mais plus encore la gratuité de l'amour de Dieu. On ne peut*

rien demander qui puisse combler pareil vide, sinon l'Esprit Saint. On ne peut demander l'Esprit que dans l'Eglise, pour tous, et en fondant notre prière sur celle du Christ (56, r., 38 ans).

grec avec les grecs

Dans la mesure où l'attente obscure des nations prend conscience d'elle-même et s'exprime en des gestes religieux qui montent vers Dieu, il est normal que leur tradition trouve dans le christianisme son accomplissement et non point son abolition. Rien de moins discutable dans la théorie. Dans l'histoire vécue, il est relativement facile de discerner comment une telle tradition est en effet conservée, mais dépassée, épanouie dans un peuple christianisé. Quand il s'agit de l'histoire en train de se faire, rien n'est plus épineux et sujet à controverse que de décider quelle impulsion à donner à la communauté des néophytes, en quoi il convient de les encourager à garder leurs traditions, comment elles doivent se transformer pour se laisser imprégner par la lumière divine et la refléter plus fidèlement. A vrai dire, aucun homme en particulier n'en décide à lui seul, c'est toute une communauté qui se transforme en s'exposant au rayonnement de la parole de Dieu ; il reste indubitable que tel jugement porté à un moment précis sur l'expérience religieuse du peuple évangélisé, et telle initiative qui en découle, peuvent peser durablement sur l'histoire de ce peuple, lui ouvrir ou lui fermer pour longtemps l'accès au Christ et à son Eglise, engager la communauté chrétienne dans une impasse ou lui frayer la voie vers la plénitude de son être chrétien.

Tel est le vaste problème d'*adaptation* auquel s'affronte inévitablement le missionnaire, qu'il y songe ou non. Il ne peut échapper à la nécessité de prendre des décisions, fondées sur ce qu'il voit et comprend de l'Evangile et de ses exigences, ainsi que de l'expérience des païens et de sa valeur. Selon la diversité des dons de l'Esprit, des formations reçues à l'origine, des hommes rencontrés au long de la route, les missionnaires réagissent différemment à des situations semblables. De là naît la « querelle des rites » dont les Actes des Apôtres nous décrivent les premières manifestations. D'âge en âge, elle n'a cessé de se poursuivre avec plus ou moins d'âpreté et d'intelligence, bien que toujours dominée de part et d'autre par le souci de proclamer l'Evangile en témoins fidèles. Les réponses recueillies au cours de la présente enquête manifesteraient, s'il en était besoin, que la querelle est toujours vivante, mais plus sereine que jadis. Des divergences fondamentales de perspective se sont révélées depuis la fin de la cinquième question où le monde « païen » faisait son apparition comme facteur capable d'exercer une influence sur la prière du missionnaire ; elles se sont précisées depuis, et la dernière partie de la présente question leur fournit une occasion de s'exprimer plus amplement.

Une occasion, seulement ! Si un certain jugement de fond était forcément supposé comme base de l'attitude personnelle prise par le missionnaire à l'égard des traditions non chrétiennes, la formulation de la question – et d'ailleurs l'orientation générale de l'enquête – visait à éviter que les participants ne s'engagent sur ce terrain immense. Peut-être la complexité même de cette formulation a-t-elle nui à une intelligence exacte de la question, dont on ne saurait mieux définir la signification que par cette réponse lapidaire :

414. *S'indigéniser pour diviniser (10, p., 64 ans).*

Rendons hommage ici à l'un de ces anciens si souvent décriés et qui n'ont pas fini de nous donner l'exemple de la jeunesse d'esprit et de cœur. La question à laquelle celui-ci répond par l'affirmative, était bien de savoir s'il est possible, s'il est nécessaire, que le missionnaire assume pour son compte personnel – et non pour les autres, chrétiens d'aujourd'hui ou de demain – les attitudes spirituelles et corporelles de prière qui sont caractéristiques du peuple qu'il a mission d'évangéliser. En fait, quatre sur cinq des missionnaires qui ont exprimé leur point de vue, n'ont envisagé la question que sous l'angle pastoral. Le problème des attitudes personnelles n'est abordé que dans une trentaine de réponses.

Malgré leur intérêt, les analyses effectuées par le premier groupe sortent de notre propos. Il convient seulement d'en retenir que les positions extrêmes, pour ou contre, y sont très rares. Presque tous les missionnaires estiment qu'il faut procéder avec prudence, afin de connaître en profondeur la signification des traditions non chrétiennes et de se garder de créer à la légère des confusions dommageables ; ils témoignent en même temps qu'un discernement s'impose entre des éléments qui peuvent et doivent être christianisés et d'autres, voués à disparaître. Le silence fort général sur le problème personnel qui nous retient, ne peut donc être interprété comme un refus de l'envisager, ni comme une négation de toute possibilité et de toute légitimité d'une prière de missionnaire dans le style de « son » peuple. Il ne permet pas davantage de savoir si les missionnaires favorables – sous certaines conditions – à l'assomption des traditions locales par les communautés chrétiennes, en diraient autant pour leur propre compte, car la différence des cultures originelles entre eux et leur peuple suffirait à permettre un jugement différent dans les deux cas. On l'a vu à propos de l'adoption de la langue : des missionnaires qui la manient aisément et l'utilisent constamment dans la prière communautaire, n'en veulent point pour leur prière personnelle ; d'autres qui en sont encore à la balbutier, y trouvent un tremplin pour s'élancer vers Dieu. Or c'est un aspect, et capital, du problème que nous posons, car la langue est toute imprégnée de la mentalité religieuse du peuple ; elle en jaillit et elle la transmet, elle joue un rôle souvent prépondérant dans toutes les formes du culte.

Bref, de ce silence, on ne peut tirer argument ni pour ni contre l' « indigénisation » de la prière personnelle du missionnaire. C'est dommage, car le petit nombre des réponses adéquates à la question interdit d'en tirer des conclusions significatives. Tout au plus pouvons-nous y relever quelques pistes de réflexion.

en tout semblable à ses frères

Envoyé vers un peuple qui doit devenir le sien, au nom du Christ dont la charité surmonte tous les cloisonnements qui divisent les hommes, le missionnaire se doit de revêtir la ressemblance de ceux qui sont ses frères. Mais où se situent les limites de cette ressemblance? D'une part, il serait illusoire et inhumain de chercher à masquer la différence d'origine entre eux et lui ; sa situation est celle de frère par adoption, non de frère par la chair, et exerce par là une fonction révélatrice de la force des liens spirituels, supérieure à tout autre. A l'exemple du Christ, d'autre part, la fraternisation dans le péché est exclue. Mais il est autrement difficile de dire où passent les limites concrètes imposées par ces principes. En particulier, est-il obligatoire, permis ou interdit d'assumer le style de vie spirituelle propre au pays évangélisé? La réponse est partiellement déterminée par le jugement de valeur porté sur cette vie même et ses manifestations.

De fait, nous avons recueilli deux réponses radicalement négatives :

415. Dans tout cela (en Inde), les chrétiens n'ont rien à prendre ni à apprendre (21, p., 70 ans).

416. La fidélité des musulmans à la prière, le sérieux qu'ils y mettent, les rendent dignes, sans doute, d'être présentés à Dieu. Mais je ne pense pas qu'on puisse prendre certaines de leurs attitudes. Eux-mêmes en seraient étonnés et les chrétiens du pays en seraient profondément choqués. Il y a dans le Coran et certaines prières musulmanes (le chapelet par exemple) des formules qu'un chrétien ne peut pas dire. En nous en tenant à nos prières chrétiennes, si belles et si riches, tout en respectant les leurs, nous rendons un témoignage qui a plus de netteté et de force (197, r.).

A l'opposé, deux témoignages purement positifs, dont celui que nous avons cité au paragraphe précédent [cf. 414] ; voici l'autre :

417. Suivre la prière de l'Inde jusqu'à Dieu, où elle va (12, p., 41 ans) !

Ces deux derniers, dans leur brièveté, vont droit à l'essentiel : il est impératif pour le missionnaire d'assumer la ressemblance de son peuple par ce qu'il y a de plus profond et de plus intime en lui comme en eux, à savoir leur attitude devant Dieu. Ceci n'exclut pas forcément toute nuance, toute nécessité d'une certaine purification, et encore moins la nécessité d'un épanouissement dans la

lumière du Christ ; les attitudes de prière ne sont pas choses matérielles et figées, mais l'expression d'une vie en croissance ; de saison en saison, des feuilles tombent mortes et des bourgeons surgissent neufs. Aussi la plupart des missionnaires ont-ils conscience que cette croissance est chose délicate, surtout lorsque la plante se trouve exposée à un soleil insolite ; il faut se méfier des poisons sournois et faciliter la montée de la sève nouvelle :

418. Il faut aimer assez intensément notre peuple pour entrer dans ses manifestations de vie spirituelle, mais après une étude profonde de celles-ci et de la mentalité qu'elles expriment (120, rr., 43 ans).

Cette sagesse étant à l'œuvre, voyons ce que les missionnaires ont assimilé de l'Islam :

419. Le roukou (inclinaison profonde du corps, mains sur les genoux), le soujoud (geste d'adoration des musulmans), ou la position à genoux assis sur les talons, mains posées sur les genoux ou ouvertes dans un geste d'offrande, me semblent des attitudes très valables, favorisant une prière personnelle d'adoration et de contemplation (38, p., 34 ans).

420. J'ai découvert, au contact des musulmans, l'importance du geste bien fait, accompli avec amour, de la formule simple répétée, dite du fond du cœur, véritable prière de tout l'homme, où le corps et l'esprit participent (89, p., 32 ans).

421. Il m'arrive quelquefois de prendre, dans ma prière personnelle, des attitudes corporelles de la prière musulmane (83, r., 30 ans).

422. Nous estimons possible de prendre des attitudes de prière des non-chrétiens. En soi, pas de problème pour les attitudes extérieures, qui sont de respect, d'adoration ; mais il faut nous demander si ce ne serait pas pour nous du snobisme, du plaqué, ou s'il s'agit bien de signes vivants et vivables. Plus importantes encore, les attitudes spirituelles, dont les premières ne sont que l'expressinn ; à savoir l'adoration de la transcendance divine, l'abandon à Dieu qui mène les événements, une solidarité vécue pour les frères dans la foi. Le Saint Esprit nous pousse à les vivre, vu la mission qu'il nous a donnée. Vécues, priées dans le Christ, loin d'être détruites, elles sont transformées profondément par le dedans et amenées à leur pleine signification (119, rr.).

Voici maintenant des témoignages à propos du bouddhisme :

423. Le zazen est une excellente préparation à la prière, notamment à l'oraison, par son attitude de quiétude physique (33, p., 47 ans).

424. Les bouddhistes ont une technique de concentration qui pourrait sans doute être utilisée dans une attitude de prière chrétienne personnelle (164, p., 45 ans).

Au sujet de l'Inde, si peu représentée dans notre enquête, nous recueillons ce texte :

425. *De l'Inde, portée à la contemplation et au silence intérieur, j'ai énormément appris et ma prière s'en est trouvée transformée. J'y ai découvert le Dieu intérieur, le Saint Esprit (2, l., 33 ans).*

De l'Afrique non islamisée, nous parviennent ces échos :

426. *Oui, il y a une attitude à reprendre : la prosternation. Adorer, pour nos gens, c'est d'abord se prosterner, se courber le front à terre devant quelqu'un (109, p., 41 ans).*

427. *Il y a une forme de prière païenne, les bénédictions répétées, qui pourraient prendre plus d'ampleur dans notre prière personnelle (131, p., 34 ans).*

428. *De la prière des animistes, je ne connais pratiquement que les souhaits et les expressions de bénédictions, de louanges, d'action de grâces, de résignation, dont ils émaillent facilement leurs paroles. C'est un point de départ pour apprendre à prier, parce que c'est dans la vie. Je médite souvent ces formules, et je les commente avec les gens, afin que nous prenions conscience, à propos de ce que nous disons, de celui à qui nous parlons. Dans l'espoir qu'un jour nous nous adresserons tous à lui, toujours aussi spontanément et fréquemment, tout au long des occupations et conversations quotidiennes (56, r., 38 ans).*

Pour finir, écoutons une voix en provenance de Madagascar :

429. *L'acte de religion malgache, c'est la saotra, c'est-à-dire geste et prière d'action de grâces. Depuis que j'ai fait pour moi-même cette découverte, elle est devenue progressivement toute ma vie. Dès lors, prier dans la langue du pays perd de son utilité, quand toute sa mentalité est assumée. Les formules locales ne sont pas fixées ; il n'y a pas de quoi imiter. Mieux vaut donc, comme eux, créer ses formules ou les développer mentalement selon un schème usuel. Ce schème est simple : Dieu d'abord, puis les ancêtres ; je préfère l'inverser en remontant des anges et des saints jusqu'au Seigneur (15, p., 50 ans).*

Dira-t-on qu'en général ces manières d'assumer la vie religieuse du peuple évangélicisé, devenu le sien, se réduisent pour le missionnaire à des gestes ou des mots ? Mais il est visible que leur intention déborde ce cadre extérieur pour rejoindre les attitudes spirituelles qui s'y incarnent, même si une telle union n'est que progressive et tâtonnante. Il ne faudrait pas méconnaître non plus que l'homme prie en homme, c'est-à-dire avec tout son être, corps et esprit. L'une des leçons – et non la moindre – que nous donne la prière des païens, quand elle est vraie, porte précisément sur ce caractère total de la prière.

PRIER DANS L'ESPRIT DU CHRIST

SEPTIÈME QUESTION / Comment concevons-nous l'aspect missionnaire de la prière du Christ? – Résulte-t-il des conditions de votre apostolat une union plus intime au Seigneur allant de bourgade en bourgade, prêchant, souffrant et... voyant son échec? – De la même manière, votre vie missionnaire vous fait-elle entrer de manière plus intime en communion avec l'Eglise et sa prière? Votre vie ne vous oblige-t-elle pas, par nécessité continue, à centrer votre prière sur la foi? – Comment prier en vérité et sans angoisse (dans l'espérance) pour les masses non chrétiennes qui semblent indifférentes et n'avoir pas besoin du Christ?

Au cours des analyses précédentes, les missionnaires ont eu bien des occasions de mettre en évidence l'union intime entre leur prière et celle du Christ. Il était indispensable de s'interroger sur cette union, d'une manière plus directe et approfondie, puisque c'est par là que notre prière prend sa vérité et sa plénitude. Comme le rappelle saint Paul avec insistance, nul ne peut prier sinon dans l'Esprit que lui a communiqué le Christ. Notre prière n'est jamais isolable de cette inspiration divine qui la fait jaillir et monter vers le Père, en accord avec les sentiments du Christ dont nous sommes les membres.

Cette union, toujours donnée et réalisée par le Seigneur, n'est ordinairement saisie par nous que dans la foi ; il s'en faut de beaucoup que nous y prêtions toujours attention et par suite que nous la vivions pleinement. Aussi la question n'est-elle point de mettre en doute cette réalité première ou de chercher sur quoi elle se fonde, mais d'explorer la conscience qu'est amené à en prendre le missionnaire, du fait de son expérience apostolique.

la prière missionnaire du christ

La première démarche qui s'impose pour que notre prière soit authentique, c'est d'entrer de notre mieux dans les sentiments du Christ en prière ; ce qui revient à réitérer la demande que lui adressaient les Apôtres : « Seigneur, apprends-nous à prier ». Un missionnaire remarque à ce propos :

430. Il n'y a pas tellement à concevoir l'aspect missionnaire de la prière du Christ, mais à recueillir ce qu'il y a dans l'Évangile comme la prière sacerdotale et la prière du bon pasteur (6, p., 37 ans).

Rien de plus juste en un sens, et c'est l'orientation prise par la quasi totalité des témoignages. Ils diffèrent cependant les uns des autres par l'accent qu'ils mettent sur certains points, ou l'interprétation qu'ils en donnent ; par là se révèlent de réelles différences de conception. Ce qui est inévitable, car chacun reçoit l'Évangile à sa manière, et d'autant plus qu'il est lu par des hommes d'époque et de formation diverses. L'Évangile appelle donc une réflexion, une interprétation pour *notre* temps. Pour une bonne part, cette transposition s'opère inconsciemment, mais pour assurer sa justesse et son fruit, il est indispensable d'en prendre conscience. Or le phénomène le plus remarquable dans les réponses à la septième question dans sa totalité (et non pas seulement dans la première partie) c'est que, à de rares exceptions près, elles se réfèrent au Christ « historique », c'est-à-dire au Christ qui a vécu il y a deux mille ans, et non au Christ vivant aujourd'hui ressuscité.

Les réponses se groupent naturellement autour de deux schèmes dominants. Le premier, c'est l'intimité du Fils avec le Père, exprimée au cours de sa vie historique par son goût pour la prière nocturne et le besoin particulier de s'entretenir avec le Père aux moments décisifs de son apostolat :

431. Le Christ prie pour obtenir le pardon des persécuteurs, aussi bien que la bénédiction sur les justes. Quand il se heurte à des âmes rebelles, la prière est son dernier recours. Pour remédier à l'incompréhension des Apôtres, il prie pour eux. Dans l'angoisse du sacrifice qui lui est demandé, il prie le Père de lui donner la force (73, p., 38 ans).

432. La prière du Christ n'est pas seulement une intimité silencieuse avec son père, mais concerne souvent sa mission ou l'éducation des disciples. Il inaugure son ministère apostolique par 40 jours de prière au désert. Luc (3, 21) relie la prière du Christ à la descente du Saint Esprit et à la proclamation solennelle de la Mission, lors de son baptême. Il prie avant de choisir les Douze. Il rend grâces pour la révélation dont il est porteur. Le Pater qu'il nous enseigne est missionnaire : il fait passer avant tout la préoccupation du dessein de Dieu ; il nous fait dire « notre Père » et non « mon Père », c'est-à-dire que nous ne traitons Dieu en Père que si nous traitons les hommes en frères ; pas de rencontre authentique avec Dieu sinon dans et par la charité fraternelle (118, r., 41 ans).

Envoyé du Père et totalement disponible à sa volonté, le Christ ne cesse de s'unir par la prière à cette volonté, de solliciter lumière et secours pour ceux vers qui il est envoyé et de rendre grâces pour l'amour manifesté par le Père. Dans sa

prière, qui nous reste si profondément mystérieuse, jaillit le soleil éclatant de la prière sacerdotale, où le Fils unique déploie les thèmes du *Pater*, sur un mode qui n'appartient qu'à lui. Aussi la plupart des réponses s'en inspirent-elles plus ou moins largement :

433. *L'union intime du Père et du Fils, régnant au sein de la Trinité, s'est prolongée au-delà de l'Incarnation, et c'est à partir de cette intimité que le Christ-Homme a pu mesurer et porter l'immense détresse des hommes. Sa prière est missionnaire parce qu'elle est d'abord contemplation de l'amour du Père (150, p.).*

434. *La prière du Christ est entièrement référée au Règne du Père, dont il se révèle l'envoyé. Il a le souci de faire connaître au monde son nom plus que le sien : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu ». La prière sacerdotale nous donne tout le sens missionnaire sous l'aspect d'unité et d'universalité : « Père, qu'ils soient un... Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde... Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole croiront en moi. Que tous soient un... afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17) (108, rr.).*

Puisant à la même source évangélique, les témoignages recueillis s'accordent à résumer la prière du Christ comme consécration à la gloire du Père et au salut des hommes. Ils s'accordent aussi – plus malheureusement – à ignorer l'actualité de la prière du Christ, au moins en ce sens qu'ils n'en parlent pas. Une dizaine de témoignages seulement font exception, en se référant à saint Paul et saint Jean :

435. *La prière missionnaire du Christ, c'est essentiellement la prière sacerdotale qu'il adresse à son Père pour que ses disciples « soient un, afin que le monde croie », la prière du bon pasteur pour ses brebis. C'est une prière incessante d'intercession auprès du Père ; il est « toujours vivant pour intercéder en notre faveur » (Hebr., 7, 25. Cf. Rom. 8, 34 ; Hebr. 9, 24 ; 1 Jean 2, 1-2), pour qu'il attire à lui tous les hommes. Cette prière s'actualise pour nous dans le saint sacrifice de la messe et la prière liturgique. Le Christ prêtre prie constamment en union avec ses missionnaires : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Matt. 28, 30) (38, p., 34 ans).*

suis-moi

Sous des formes diverses sans doute, la vocation missionnaire est toujours un appel à mettre nos pas dans ceux du Christ, à revivre sa vie :

436. *Oui, les conditions de mon apostolat me font entrer dans une union plus intime avec le Christ missionnaire du Père ; surtout maintenant que le concile nous invite*

à un vrai retournement de mentalité, à une vue plus christocentrique de notre vie (59, p., 42 ans).

De très nombreux missionnaires sont frappés par la similitude entre leur genre de vie et celui du Christ : les longues pérégrinations ; les contacts avec des gens simples, si proches par leurs travaux et leurs souffrances des Palestiniens de jadis ; la vie cachée aussi, au milieu d'un monde qui les ignore :

437. Pour moi, l'apostolat est chaque jour une découverte de Jésus, une leçon d'écriture sainte. C'est non avec des mots, mais avec la réalité de chaque jour que l'apostolat m'enseigne Jésus. Comme je comprends la joie qu'il a dû ressentir en voyant la foi de certains païens, mais aussi sa tristesse quand les foules passent et s'éloignent pour ne plus revenir (Jean 6, 66) (45, p., 44 ans).

438. Quand je vais visiter les gens au village, je pense souvent au Christ sur les chemins. On est en contact avec tant de misères ; lui se penchait sur les souffrants, était attentif à chacun, les écoutait. Quand je vais à mes réunions de militantes, je pense à Jésus avec ses apôtres. Ici, les distances sont grandes ; aussi, en route, on a le temps de penser à s'unir au Christ. Devant l'échec, cela aide de regarder la croix. Il y a une autre circonstance où je pense très fort au Christ, c'est quand je suis touchée par l'ingratitude de ceux à qui je me donne, ou quand certains défigurent nos intentions (49, r., 42 ans).

439. La vie apostolique au milieu de la foule et surtout des malades nous invite à nous unir au Christ et à essayer de reproduire sa vie par notre charité, notre esprit de service, notre patience, notre bonté, surtout lorsque la fatigue, la chaleur du climat rendent pénible ce travail parfois un peu ingrat. La vie du Christ au milieu de ce peuple palestinien qui ressemble beaucoup à cette foule qui vient nous assiéger chaque matin au dispensaire, est pour nous une aide précieuse, un exemple qui nous donne le courage de reprendre cette tâche dont les résultats sont surtout matériels, mais on peut penser que cette semence jetée depuis tant d'années portera un jour ses fruits (138, r., 62 ans).

Le parallélisme entre la vie du Christ et celle du missionnaire n'est pas, somme toute, chose si commune en ce qui concerne les formes extérieures, et d'autant moins que se répand la civilisation moderne. C'est bien plus au niveau des relations humaines, on vient de le voir, que se manifeste une ressemblance, du fait de l'ouverture, de l'indifférence ou de l'hostilité de ceux dont nous croisons la route. Progresser n'est pas facile, et persévérer encore moins. Aussi les déceptions et les échecs du Christ sont-ils propres à relever notre courage et à nous rappeler que le Seigneur est le maître de la moisson. Comme il s'est engagé sur le chemin de la croix, chacun de nous doit l'y suivre ; à ce prix est le salut :

440. *Je crois que les événements dans les missions africaines nous provoquent à jeter un regard plus pur sur notre action, à discerner qu'il n'y a pas de salut en dehors de la croix. Les exploits spectaculaires ne sont plus de notre temps ; il faut un travail d'approfondissement, et cela suppose une kénose avec Jésus. Ce sont encore les tués, les battus, qui sont le plus près de la vérité dans leur action auprès des âmes (18, p., 32 ans).*

441. *C'est proprement la mission du Seigneur qui se poursuit et c'est une force de savoir que toute fatigue, souffrance, etc., sont le « complément, dans la chair (de celui qui est envoyé), de ce qui manque à la passion du Christ, pour son corps qui est l'Eglise » (Col. 1, 24). L'échec est aussi participation à la rédemption, car ce qui compte c'est d'accomplir le dessein de Dieu, et non pas le succès apparent. La croix aussi était un échec apparent (117, r., 46 ans).*

A considérer l'ensemble des témoignages, on perçoit que la contemplation de la Passion conduit plus spontanément que celle de la vie publique à discerner non pas seulement une similitude, mais une identité ; autrement dit, à voir que la passion du Christ, loin d'être achevée, se poursuit en son corps qui est l'Eglise, en chacun de ses membres, et qu'elle est la condition du salut. Cependant, dans l'expression sinon peut-être dans le fond de la pensée, un point de vue assez pessimiste domine : la réalité de l'échec est reconnue, celle de la victoire demeure dissimulée. Rares sont ceux qui rendent témoignage à la joie de la croix et démasquent l'échec comme trompeur :

442. *Nous sommes avec notre Seigneur, travaillant, prêchant et semant avec lui. C'est à lui de faire fructifier la semence. Il ne peut y avoir d'échec que du point de vue de nos visées et de nos aspirations. Jamais du côté de Dieu (53, p., 48 ans).*

443. *Entrée dans le mystère du Seigneur, « signe de contradiction », dans l'apparente inutilité de sa vie, de son travail, de ses fatigues ; dans le banal et déconcertant déroulement du pas à pas de chaque jour ; dans l'ingratitude et l'indifférence des personnes pour qui on a tout donné. Mais en même temps, joie vraiment sienne aussi, « que rien ni personne ne peut enlever », d'être envoyé du Père, de n'être là qu'en référence à lui, pour son œuvre à lui. Joie que lui soit tout, et que je ne sois rien. Cette joie vient de la certitude paisible que malgré tout le Royaume vient, que, malgré les tempêtes, échecs, persécutions et calomnies, Dieu est présent dans le monde. Il est plus fort que tout cela, il contient tout, il tient tout dans sa main. Certitude aussi que par cette présence l'Esprit continue de travailler les âmes, de les envahir pour leur faire accueillir et goûter Dieu (54, r., 30 ans).*

dans l'église, qui est le corps du christ

Le Christ ressuscité n'est point loin de nous, dans l'attente du jour où il reviendra prendre la tête de l'humanité renouvelée. Assis à la droite du Père, il ne cesse de se rendre présent au monde dans son église. Tel est le mystère dont nous vivons, le mystère même de notre unité dans le Christ, le mystère situé au centre des réflexions de Vatican II et que la constitution sur l'Eglise, tout spécialement, nous aide à découvrir.

Plusieurs réponses attestent à quel point le souffle de catholicité venu du concile a été bienfaisant et combien il a excité le désir d'atteindre à une intelligence plus profonde du mystère de l'Eglise. D'autres – une quinzaine environ – se montrent très gênés par les aspects humains de l'Eglise, encore bien arriérée selon les unes, engagée sur la voie de nouveautés téméraires selon les autres, ou tout simplement pleine d'étroitesse et de mesquinerie. Les plaintes et critiques, fort diverses selon leurs auteurs, rendent au moins un son commun :

444. Union à l'Eglise proprement dite, corps mystique, oui ; mais non pas à la bureaucratie qui n'en est que l'écorce plus ou moins amère (71, p., 38 ans).

Il serait vain de nier qu'il y a dans l'Eglise concrète, telle que le Seigneur l'a bâtie sur le fondement des Apôtres, des choses qui nous font mal et que nous pouvons légitimement considérer comme périlleuses pour le progrès du Règne. Mais le danger le plus grave n'est-il pas la tentation de dissocier l'Eglise en deux morceaux, deux réalités séparables ou mêmes séparées? Ce n'est certes pas le lieu ici, de développer la théologie de l'Eglise, le concile s'y est d'ailleurs appliqué ; mais il n'est peut-être pas déplacé de souligner que si l'Eglise visible ne présentait point de tels défauts, nous ne saurions y trouver place. Tous, chacun et communautairement, nous restons les instruments défectueux que seule la présence du Christ dote d'efficacité apostolique.

Précisément, c'est la vive conscience de leurs limites propres, de leur incapacité au moins relative, de leurs omissions ou de leurs erreurs qui porte la très grande majorité des missionnaires à témoigner sans restrictions de leur union intime à l'Eglise :

445. Corps total du Christ vivant. Même Esprit, même vie, même mission (44, p., 33 ans).

Ils comptent sur son appui pour faire fructifier leur apostolat :

446. Communion plus intime à l'Eglise, parce que notre vie nous fait sentir la nécessité de la « Louange de gloire » envers Dieu méconnu, et celle de la prière pour le « petit troupeau » si faible devant l'immense tâche (26, p., 40 ans).

447. *J'ai plus d'une fois senti que ma prière n'était pour rien ou ne semblait être pour rien dans des conversions, mais que la prière et la souffrance d'autres étaient fécondes de grâce (96, p., 34 ans).*

448. *Le missionnaire comme membre de l'Eglise jouit des prières et des mérites de l'Eglise. Dans les moments difficiles, c'est consolant de se savoir appuyé sur la force même de toute l'Eglise (125, r., 43 ans).*

449. *Devant la tâche immense et le peu de résultats présents, nous comptons beaucoup sur la prière de toute l'Eglise. Nous savons que notre prière et notre travail apostolique n'ont qu'une toute petite part dans cet ensemble de richesses de toute l'Eglise, qui, unie aux mérites du Christ, a une valeur immense (138, r., 62 ans).*

450. *Avec le Christ vivant en mission partout chez nous, dans les plus pauvres quartiers comme dans les plus riches, on ne perd plus le nord dans notre prière. C'est celle même du Christ. Avec nos échecs successifs, notre prière avec le Christ et son église ne nous paraît que plus indispensable. Je vois cette communion avec le Christ et son église de plus en plus clairement ; alors la peur disparaît, car je me sens soutenu par la prière de toute l'Eglise (40, f., 38 ans).*

Dans une telle atmosphère se développe un double sens : celui d'abord que le missionnaire est essentiellement représentant de l'Eglise pour son peuple :

451. *Deux textes ont une grande importance dans mes pensées : « Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création » (Marc 16, 15-16). « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé... Comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé?... » (Rom. 10, 13-18). Certitude d'être le représentant de l'Eglise, au milieu de cette masse qui ignore notre Seigneur, mais aussi conviction de l'imperfection de l'instrument que je suis (68, p., 37 ans).*

452. *Au milieu d'une masse musulmane, nous sommes une présence d'Eglise sur cette immense paroisse (400.000 km²). Chaque matin, le sacrifice du Christ y est renouvelé, apportant ainsi le salut à tous. Même s'il n'y a personne à la messe, nous savons que l'Eglise entière est là. Nous avons pris ainsi davantage conscience d'appartenir à cette grande famille de Dieu. C'est le monde entier que nous offrons chaque matin, tous ceux d'Asie, d'Amérique, d'Europe et d'Afrique, leurs joies et leurs peines (89, p., 32 ans).*

453. *Le missionnaire est l'Eglise au milieu des peuples auxquels il est envoyé. Il a à prendre dans sa prière, spécialement dans le sacrifice de la messe, ce peuple pour l'offrir à Dieu, demander avec le Christ l'unité des chrétiens, l'extension du Royaume, l'envoi des ouvriers pour la moisson (117, r., 46 ans).*

Spécialement uni à l'Église par la prière liturgique, messe et bréviaire, le missionnaire étend sa vision à la catholicité :

454. *En mission, plus qu'en Europe, il est facile d'être attentif aux dimensions du monde ; d'abord parce qu'ici nous côtoyons des races très diverses ; et surtout parce que, partis de chez nous pour porter la Bonne Nouvelle aux autres, nous sentons plus réellement l'existence de ces autres, dans l'Église et dans le monde (73, p., 38 ans)*

455. *Le champ d'apostolat est ici, mais la prière parcourt le monde, d'un pôle à l'autre, pour rassembler les cœurs de tous (183, p.).*

456. *On a le cœur ouvert aux besoins du monde et on réalise la force du Corps mystique. Toute l'Église prie en moi ; je ne suis jamais seule (132, r., 29 ans).*

457. *L'Église des persécutés, l'Église du silence, avec ses souffrances, ses humiliations, son échec apparent, devient réalité, en un sens, et l'union se fait comme tout naturellement (140, r., 41 ans).*

458. *Une vie missionnaire permet de mieux comprendre et de participer davantage à l'inquiétude de l'Église au sujet de tous les hommes qui ne sont pas encore de son bercail (32, l., 33 ans).*

je crois, seigneur, mais augmente ma foi

L'expérience faite par le missionnaire, avec et dans le Christ, des obstacles auxquels se heurte l'évangélisation, rejette celui-ci vers la foi, non seulement à l'intérieur de sa prière, mais comme le roc solide sur lequel il peut construire sa vie :

459. *Ce n'est pas seulement ma prière qui est amenée à se centrer sur la foi, mais toute ma vie. Croire en la puissance de la résurrection du Christ, et qu'elle agit par notre prière, notre travail quotidiens. Foi en ce que nous sommes par le sacerdoce. Effort pour vivre « comme si nous voyions l'invisible ». C'est cette foi qui doit guider mon travail, mes choix apostoliques, mes initiatives. Si « la grâce de l'apostolat » consiste à « évangéliser dans les nations les richesses inépuisables du Christ », alors je ressens ce besoin non sentimental, mais tout à la fois donné par Dieu et volontaire, de m'unir sans cesse davantage – et cela, fondamentalement par la foi – au Christ, source de toute richesse (93, p., 36 ans).*

460. *Sans la foi, ma vie n'a pas de sens (34, r., 34 ans).*

461. *Très souvent l'on se dit : « Si je n'avais pas la foi, je flanquerais tout en l'air ». Ce qui nous encourage le plus dans nos déceptions, c'est que c'est l'Église et donc*

le Christ qui nous veut là où nous sommes. L'effort dépend de nous, le résultat du Christ (40, f., 38 ans).

La raison la plus immédiatement évidente de cette marche dans la foi, c'est le manque si fréquent de résultats tangibles. La plupart des réponses, inspirées plus ou moins explicitement de la parabole du semeur et reprenant des thèmes déjà développés, décrivent les labeurs du missionnaire et sa déception à la maigreur de la récolte qui apparaît à ses yeux. Bien rares sont ceux qui « voient » agir le Seigneur et s'épuisent à engranger une moisson trop abondante. L'expérience des autres, c'est celle des épis qui se dessèchent, ou du grain qui ne germe pas, ou de la moisson ravagée par les tempêtes. Invitation à se retourner vers le Seigneur pour le prier de faire lever la moisson et de nous donner foi à la vitalité du grain semé. Mais cette prière même est difficile, car elle reste également dépourvue d'efficacité visible :

462. Soit notre travail, soit notre prière, tout dépend de notre foi. Mais une foi réaliste, qui sait que rien n'est achevé, que tout est en chantier, que depuis le jour de Pâques la victoire du Christ est commencée (45, p., 44 ans).

463. Bien sûr, la foi est à la base de la prière, c'est toujours ce que Jésus demandait à ceux qui s'adressaient à lui : « Crois-tu »? « Qu'il te soit fait comme tu as cru ! » « Va, ta foi t'a sauvé ! » Il faut croire pour prier. Le sentiment ne tient pas toujours, ce n'est pas ce qui importe. C'est la foi au Christ qui importe ; croire à son amour et à sa providence, ce soin vigilant qu'il a de nous. Croire malgré tout. Demander au Christ d'augmenter notre foi (84, r., 40 ans).

Ceci est d'autant plus vrai que la foi du missionnaire se trouve menacée non pas simplement de l'extérieur, c'est-à-dire dans l'œuvre qu'il a entreprise, mais de l'intérieur, comme plusieurs en font la remarque. Le missionnaire se trouve en effet particulièrement vulnérable, parce que l'appel du Seigneur l'a arraché au milieu nourricier ; il sera toujours, en quelque manière, un déraciné, parce qu'étranger au milieu de « son » peuple et désormais loin de la communauté chrétienne où sa foi avait grandi et trouvait en permanence d'abondants secours. Or ce peuple devenu le sien reste, le plus souvent, étranger à sa foi ; même si des communautés chrétiennes y ont surgi et s'y trouvent en plein essor, le missionnaire ne cesse de rencontrer, du fait même de sa vocation, des hommes qui s'étonnent de sa foi, la trouvent peu intelligible et peu intelligente. Ainsi la foi du missionnaire se trouve-t-elle radicalement mise en question ; il lui faut la redécouvrir personnellement :

464. Il a fallu présenter un christianisme présentable : d'où clarifier des notions obscures, centrer la doctrine sur l'essentiel. Il a fallu prouver la véracité du christianisme, c'est-à-dire à travers la question « Pourquoi doit-on croire? »

répondre à la question « Pourquoi est-ce que je crois? » Cette vérification critique de sa foi est un effort spirituel extrêmement fécond. D'autre part, cela amène à examiner l'action de Dieu dans le monde, et cette contemplation est une précieuse valeur de prière. Le contact avec les non-chrétiens, en montrant les objections possibles contre le christianisme, fait apparaître en même temps la valeur de la réponse chrétienne et plus encore la valeur divine de la loi naturelle (76, p., 46 ans).

465. Peut-être plus que toute autre vie chrétienne, la vie missionnaire donne-t-elle l'expérience vécue que la charité ne peut exister sans la foi, mais encore qu'elle a un dynamisme mesuré à celui de la foi. C'est d'ailleurs l'avantage de notre vie que, manquant de tous ces points de référence sociologiques et culturels de nos pays européens d'origine, elle ne peut se justifier à nos propres yeux, en profondeur, que par un appel à la foi (93, p., 36 ans).

466. Sans une foi vraie, vivante, actuelle, personnelle, il n'y a pas moyen d'être missionnaire ni de le rester. Mais c'est une foi qui pour moi a dû être repensée, revécue, révisée de fond en comble, une foi en Dieu révélé par Jésus, et non pas d'abord une foi dans des dogmes (107, r., 44 ans).

467. Incontestablement, tenir en pays de mission n'est possible qu'avec une foi adulte, éclairée et invincible qu'on a continuellement besoin de raviver (154, rr.).

Où peut conduire une telle réflexion, sinon à découvrir avec saint Paul que « si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vide, vide aussi notre foi... nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Mais non, le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis » (1 Cor. 15, 14-20) :

468. Centrer notre prière sur la foi en la résurrection du Christ Jésus. Oui, exclusivement ! exclusivement ! Sa résurrection est garant et sacrement de « notre résurrection : de la résurrection de notre être, de notre mission, de notre travail, de l'Eglise (44, p., 33 ans). [Cf. 459, 462.]

à quelle heure viendra le fils de l'homme?

Fortifié par la foi, le missionnaire accède à l'espérance, mais non sans difficulté. Doté de cette vertu par Dieu, il lui reste malaisé d'y correspondre et de la vivre. Le poids des masses étrangères ou rebelles à l'Évangile demeure écrasant. Enfoui au milieu d'elles, le missionnaire se demande comment sa présence pourra bien faire lever toute cette pâte. Son impuissance, déjà souvent évoquée, revient ici comme un thème dominant. Ce n'est pas qu'il imagine ces masses comme victimes d'une absence radicale de Dieu, ou qu'il constate chez elles la confortable illusion de n'avoir plus rien à chercher ; mais il perçoit avec évidence qu'elles ne cherchent pas du côté du Christ, qu'elles n'attendent rien de lui, sauf exceptions. D'où

l'angoisse qui l'assiège à la vue de ces foules « lasses et prostrées comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Matt. 10, 36).

Certains la ressentent avec une grande acuité, d'autres moins. Cela dépend de la diversité des situations concrètes, mais aussi du tempérament et de la formation théologique et spirituelle reçue. On peut discerner quatre lignes majeures de réflexion, d'ailleurs liées entre elles. La première, peu souvent évoquée et cependant fort importante, c'est que le Christ ne se manifeste pas aux hommes avec une évidence indiscutable ; ceux-ci ne se trouvent donc que rarement en situation de pouvoir le rejeter librement avec une culpabilité vraie :

469. *Difficulté de franchir les limites du péché mortel pour tant d'êtres dont l'inconscience me confond* (15, p., 50 ans).

470. *Aucune évidence ne montre notre foi comme la seule vraie, de sorte que le cas du païen qui refuserait sciemment la grâce du baptême est purement théorique, sauf exception* (26, p., 40 ans).

471. *Les masses non chrétiennes éprouveront le besoin du Christ quand elles auront vu son vrai visage. Si les païens à qui j'essaie de communiquer la foi ne deviennent jamais chrétiens, c'est, je pense, que je n'aurai pas su leur montrer le vrai visage du Christ, et ma prière pour eux est souvent, au fond, une supplication pour ma propre conversion, puisque le Christ veut aussi se servir de moi* (150, p.).

472. *Les masses orientales ne sont pas indifférentes, mais nous ne parvenons pas à trouver le moyen de faire vraiment trouver le Christ. Nous ne sommes pas de vrais chrétiens, nous défigurons le Christ ! Comment les masses peuvent-elles le reconnaître, le trouver en nous* (47, r., 47 ans).

Quelles que soient les déficiences des collaborateurs que nous sommes, Dieu veut le salut de tous les hommes, selon la parole de saint Paul (1 Tim. 2, 4), et le veut d'une volonté efficace et inlassable :

473. *Je crois à la grande miséricorde du Seigneur « qui veut que tous les hommes soient sauvés » ; j'ai rencontré beaucoup de « bons païens » ; plusieurs fois j'ai assisté à de belles morts que rien ne laissait prévoir telles ; plusieurs fois des événements en apparence fortuits ont amené au Christ des gens qui en étaient bien éloignés ; nombre de fois j'ai eu des témoignages de foi et d'espérance venant d'hommes apparemment éloignés du Christ. Pour moi, il ne fait pas de doute que dans le vaste plan de Dieu, le « grand mystère du salut » dont parle saint Paul, les frontières invisibles sont extrêmement larges, beaucoup plus que celles qui sont visibles. Les voies et moyens de salut sont nombreux, certes plus ou moins parfaits, plus ou moins visibles ; selon un mot de saint Léon, je crois : « En venant, le Christ n'a aboli aucun des moyens de salut qui existaient avant lui »* (59, p., 42 ans).

474. *On peut avoir une confiance illimitée en celui qui est mort pour tous. Dieu peut intervenir directement (9, r., 46 ans).*

475. *Espérance, paix, joie, confiance. Dieu s'occupe de toutes ces masses d'hommes. Il les connaît un par un, il les aime infiniment, il les sauve dans le Christ, puisqu'il les a créés pour lui, afin qu'un jour ils partagent sa vie, sa voie, son amour (54, r., 30 ans).*

476. *Je prie avec l'Eglise en union au sacrifice de la messe où Jésus s'immole sans cesse pour nous tous (216, r., 52 ans).*

Le missionnaire doit attendre patiemment, sans relâcher son travail, l'heure choisie par le maître de la moisson pour engranger les épis :

477. *Il faut prier en pensant à l'incroyable délai de l'Incarnation. Qui sentait le besoin du Christ avant qu'il ne vienne? Une infime minorité. Pour la majorité des hommes d'aujourd'hui, le Christ n'est pas encore venu. Prier pour offrir tout ce qui, dans leur vie, est déjà racheté sans qu'ils le sachent ; prier pour que notre témoignage devienne comme une lumière évidente à leurs yeux ; prier pour que le Seigneur ne tarde plus à se faire voir (164, p., 45 ans).*

478. *L'objectif à atteindre est immense ; je sais cela. Les moyens disponibles ne sont pas grand-chose ; je sais cela. Ma valeur personnelle, une goutte d'eau dans l'océan. Alors je me tourne vers le Christ et je lui demande de me donner force, courage, amour, santé, en un mot tout ce qui m'est nécessaire pour travailler efficacement dans sa vigne avec le maximum de rendement possible, selon mes limites ; de faire tout ce que je peux et ensuite de lui confier le mystère du « demain ». Savoir que je suis un instrument inutile, mais utile aussi. Participer selon mes capacités à la rédemption des hommes, avec lui, en lui et par lui (165, p., 47 ans).*

479. *Confiance absolue en un Dieu sage, juste, miséricordieux et puissant. Confiance en Dieu créateur qui ne saurait mépriser ce qu'il a fait. Confiance en Dieu sauveur qui a donné son fils pour racheter le monde et ne peut rejeter à jamais le prix de ce sang divin. Confiance en Dieu patient, infiniment respectueux de la liberté humaine, mais aussi infiniment bon et juste. Le monde est entre ses mains, donc espérance. Les masses sont dans l'attente du message libérateur, même si elles semblent n'avoir pas besoin du Christ. « Si tu savais le don de Dieu ! » L'initiative vient toujours de lui. C'est son amour qui la fait naître et sa sagesse qui en détermine l'heure. Nous prions dans l'espérance, sachant que Dieu aime ces masses non chrétiennes plus que nous et avant nous. N'a-t-il pas rendu le suprême témoignage de l'amour (108, rr.)?*

Justement, le Seigneur, envoyé du Père, ne laisse point ses disciples à l'écart, même quand il s'agit de l'effusion secrète de l'Esprit parmi la totalité des hommes.

Non seulement il compte sur notre travail pour recueillir les fruits de l'Esprit, mais aussi sur notre prière pour que l'Esprit descende sur chaque homme de même que jadis sur le centurion Corneille et sa maison, prémices des païens de l'univers :

480. Dieu connaît chaque païen et l'appelle par son nom. Cet appel de Dieu me semble passer par notre prière d'aujourd'hui. A chacune de mes prières, je crois que la grâce l'emporte quelque part, car l'efficacité de la rédemption passe par l'Eglise et en définitive par nous. Nous sommes dépositaires de la puissance de salut de la mort-résurrection du Seigneur. Notre prière introduit cette force dans l'histoire d'aujourd'hui et dans la pâte où nous sommes mêlés (131, p., 34 ans).

481. Il faut croire et espérer inébranlablement, malgré les apparences d'indifférence, que là aussi le Seigneur agit, la grâce passe, si nous persévérons à la demander pour elles. Notre espérance missionnaire doit être dynamique et audacieuse pour ne pas se laisser arrêter par la lenteur ou l'inutilité apparente de tous nos efforts. Cela ne veut pas dire que nous soyons des utopistes ou des idéalistes, mais que nous n'avons pas une minute à perdre et qu'il nous faut mettre les bouchées doubles dans notre prière, qui est celle du Christ (22, r., 47 ans).

482. Prier dans l'espérance, sans cesse, puisque le Seigneur nous l'a demandé, et, sur sa parole, baser la certitude de l'efficacité de notre prière (54, r., 30 ans).

483. Dieu travaille efficacement au cœur de chacun de ces hommes qui ne paraissent pas se soucier de lui. La liberté humaine peut faire échec à cette grâce prévenante et agissante de Dieu. Ma prière fraternelle, vraie, doit viser à les aider à accueillir cette grâce et à y répondre loyalement. Il n'est pas nécessaire que cette réponse soit connue des hommes, il suffit qu'elle soit vraie devant Dieu. Etre dans l'angoisse serait au fond désespérer de la grâce même, la croire insuffisante ou inefficace. Et même la pauvreté de ma prière ne peut être un motif de désespérance, car dans la mesure où elle s'unit à celle de tous les membres du corps mystique du Christ, lui-même uni à la Tête « qui intercède pour nous », elle devient prière de toute l'Eglise, et cette prière est puissante (140, r., 41 ans).

Tous ces thèmes se rassemblent et s'unifient dans un texte d'une résonance singulière, écho de la prière sacerdotale du Christ :

484. Prier dans l'espérance en se perdant dans la prière de louange, en laissant le Christ louer en nous. La louange délivre de toute angoisse. La louange est la respiration normale, large et profonde du missionnaire. Il faut louer toujours, sur toutes les pistes, à temps et à contre-temps, dans les vents favorables et les vents contraires. Louer toujours et partout. Louer surtout pour le grand don de la liberté que Dieu a fait à chaque homme. Louer pour le grand don de la grâce qu'il accorde, en temps opportun, à chaque homme. Louer gratuitement, sans voir. C'est à lui de rendre visite, intérieurement, à son heure (149, p., 42 ans).

EXIGENCES SPIRITUELLES DES MISSIONNAIRES

conclusions

Au seuil de l'enquête, un prêtre mettait en question son orientation spécifique :

485. Je n'ai pas aimé cette insistance sur une prière missionnaire parce que missionnaire ; je crois que ceci est totalement faux. Tout prêtre parce que prêtre est missionnaire, comme tout baptisé doit être responsable de l'avènement du Royaume ; pour moi, personnellement, en France ou à l'étranger, ma prière ne changerait pratiquement pas ou peu (31, p., 33 ans).

Sans s'exprimer aussi carrément, plusieurs voix lui font écho en attestant que leur évolution spirituelle paraît liée à la maturation psychologique et à une expérience apostolique dont les traits essentiels seraient les mêmes en tout pays, plutôt qu'aux circonstances particulières de la vie missionnaire. Il est clair, d'ailleurs, que la plupart des questions posées par l'enquête concernent en fait tous les chrétiens ; même les problèmes posés par l'existence dans un milieu païen ne sont plus aujourd'hui strictement spécifiques de la condition missionnaire.

Il va sans dire que la prière du missionnaire ne saurait prendre une allure totalement différente de celle des autres chrétiens. Toujours et partout, la prière du chrétien est suscitée par l'Esprit qui l'identifie au Christ et lui donne ainsi de s'adresser en fils au Père (cf. Rom. 8). Mais il s'agit de savoir si l'expérience propre au missionnaire ne confère pas à sa prière une coloration spécifique. Indépendamment de toute théorie, l'enquête apporte globalement une réponse positive.

la condition missionnaire

A propos de la première question de l'enquête, il est frappant de constater l'unanimité qui s'établit : la vocation missionnaire est inséparable de la vision du monde entier qui gémit dans l'attente du Règne ; selon les cas, elle naît de cette vision ou elle lui donne naissance. En principe, l'universalité de ce regard devrait caractériser tout chrétien, et Vatican II qui la rappelle avec insistance

(cf. *Ad gentes*, ch. VI surtout), exhorte chacun à le développer assidûment. Mais, en fait, la plupart ont grand-peine à se dégager des horizons étriqués ; chez les missionnaires, il s'étend spontanément, et en général de bonne heure, à l'humanité totale. C'est déjà une grâce particulière, qui conduit souvent, mais non pas toujours, au souci prédominant des peuples qui n'ont pas encore le bonheur de connaître le Christ, non pas parce que le Christ leur serait réellement absent, mais parce qu'ils ne sont pas à même de discerner sa présence secrète et de s'épanouir à sa lumière.

Dès lors, les vocations se diversifient. Tous, tous ceux du moins qui ont conscience lucide de la vie du Christ Sauveur en eux, se consacrent à la croissance universelle du Corps du Christ ; certains, les missionnaires, en vertu d'un appel spécial, s'engagent radicalement au service de l'évangélisation des peuples non chrétiens (cf. *Ad gentes*, n° 23). Réitérant le mouvement d'incarnation du Christ vers des peuples auxquels ils ont mission de révéler le dessein de l'Amour sauveur, à l'œuvre depuis les origines mais jusqu'ici caché à leurs yeux (cf. Eph. 3), leur prière est habitée par ces peuples, afin que le levain qu'ils sont s'incorpore à la pâte et la fasse lever.

Nous sommes là au seuil de l'expérience missionnaire. Le passage de l'appel à la réalité va lui conférer une ampleur et une profondeur nouvelles ; la très grande majorité des missionnaires en rend témoignage, comme on l'a vu, en attribuant leur transformation spirituelle à leur vie concrète, plus encore qu'à leur vocation initiale. Par ses conditions propres, cette vie peut être caractérisée, semble-t-il, par une expérience simultanée de solitude et de communauté.

Une solitude profonde, d'abord, et terriblement éprouvante, qui comporte trois dimensions. Personnellement, il est un déraciné ; il a dû s'arracher à son milieu originel, où un réseau de parenté et de relations lui assurait nourriture et sécurité, humainement et spirituellement ; à la différence des « missionnaires de l'intérieur » ou des *Fidei donum*, ce milieu est désormais irrémédiablement loin, pratiquement hors de portée s'il s'agit d'y chercher un secours ; privé de ces échanges qui le portaient sans qu'il en ait tellement conscience, il se trouve seul, livré à lui-même, sauf la présence de rares confrères qui partagent sa vocation.

Le monde où il s'insère, d'autre part, est étranger, et le mot prend ici un relief singulier. A s'initier à la langue et aux coutumes de ce peuple par qui il souhaite d'être accueilli comme sien, le missionnaire échappe difficilement à une sensation de vertige. L'abîme qui les sépare n'est-il pas infranchissable ? Adulte, il est condamné à refaire l'expérience du bébé qui balbutie et accumule les impairs ; mais, dépourvu de la confiance naïve de l'enfant et de sa malléabilité, il sait qu'il n'arrivera jamais tout à fait à être là chez lui. De surcroît, son désir ne se limite pas à réussir un nouvel enracinement ; ce qu'il veut, c'est faire briller la lumière

évangélique aux regards de son peuple d'élection. Mais comment y parvenir pour ces masses profondes chez qui le nom du Christ n'éveille d'ordinaire qu'indifférence ou hostilité? Le missionnaire éprouve jusqu'à l'angoisse l'accablement de Jonas face à l'immensité de Ninive. Sous cet aspect aussi, son expérience diffère profondément de celle du contact avec les milieux occidentaux déchristianisés où, malgré le matérialisme ambiant et l'athéisme souvent affirmé, des réflexes chrétiens subsistent, la présence du Christ affleure à chaque pas. Le monde qu'il aborde est d'ordinaire, aujourd'hui encore, un monde profondément religieux, mais où le Christ n'a pas sa place, sinon invisible ; aussi est-ce, au niveau des consciences humaines, un monde clos dont le missionnaire cherche à tâtons les accès cachés afin que le Christ s'y manifeste en pleine lumière.

Arraché à son propre pays, étranger dans un monde inquiétant, le missionnaire se heurte, en outre, au silence de Dieu. N'est-ce pas l'affaire de Dieu que d'établir son règne? Et qu'est le missionnaire, sinon un très modeste serviteur et instrument de Dieu? Il arrive que Dieu intervienne souverainement, comme jadis auprès de Corneille (Actes 10), pour se faire reconnaître par tel homme ou tel groupe humain. Mais le plus souvent, il semble endormi et le missionnaire peut reprendre à son compte le cri du psalmiste « réveille-toi, Seigneur », mais apparemment en vain. En d'autres lieux aussi, la moisson semble lente à mûrir ; du moins sa culture paraît-elle une tâche à taille humaine. Ici, la tâche est gigantesque et le nombre des ouvriers dérisoire ; que fait donc le Seigneur? Il ne semble pas même se soucier de communiquer à ses ouvriers des ressources exceptionnelles, d'affermir leur courage par sa présence manifeste.

Acculé à vivre de foi pure, le missionnaire y découvre la clé d'une expérience communautaire imprévue et paradoxale. Faute du soutien de la communauté chrétienne qui lui avait communiqué sa foi et en assurait quasi naturellement la permanence et l'épanouissement, face à un monde où cette foi est radicalement mise en question, le missionnaire est obligé de repenser personnellement sa foi, de la redécouvrir en remontant à sa source vivante, Jésus Christ, révélateur du Père. Mais c'est dans l'Eglise que le Christ se rend présent et se donne à lui ; aussi est-ce en communiant au mystère de l'Eglise universelle que le missionnaire affermit sa foi. Loin d'être solitaire, il ne cesse d'être environné par la multitude de ses frères qui, un dans le Christ, interpellent inlassablement le Père afin que vienne le Règne.

Aussi l'espérance éclaire-t-elle son regard sur le peuple à qui il est envoyé. Malgré les apparences, ce n'est pas un monde clos, où Dieu est absent. Depuis toujours, l'Esprit y est à l'œuvre ; depuis toujours, par bien des détours et malgré de nombreuses défaillances, le peuple est en marche vers son Sauveur dont le visage reste voilé et le nom inconnu. Lorsque retentit la prédication évangélique, elle trouve, plus qu'il n'y paraît, un écho dans les cœurs rendus perméables par l'Esprit,

même si les fruits de la Parole peuvent tarder à germer et mûrir. De cette réalité secrète, des signes sont donnés au missionnaire par la rencontre de cœurs droits et généreux, de véritables adorateurs de Dieu parmi les adeptes de toutes les religions, et par la joie d'accueillir au sein de l'Eglise des catéchumènes fervents. Aussi, malgré les barrières qui le séparent de son peuple d'élection, accède-t-il, par le plus intime de lui-même, à une communion fraternelle avec celui-ci.

Foi et espérance constamment vivifiées par la charité. L'amour de Dieu qui nous a connu et aimé dès avant notre naissance (cf. Eph. 1, 3-14), au point de nous donner part à sa vie et à son œuvre. L'amour des hommes, nos frères, que Dieu aime et sauve comme nous en nous rassemblant tous dans l'unité du Corps du Christ, que l'activité missionnaire fait croître et parvenir à la taille adulte au cours de l'histoire jusqu'à l'heure de la Parousie.

la liberté du priant

Cette expérience se diversifie, bien entendu, selon la personnalité, la situation et la vocation propres à chaque missionnaire. Tel ou tel aspect peut revêtir une importance plus décisive pour celui-ci ou celui-là. Mais seul l'homme vraiment spirituel, l'homme de prière, surmonte les écueils de la solitude pour s'élever au mystère de la communauté vécue avec Dieu et les hommes. C'est ce qui explique que les missionnaires ressentent si puissamment le besoin de la prière, malgré les difficultés considérables auxquelles ils se heurtent.

Dira-t-on, avec beaucoup, que le problème action-contemplation est inexistant? Je n'hésite pas à leur donner raison, si l'on entend par là que l'action et la contemplation sont deux faces inséparables de notre rencontre simultanée avec Dieu et les hommes, deux modes complémentaires et mutuellement indispensables l'un à l'autre de rendre gloire à Dieu et de sauver les hommes, comme l'exige notre amour pour notre Père et nos frères. Avec des nuances légitimes, les grandes traditions spirituelles que nous transmet l'Eglise permettent de résoudre heureusement les problèmes pratiques qui viennent à se poser. Comme jadis les Apôtres, les missionnaires sont voués à « rester assidus à la prière et au service de la Parole » (Actes 6, 4).

Par contre, il subsiste un problème, particulièrement aigu aujourd'hui, du temps à consacrer aux exercices de piété et au ministère apostolique qui, en vertu des règles canoniques et des exigences du devoir d'état, constitue deux structures juxtaposées et malaisément compatibles. D'où les tendances qui se font jour à privilégier tantôt l'une, tantôt l'autre, et qui s'expriment soit par la formule : « Tenir coûte que coûte les exercices de piété, sous peine que l'action se dénature » ; soit par cette autre : « Avant tout, servir Dieu dans les hommes auxquels il nous envoie, sous peine de nous évader dans une piété vaine ».

Ces tendances qui se manifestent tout au long de l'enquête, s'affirment plus nettement à propos de la *huitième question*, au sujet de la *formation* des futurs missionnaires. Tous sont d'accord pour demander que l'on fasse comprendre aux jeunes la nécessité vitale de la prière. Mais, pour que ceux-ci deviennent des priants, certains insistent sur l'habitude à prendre d'une fidélité intégrale aux exercices de piété ; d'autres, plus nombreux, mettent l'accent sur une initiation vivante à la prière personnelle, qui soit un dialogue véritable avec le Christ. Retenons deux témoignages particulièrement significatifs de ce courant :

486. *Je vois quatre orientations à donner aux jeunes :*

– *les convaincre que la vie missionnaire est intimité personnelle avec Dieu, et relations intimes avec chacune des trois Personnes ; intimité dans laquelle on essaye de faire entrer le prochain ;*

– *leur montrer que le missionnaire doit être un vrai spirituel, qui dans une vue de foi est le ministre de l'Esprit Saint qui pacifie le monde, qui dans l'action garde son union intime avec Dieu, et dans la prière est poussé par le zèle du Christ ;*

– *les inviter à un approfondissement doctrinal continué sans lequel il n'est ni action sérieuse, ni vues larges, ni renouvellement de soi, ni vraie fidélité à l'Eglise, ni docilité aux « signes des temps » ;*

– *les convaincre qu'ils ne sont que des enfants malhabiles et ont besoin de ce mûrissement profond dont a si bien traité le P. Laplace (Spiritus, n° 22, p. 7). Tous d'ailleurs nous en avons besoin, pour mener notre tâche « plus dans l'unité de notre être que par générosité héroïque », pour reprendre, en la retournant, la formule du P. Laplace (59, p., 42 ans).*

487. – *Les habituer à ne pas mettre leur spiritualité à côté de leur apostolat, mais bien dedans ;*

– *leur montrer toutes les exigences de l'adaptation missionnaire, véritable « réincarnation », véritable mort et résurrection dans un autre peuple, où ils trouveront le Christ ;*

– *faire en sorte qu'ils aiment d'un amour authentique le peuple où ils sont envoyés, et l'offrent chaque matin à la messe ;*

– *initier à une prière qui soit moins une méditation qu'une « réalisation » des grands mystères qui s'opèrent sous nos yeux : l'Incarnation continuée, le Grand Christ irradiant l'Univers, le grand arbre de l'Eglise craquant sous la poussée de la sève de l'Esprit, le travail de la grâce dans une âme ; admiration de l'œuvre de Dieu et sens de la présence divine (164, p., 45 ans).*

A juste titre, les « *exercices de piété* » comme tels sont relégués à l'arrière-plan, non pas comme plus ou moins inutiles, mais parce qu'ils sont de simples moyens pour développer une prière authentique et que chacun doit apprendre à en faire bon usage et libre usage selon son tempérament et les exigences de son ministère. Quelle que soit leur forme, ces exercices sont tous aptes à produire des fruits

excellents et tous exposés à la sclérose. Le malheur est que les formes inventées à telle ou telle époque, tendent à s'institutionnaliser puis à se scléroser, comme toutes les coutumes humaines. Aussi se survivent-elles, mais, pour remédier à leur manque de fécondité, d'autres formes surgissent qui se juxtaposent aux précédentes, non sans risquer une surcharge dangereuse. Une sérieuse révision de vie s'impose à tous les instituts et se trouve actuellement en cours. Le temps est révolu où l'on pouvait, en bonne conscience, imposer aux membres d'un institut telle et telle forme et durée de prière, simplement parce que leurs prédécesseurs les avaient adoptées, quitte à ce qu'ils y ajoutent les prières où les portait leur dévotion personnelle.

La révolution accomplie au XVI^e siècle par saint Ignace est à refaire, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit. Dans sa majorité, le clergé se trouvait alors accablé par les exercices de piété, en particulier par un office choral interminable et inassimilable, considéré comme son devoir imprescriptible. Afin de libérer ses fils pour le ministère apostolique, saint Ignace a obtenu pour eux la dispense du chœur, contre vents et marées ; aux jeunes en formation, outre la messe quotidienne, il demande seulement une heure de prière journalière qui sera consacrée, selon leur dévotion propre, à la récitation privée du petit office de la Vierge, à l'examen de conscience, ou à toute autre prière ; quant aux prêtres, outre la messe et le bréviaire, il se refuse à leur imposer quelque obligation que ce soit, car il les suppose suffisamment spirituels pour n'avoir besoin d'autre règle que la motion de l'Esprit Saint. Cette vue est peut-être excessivement optimiste ; elle souligne du moins que la vie de prière est chose éminemment personnelle et libre ; ce qui n'exclut nullement que chacun prenne conscience de l'importance vitale de la prière liturgique communautaire.

Il appartient à chaque institut, selon sa vocation propre, de définir ce qui convient normalement à ses membres, dans le monde d'aujourd'hui, mais trois questions fondamentales se posent à chacun :

- quelle est l'importance réelle des exercices traditionnels en fonction de la fin de l'institut ?
- pour ceux qui sont jugés vitaux, convient-il d'en faire une obligation de règle, ou de se limiter à les conseiller fortement ?
- comment rendre vie aux traditions essentielles, mais gagnées par la sclérose, afin qu'elles soient un soutien et non un carcan ?

les sources de la prière

Pour être vivante et vraiment fructueuse, la prière requiert une alimentation solide. Fort justement, la presque totalité des missionnaires discernent dans *la Bible* l'aliment de base, irremplaçable. Signe des temps ! Voici quarante ou

cinquante ans, qui aurait songé à la fréquenter habituellement? Précisément, un bon nombre déplorent de n'avoir pas bénéficié d'une initiation suffisante à sa lecture et de manquer, aujourd'hui encore, d'instruments de travail. Il est vrai que chacun peut ouvrir la Bible et trouver fruit à la lire, sous la seule motion de l'Esprit ; mais non seulement bien des textes lui resteront clos, mais d'autres laisseront échapper en large mesure leur portée et leur signification fondamentale, faute d'être saisis dans leur vrai contexte. On ne manque pas aujourd'hui de publications bibliques qui constituent d'utiles introductions, mais celles qui apprennent vraiment à *lire* le texte sacré restent rares. Les travaux contemporains d'exégèse, si riches à bien des égards, sont souvent plus propres à déconcerter un lecteur peu initié qu'à l'instruire. Des articles comme ceux du P. Lambrecht sur l'évangile de Marc (*Revue du clergé africain*, 1967) ou du P. Vanhoye sur les récits de la Passion chez les synoptiques (*Nouvelle revue théologique*, 1967) sont aussi remarquables que peu fréquents. Sans remplacer les initiatives individuelles, un effort organisé s'imposerait dans les instituts missionnaires pour mettre à la portée de tous les trésors incomparables de l'Écriture Sainte.

La remarque vaut également pour *la culture théologique et spirituelle*. Comme on l'a vu, la silhouette du « broussard », pionnier inculte et héroïque, s'estompe, même si l'on admet qu'elle s'est jadis incarnée ici ou là. De nombreux missionnaires, hommes et femmes, attestent qu'ils ont le goût de lire des ouvrages sérieux et que, de fait, ils lisent. D'autres, nombreux aussi, reconnaissent qu'ils ne lisent guère, mais ils en manifestent ordinairement le regret. On ne saurait nier, par ailleurs, qu'un certain nombre conserve une défiance extrême envers tout ce qu'ils qualifient de « théories » et qui englobe les recherches les plus sérieuses comme les élucubrations délirantes, du moment qu'elles n'émanent pas d'un homme qui travaille sur le terrain, sur leur terrain ; préjugé dangereux, car il immerge ses victimes dans une action à ras de terre, incapable de se critiquer, de se rectifier et de préparer le futur imminent. Heureusement, dans la lignée des grands missionnaires d'autrefois, des hommes comme le P. Dournes et le P. Tempels savent joindre à l'expérience de la Mission le goût de la réflexion et l'art d'écrire. Mais bien des théologiens, modernes et anciens, qui n'ont pas bénéficié de la même expérience, méritent également audience, et il y a un grave manque à gagner si on les ignore. Une action apostolique mal réfléchie est condamnée à porter peu de fruits et souvent illusoire, même s'il reste toujours vrai que Dieu fait fructifier la sainteté d'un homme de bonne volonté ; car la bonne volonté implique que l'apôtre fasse usage de son intelligence pour comprendre et conduire sa mission. Mais les missionnaires, sauf en certaines grandes villes, restent loin d'avoir à leur disposition tous les instruments de travail nécessaires. Ils ont un urgent besoin d'aide.

Bien que plus développée, *la culture spirituelle* reste déficiente aussi. A parcourir et comparer les réponses de l'enquête, on est submergé par une irrésistible impression d'anonymat. On pouvait s'attendre à voir se dessiner des familles spiri-

tuelles caractérisées, dont les contours s'identifieraient approximativement à ceux des instituts, compte tenu d'une certaine filiation spirituelle de tel ou tel par rapport à un autre et de la parenté naturelle entre tous les missionnaires par vocation. Mais il n'en est rien. Tout se passe comme si la grande majorité ne bénéficiait d'autre lumière que d'une spiritualité passe-partout, aux contours vagues, et dénuée de vigueur. Pour s'expliquer sur leur expérience spirituelle, il reste relativement rare – de cinq à dix fois par question prise globalement et non dans le détail des paragraphes – que les réponses se réfèrent à des auteurs spirituels; au-cours de l'enquête ; plus « provocante » à cet égard, la huitième question n'est guère plus fructueuse. En gros, trois courants se manifestent comme prépondérants : le courant ignatien diffusé par de nombreuses retraites et par la revue *Christus* qui remporte la palme en son domaine avec 35 mentions ; le courant libermanien, qui doit beaucoup à *Spiritus*, 28 fois mentionné ; enfin, le courant de Foucauld, Peyriguère, Voillaume, Jesus-Caritas. Les efforts de ressourcement en ces domaines ont porté des fruits incontestables, mais il n'y a pas plus d'un tiers des missionnaires à en avoir bénéficié. Faute d'une spiritualité vigoureuse, bien charpentée, qui leur fournisse un axe de référence, les autres tâtonnent dans l'obscurité, à moins d'avoir une personnalité exceptionnelle.

C'est moins par l'étude que par la pratique, que s'acquiert la culture spirituelle. *Les retraites* y jouent un rôle de premier plan, ou devraient le jouer, mais ce n'est pas toujours le cas. Ce thème, abordé par la huitième question, suscite des avis fort divers. Parmi les prêtres, il s'en trouve quatre pour juger les retraites traditionnelles tout à fait inefficaces, voire même nocives ; trois manifestent le désir de retraites communes, où le prédicateur serait remplacé par des échanges entre les participants ; la majorité estime tirer profit des formes habituelles, mais, en général, à condition que le règlement ne prévoie pas plus de deux conférences, n'impose pas un silence total et fasse place à des « révisions de vie » en commun ; une dizaine expriment leur préférence pour une retraite solitaire. Parmi les religieuses, la très grande majorité opte carrément pour la retraite fermée, en silence, mais insiste souvent pour qu'elle soit intercommunautaire, et non restreinte à un institut particulier ; certaines aspirent à des formes nouvelles et plusieurs demandent l'introduction d'échanges spirituels entre les retraitantes, tandis que d'autres ne veulent pas en entendre parler. Pour les prêtres comme pour les religieuses, le choix d'un prédicateur est visiblement épineux, car certains lui demandent par-dessus tout de n'être point bavard, tandis que d'autres attendent de lui un véritable enseignement spirituel, doctrinal et pastoral ; aux uns, le « spécialiste de la retraite » donne la nausée, mais d'autres l'appellent de leurs vœux les plus ardents ; aux regards des uns, cinq jours est un maximum, mais d'autres réclament un minimum de huit jours.

Quel bilan positif tirer de ces réflexions divergentes? D'abord, reconnaître avec réalisme que les missionnaires ont besoin de se rencontrer, non seulement

pour se reconforter de leur présence mutuelle, mais pour s'enrichir réciproquement de leurs expériences. La retraite en est une occasion privilégiée, mais, selon la remarque faite par quelques-uns, il est dommageable de confondre session et retraite, le temps de l'étude et celui du dialogue personnel avec Dieu. D'autre part, l'évidence s'impose que les besoins et les attrait spirituels ne sont pas les mêmes chez tous ; par suite, les intéressés devraient être consultés, non au dernier moment mais à l'avance, de façon à ce que, dans la mesure du possible, ils puissent choisir le type de retraite qui leur convient. Je souscris, pour ma part, au témoignage suivant :

488. Qu'on laisse chacun faire sa retraite annuelle comme il veut, quand il veut, où il veut, et aussi longtemps qu'il veut (149, p., 42 ans) !

la communauté à réaliser

L'analyse des réflexions au sujet des retraites met en évidence le besoin d'échanges si caractéristique de notre monde contemporain. Beaucoup avaient déjà manifesté le souhait de travailler en équipe la Bible, la théologie, la catéchèse, la liturgie, la pastorale, et le fruit produit par leurs premières expériences en cette voie. Plusieurs ont témoigné du bénéfice retiré de la présente enquête, parce qu'elle les a conduit à dialoguer sur leur expérience la plus intime, alors qu'une sorte de pudeur ou l'habitude de rester dans sa coquille le leur interdisait.

Entre tous les problèmes soulevés dans ces pages, je n'hésite pas à dire que celui-ci me paraît le plus crucial. Partout dans le monde, sauf peut-être dans des instituts très jeunes et tout proches encore de leurs origines, les communautés religieuses n'ont plus qu'une vie communautaire de surface qui se réduit à vivre sous le même toit, à se côtoyer plus ou moins longuement à la chapelle ou au réfectoire et à échanger occasionnellement des réflexions banales ou à discuter de questions de service. Cette véritable perversion est particulièrement dommageable pour des missionnaires, puisque, par vocation, ils s'affrontent à une solitude redoutable et que, par vocation aussi (dans la plupart des cas), ils devraient normalement puiser lumière et courage dans leur communauté sacerdotale ou religieuse, cellule vivante et visible du Corps mystique. Trop souvent, au contraire, ils n'éprouvent de la communauté que les frottements de caractère ou la pesanteur des règlements. Sans doute ne manque-t-il pas de communautés humainement assez réussies, en ce sens que l'atmosphère y est cordiale, gaie, empreinte d'un esprit de dévouement mutuel. Mais l'essentiel demeure facilement méconnu, parce que ni la prière, ni la réflexion, ni l'action ne sont vraiment communautaires.

Que faire pour restituer à la communauté sa plénitude normale ? Pas plus que quiconque, je ne dispose d'un remède-miracle. Le difficile, c'est précisément

que les plans les plus intelligents ne servent de rien, parce qu'ils gardent toujours quelque chose d'artificiel. Les « carrefours » de toutes formes, multipliés ces dernières années pour répondre à la soif d'échanger, finissent par être insupportables à beaucoup, tant ils sont prétextes à bavardage et peuvent donner lieu à des monologues complaisants plutôt qu'à un vrai dialogue. Rien de solide ne peut être bâti à moins que ne soit éveillé et cultivé chez tous le désir de la vie communautaire et le sens de sa valeur, le souci de dire franchement sa pensée et, tout autant, celui d'écouter et de comprendre les autres. Ce qui a ruiné la vie communautaire dans ses profondeurs intimes, c'est, me semble-t-il, que l'ensemble de ses expressions sont définies par un règlement impersonnel ou par un supérieur qui gouverne autocratiquement. Globalement, on peut faire crédit à la règle d'être intelligente, bien que parfois elle tarde à s'adapter ; le supérieur peut fort bien être sage et ne point abuser de ses pouvoirs, mais il prend seul ses décisions. Aux membres de la communauté, il n'est guère demandé autre chose que de se soumettre ; ce qui peut produire des fruits spirituels indéniables, mais fait obstacle à la prise de conscience que la vie communautaire est l'affaire de tous, qu'ils en portent tous la responsabilité.

Pour susciter un véritable esprit communautaire, il importe de modifier le style de gouvernement dans le sens même qui a prévalu au concile et qui se manifeste avec éclat dans la rénovation entreprise par les instituts. Il s'agit de donner aux membres de chaque communauté des occasions de s'exprimer, non seulement dans des conversations privées, mais tous ensemble, sur les questions qui intéressent leur vie ; la possibilité de réaliser leurs souhaits, autant que faire se peut, à titre d'expérience au moins ; la responsabilité de choisir ce qui convient à chacun, dans le Seigneur, parmi des activités qui leur seront plus habituellement proposées et conseillées qu'imposées.

Il paraît clair qu'aujourd'hui l'effort de mise en commun doit s'exercer sur trois plans : la formation de véritables équipes apostoliques, dont les membres ne soient pas les simples exécutants d'un plan imaginé par un responsable, mais participent véritablement à la définition des buts à atteindre et des moyens d'y parvenir ; la stimulation de l'intelligence, par l'organisation de « carrefours » sur des thèmes déterminés, afin de favoriser une assimilation personnelle de l'enseignement donné par des conférences, des livres, des articles ou des plans de travail ; la réalisation de la communauté spirituelle par des échanges sur ce qui constitue le plus intime de nos vies, nos relations avec le Seigneur.

Selon une pente naturelle aux hommes, tout groupe tend spontanément à institutionnaliser les formes de vie qui lui paraissent incarner le mieux son esprit. Cette mutation est normale et certainement féconde, car elle assure une permanence de l'esprit primitif. Mais il faut se garder d'y céder trop rapidement et trop largement, sous peine de sclérose. L'institution doit rester essentiellement

discrète et souple, c'est-à-dire définir une orientation fondamentale sans s'enliser dans les détails, et prévoir les révisions indispensables ; soutenir la liberté et non la réduire.

Les exigences de la vie communautaire, enfin, débordent les limites de telle maison ou de tel institut. Un peu partout au cours de l'enquête, plus chez les religieuses que parmi les prêtres, se manifeste la soif de dialoguer avec tous les ouvriers de la même vigne, à l'échelle de la paroisse et du diocèse. Les réflexions faites sur le style du gouvernement dans une communauté, s'appliquent aussi, proportion gardée, aux relations entre le clergé et les religieuses ; trop souvent, ces dernières n'ont encore aucune part dans l'élaboration de l'action missionnaire ; trop souvent, l'assistance spirituelle dont elles ont besoin, se limite à des formes stéréotypées, exsangues, et imposées en dehors de toute consultation avec les intéressées.

La restauration de la vie communautaire dans toutes les cellules du peuple de Dieu ne peut être obtenue par un simple effort humain. Quel que soit l'attrait qu'elle exerce sur beaucoup, spécialement dans les couches jeunes, ses exigences sont austères et entraînent le sacrifice de bien des goûts personnels. Seul, l'Esprit « qui diffuse l'amour dans les cœurs » (Rom. 5, 5), peut nous donner la force, la lucidité et la générosité indispensables pour y parvenir. Aussi la source première de l'effort qui s'impose, c'est la vie liturgique, rénovée selon les directives de Vatican II.

La piété mariale, souvent victime aujourd'hui d'une réaction excessive contre son hypertrophie antérieure, devrait normalement contribuer au même effort. Deux ou trois missionnaires ont marqué leur étonnement à constater l'absence de la Vierge dans les perspectives de la présente enquête. Tout en reconnaissant la légitimité des attrait divers, il faut bien admettre, en fin de compte, que la dévotion à la Vierge n'est pas le tout, ni même le principal de la vie spirituelle ; et, d'autre part, que la Vierge, inséparable de son Fils, ne peut être négligée sans grave dommage pour le chrétien. Ramenée à son inspiration première et à ses sources incontestables, la piété mariale est essentiellement communautaire. Elle atteste en effet que notre dialogue avec le Christ ne se déroule pas dans un pur tête à tête : c'est au sein de sa famille, puis du Corps mystique tout entier, que nous rencontrons le Christ ; et, de plus, cette rencontre a pour résultat de nous projeter vers les hommes comme la Vierge à la Visitation, à Cana, ou au Calvaire.

dans l'unité du dieu vivant

On peut regretter que la piété mariale connaisse une certaine éclipse, mais, à parler franchement, ce n'est pas surprenant. Une certaine décantation est inévitable, avant qu'elle trouve sa juste place dans une perspective axée sur le Christ

même, conformément à la tradition primitive et à la révélation même. Plus d'un témoignage atteste, d'ailleurs, que la Vierge garde une place de choix dans la vie de nombreux missionnaires. Il est beaucoup plus déconcertant de constater que les missionnaires paraissent comme étrangers à leur propre vie en Dieu. Le vocabulaire employé, il est vrai, trahit facilement l'authenticité de l'expérience vécue, et je ne doute pas que la plupart, et même tous, ne vivent très réellement de Dieu. Mais, faute d'en prendre nette conscience, ils sont exposés à un manque à gagner, ne serait-ce qu'en vertu d'une difficulté à interpréter avec justesse leurs problèmes et, par suite, d'un tâtonnement empirique dans la recherche des solutions.

A s'en tenir au niveau de l'expression, le seul qui nous soit directement accessible, certains faits retiennent l'attention : la quasi absence du Christ ressuscité, par opposition à l'omniprésence du crucifié ; la rareté relative des allusions à l'Esprit comme maître de la vie spirituelle et apostolique ; le silence qui enveloppe la vie trinitaire. Pour la plupart – au niveau de l'expression, j'y insiste, et pas forcément dans l'expérience vécue – tout se passe comme si le Christ auquel ils se réfèrent, était sorti de l'histoire au jour de sa mort, ou de son ascension, jusqu'à ce qu'il revienne dans la gloire de la Parousie. Le Christ victorieux, le Christ qui leur communique aujourd'hui son Esprit, le Christ qui leur donne de jour en jour accès auprès du Père, semble un étranger. Du même coup, leur propre vie ne leur apparaît pas comme celle d'un fils de Dieu déjà ressuscité, mais plutôt d'un serviteur infidèle condamné à mort tout en espérant que la vie lui sera rendue un jour ; dans leur apostolat, ce sont ses traits humains, la générosité, la lucidité, les déceptions, les défaillances, qui se trouvent mis en relief, plus que la puissance de l'Esprit qui pénètre les cœurs et vivifie jusqu'aux ossements desséchés.

Mais, comme le rappellent un certain nombre de témoignages, le Christ vit aujourd'hui, victorieux ; c'est à sa vie que nous communions dans l'Eucharistie, c'est à sa prière perpétuelle que nous nous unissons pour obtenir du Père le salut du monde entier et l'envoi des missionnaires afin que tous lui rendent gloire, c'est lui que nous annonçons aux peuples, c'est en lui que nous sommes tous un et participons ensemble à l'intimité du Père, du Fils et de l'Esprit.

Vivant, ressuscité, le Christ nous communique en permanence son Esprit qui nous constitue fils et héritiers du Père (cf. Rom. 8, 14-17). C'est par le baptême dans l'Esprit que nous sommes morts et ressuscités dans le Christ, non pas seulement dans un avenir incertain, mais dès maintenant. C'est par la puissance de l'Esprit que nous pouvons dire à Dieu, « Père », et au Christ, « Seigneur » ; notre prière est tout entière mystère de l'Esprit qui prie en nous. Le discours après la Cène, les récits des Actes, les lettres des Apôtres, nous rappellent avec force que l'Esprit est le maître de la Mission, celui que le Père et le Fils envoient pour susciter les missionnaires, les guider, leur faire porter du fruit, rendre leurs

auditeurs perméables à la Parole, faire naître et croître sans cesse de nouvelles cellules du Corps du Christ.

Par son Esprit, le Christ façonne et anime sans cesse son corps pour se rendre présent au monde partout et perpétuellement, pour achever son incarnation et consommer sa passion victorieuse, Le mystère que nous vivons, qui seul donne à notre vie sa signification plénière, c'est le mystère du Christ qui, aujourd'hui même, vit, meurt et ressuscite pour le salut des hommes et la gloire du Père. Et c'est l'Esprit qui nous en donne l'intelligence, qui nous dévoile l'incarnation à réaliser dans les peuples à qui nous sommes envoyés et nous rend aptes à l'accomplir, qui exalte notre charité jusqu'au sacrifice de notre vie afin que notre peuple vive de notre mort. Notre vie n'est rien si elle n'est « une démonstration d'Esprit » (1 Cor. 2, 4).

Toulouse, Charles Couturier sj

LA PRIÈRE D'ABRAHAM

thème de récollection

Dans le dialogue entre Dieu et Abraham, la plupart du temps, c'est Dieu seul qui parle. Abraham ne fait qu'écouter en silence, « croire » et obéir. Deux fois seulement nous le voyons manifester à Dieu, discrètement d'ailleurs, son inquiétude : la Promesse tarde tant à se réaliser... (Genèse 15 et 17, 17-18). Une fois cependant nous le voyons changer d'attitude : hardiment, c'est lui qui questionne, qui marchand. C'est lorsqu'il ne s'agit plus de lui, mais du salut des autres...

1 | Vais-je cacher à Abraham ce que je vais faire?

écoute de dieu

Genèse 18, 16-21 ; Exode 33, 11 ; Jean 15, 15 ; 1 Jean 1, 1-4.

introduction à la prière

Abraham reconduit les trois voyageurs, deux d'entre eux devant continuer vers Sodome. Celui qui s'attarde n'est autre que Yahvé lui-même, qui s'était dit : *Vais-je cacher à Abraham ce que je vais faire, alors qu'Abraham deviendra un grand peuple* et que par lui se béniront toutes les nations de la terre?... Cette réflexion reprend les termes mêmes de la Promesse (Genèse 12, 2-3). De soi, Abraham n'aurait eu aucun droit à connaître le plan de Dieu concernant Sodome ; mais le fait que Dieu l'ait « distingué » (v. 19) pour en faire son envoyé, son instrument pour réaliser l'économie du salut, établit avec lui une amitié qui lui donne moralement droit à partager les secrets divins.

Il en sera de même entre Jésus et ses apôtres. C'est lui qui les aura choisis et envoyés (Jean 15, 16). Du fait de ce choix et de cette mission, il ne les appellera plus « serviteurs » mais « amis », leur faisant connaître tout ce qu'il aura appris de son Père (Jean 15, 15).

Pour Abraham, pour Moïse (Exode 33, 11), pour les Apôtres, pour tout missionnaire, la prière nous apparaît ainsi d'abord comme *un colloque intime où Dieu révèle ses secrets*, où se réalisent une communion d'amour et une identité de regard qui assureront la transparence de l'envoyé par rapport à celui qui l'envoie.

A l'écoute de l'Esprit, dans la méditation de la Parole de Dieu, dans le silence et la disponibilité de l'âme, la prière du missionnaire doit se faire d'abord réceptive. Non

chroniques 359

pas seulement pour soi mais *pour les autres* : il faut écouter pour ceux qui ne le font point ou qui n'entendent pas encore et dont notre mission nous a rendus solidaires et responsables.

révision de vie

1 / Quelle part a la prière dans l'organisation de ma vie missionnaire? Ne l'ai-je pas réduite à l'accomplissement d'une obligation juridique (messe et office)? Ne lui ai-je pas réservé les « temps morts » où il ne m'est pas possible de faire quelque chose d'apparemment plus utile? Ne me suis-je pas justifié en alléguant que mon activité est la meilleure des prières?

2 / Ai-je donné dans ma prière une place de choix à *l'écoute de Dieu*? ce qui implique le silence intérieur (on n'entend rien dans le brouhaha), l'attention (gare à la somnolence, cf. Matthieu 26, 40 et 43), le contact avec la Sainte Ecriture où Dieu continue de nous parler par les Prophètes et par le Fils (Hébreux 1, 1-2).

3 / Comment puis-je utiliser la messe, l'office, l'oraison pour en faire autant d'occasions de communion réelle, profonde, avec le Christ qui m'envoie? Questions de temps, de lieu, de préparation, de « manière »...

2 / *Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur?*

écoute de dieu

Genèse 18, 22-33 ; Exode 5, 22-23 ; 32, 11-14 et 30-32 ; Nombres 11, 2 ; 14, 13-19 ; 16, 22 ; 21, 7 ; Deutéronome 9, 25-29 ; Jérémie 5, 1 ; Ezéchiel 22, 30 ; Isaïe 53, 10 ; Jean 17.

introduction à la prière

« Abraham se tenait encore devant Yahvé. *Il s'approcha et dit.* » Dieu a laissé entendre ce qu'il allait faire de Sodome et de ses habitants. Abraham aurait pu s'en laver les mains : à part la présence parmi eux de son neveu qui n'avait pas été si correct avec lui, choisissant à ses dépens la meilleure part (cf. Genèse 10, 10-13), il n'avait rien à faire avec ces scélérats. Leur terre ne devait-elle pas aussi lui être donnée? Leur anéantissement ne pourrait que faciliter les choses... Il va cependant marchander leur salut, discutant avec Dieu, pied à pied. Et pour cela il s'approche. Comme plus tard Jacob, qui arrachera la bénédiction divine de haute lutte, sa prière va prendre l'allure d'un corps à corps...

Mais Abraham est encore timide : il n'ose pas proposer le salut de la ville pour moins de dix justes. Par la bouche de Jérémie et d'Ezéchiel, Dieu nous dira être prêt à pardonner *pour un seul* qui se dresserait devant lui sur la brèche pour défendre ses frères...

Mais il ne s'agit pas seulement de parler, de « crier » comme Moïse (Exode 14, 15). L'intercession doit aller jusqu'à *offrir sa vie en expiation* (Isaïe 53, 10). Et c'est bien ce que fera le Christ, se consacrant lui-même afin que les siens soient eux aussi consacrés en vérité (Jean 17, 19).

Telle est, en son second aspect, la prière du missionnaire : une *intercession* incessante, que rien ne décourage : ni les silences de Dieu, ni la misère et le péché des hommes. Intercession tirant ses audaces du sens qu'il a de la solidarité totale qui le lie aux « siens » : ils ne se sauveront qu'avec lui, il ne se sauvera qu'avec eux, il doit être leur rançon.

révision de vie

1 / Quelle place a l'intercession dans ma prière? Ai-je suffisamment le sens de cette solidarité qui existe, de par ma mission même, entre moi et ceux à qui j'ai été envoyé? Fais-je de leurs aspirations, de leurs souffrances, de leurs joies, de leurs misères, de leurs ignorances, de leurs péchés, *une affaire personnelle*?

2 / Quelle est l'étendue de mon intercession pour les autres? Se limite-t-elle à de pieuses généralités? Se restreint-elle à ceux qui sont des amis, qui répondent comme je l'entends à mon activité missionnaire? Ai-je toujours pris au sérieux les injonctions du sermon sur la montagne : « « Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent » (Luc 6, 28)? Y a-t-il part dans ma prière pour ceux qui me mettent des bâtons dans les roues, pour ceux dont la conduite heurte ma sensibilité, pour ceux qui sont à mon égard méfiants ou indifférents, pour ceux qui n'ont aucune intention de se convertir (souvent en toute loyauté d'ailleurs)?

3 / M'arrive-t-il de me substituer à eux, de m'offrir en rançon pour eux, de prendre sur moi le poids de leur misère pour que le Seigneur les en délivre? Dans ma prière, suis-je pleinement confondu avec eux, me faisant leur porte-parole, leur défenseur, leur offrande? Ai-je à cœur de prolonger leurs aspirations, leurs sentiments, leurs gestes que je fais miens, pour leur donner auprès de Dieu valeur salvatrice ?

Afghanistan, Serge de Beaurecueil op

prière et discernement

Prière et Action

par M. Giuliani sj

Non point le traité de spiritualité ignatienne que désirait écrire le P. M. Giuliani, mais un recueil d'articles déjà parus dans la revue *Christus* entre les années 1954 et 1962. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple juxtaposition de textes. Les éditeurs ont fait un choix et ils ont retenu dix articles qui traitent tous du problème de la décision spirituelle, nœud des relations entre la prière et l'action. L'ensemble constitue un tout homogène et logiquement ordonné.

Conformément à l'intention des éditeurs, l'ouvrage apporte une réponse vraie à cette question cruciale pour nos contemporains : comment « mettre en relation étroite une vie de prière et les problèmes multiples que posent la vie de chaque jour et les options qu'elle exige » (p. 7). Question cruciale, en effet, si elle traduit l'aspiration de tout homme à harmoniser l'intérieur et l'extérieur de sa vie, si elle se traduit pour le chrétien dans l'urgence de réconcilier en Jésus Christ sa double fidélité, présence à Dieu et présence au monde, si elle exprime l'appel de l'Eglise à des laïcs qui soient à la fois des hommes spirituels et des apôtres.

Réponse vraie, celle qui invite à « chercher et trouver la volonté de Dieu » pour l'accomplir en toutes choses, en se faisant docile aux « motions » de l'Esprit ; à transformer ainsi « toute situation humaine, historique et concrète » en une « situation spirituelle » (p. 29).

Réponse « pratique » : ces pages ouvrent une voie, dessinent une pédagogie. Devenir l'homme de la décision spirituelle, le contemplatif dans l'action, cela suppose, au départ, l'adoration en vérité, un respect de Dieu qui se vérifie en une

totale disponibilité (ch. 1) ; cela exige une attention de plus en plus lucide et « discrète » aux motions de l'Esprit ; un souci de plus en plus sérieux de soumettre tout choix, toute volonté, toute action, si minimes soient-ils, au choix, à la volonté, à l'action divine ; une « conversion » du cœur toujours plus radicale de l'amour de soi à « l'amour qui descend d'en haut », au sein du combat spirituel (ch. 2 à 5) ; une expérience*de prière inlassablement fidèle qui communique à l'homme la « facilité à trouver Dieu » en tout (ch. 6). Loin de se surajouter aux autres, l'exigence apostolique ne fait plus qu'un avec cette « soumission de tout son être, qui oriente l'homme de plus en plus concrètement vers le service de Dieu qui veut atteindre par lui jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'au plus profond de tous les cœurs » (p. 113, ch. 7).

Le dernier chapitre (Appendice III) intitulé : « Compagnons de Jésus », complète heureusement cette pédagogie, en nous faisant saisir sur le vif, à travers l'exemple d'Ignace et de ses premiers compagnons, comment un cheminement aussi « personnalisant » conduit nécessairement à l'édification d'une communauté fraternelle, unie dans l'Esprit Saint au service du Royaume ; une communauté vivant dans l'Eglise le mystère de l'Eglise.

Rejetée aussi en appendice, une note précieuse sur la direction spirituelle, présence ecclésiale, garante d'authenticité.

Tout l'ouvrage – soulignons-le enfin, car il s'agit d'études de spiritualité ignatienne – repose sur une exégèse pénétrante des *Exercices spirituels*. En appendice encore, une étude rapide mais solidement appuyée sur l'histoire – « Qu'attendait saint Ignace des *Exercices*? » – éclaire et justifie l'interprétation ou plutôt l'intelligence de la « méthode » ignatienne, pédagogie de la décision spirituelle, réponse proposée à la question cruciale de l'unification de la personne humaine par son intégration au mystère du Christ.

Pierre Boyer-Maurel sj

Coll. « *Christus* », Desclée de Brouwer, 1966, 182 pages, 9,60 F.

Prière de vie, Vie de prière
par I. Hausherr sj

Sous ce titre un peu énigmatique, le P. M. Olphe-Galliard publie des notes de conférences spirituelles du père I. Hausherr, professeur à l'Institut Oriental de Rome. Causeries, qui s'étalent sur une douzaine d'années et s'adressent à des auditoires divers, principalement à des Religieuses réunies pour leur Troisième An.

En classant les notes du manuscrit, en le divisant en chapitres, en assignant titres et sous-titres, l'éditeur a seulement voulu en faciliter la lecture ; le thème de la prière a servi de fil conducteur ; la mise en ordre suit un plan très simple : « L'idée de la prière tirée des sources de la foi et précisée par les données de l'expérience concrète, s'élève en se simplifiant progressivement jusqu'à la définition d'un état d'union à Dieu qui s'épanouit dans la vie théologale et sacramentelle sous l'inspiration du désir de voir Dieu » (p. 5). Il ne s'agit pas d'un traité sur la prière, il ne s'agit pas d'un exposé de doctrine spirituelle ; non pas essentiellement par défaut de coordination des thèmes abordés ou absence d'un plan systématique prévu, mais bien plutôt parce que le recueil ne nous livre pas un enseignement : il nous dispense une sagesse. L'unité et l'homogénéité du livre se trouve dans son genre littéraire. Paroles de sagesse, chemin de discernement.

Oui, il y est question de prière ; mais qu'est la prière ? Il y est question de vie et de vie heureuse ; mais qu'est la vie, qu'est le bonheur ? De la vie humaine, de la vie chrétienne, de la vie divine, tout est abordé dans ce livre et il s'y cache une vaste érudition, toute la solidité d'une doctrine traditionnelle et toute la liberté d'une expérience spirituelle assimilée. On ne peut résumer ces pages. On pense à saint François de Sales, en les lisant ; on reconnaît partout la pédagogie des Exercices de saint Ignace ; les Pères des premiers siècles sont toujours présents mais aussi les grands auteurs spirituels ; dans un climat biblique et liturgique, on respire la simplicité limpide de l'esprit de l'Evangile. Si vous consentez, non à lire l'ouvrage mais à en faire quelque temps votre livre de chevet, vous n'apprendrez rien, vous serez invité à renouveler votre vie, stimulé à la rectitude, au discernement, à la vérité. Des sentences taillées à l'emporte-pièce vous provoquent presque à chaque page, une ferveur discrète vous soutient et vous réchauffe. Rien de tendu cepen-

dant ; la modestie, le bon sens, le sain réalisme, parfois la bonhomie, vous gardent de plein pied avec ce monde ; tandis que ses horizons s'élargissent aux dimensions de l'histoire du salut. Le neuf se reconnaît ancien, le vieux se rajeunit.

Il s'agit de discernement spirituel et peut-être ne s'agit-il que de cela. Vigueur de la pensée, rectitude du jugement, nourriture solide de l'adulte puisée à la tradition, liberté magnanime d'une foi vivante affrontée aux situations d'aujourd'hui, largeur de vues et d'horizons. A un traité de spiritualité, on reprocherait des lacunes ; à un recueil de sagesse, on ne trouvera guère de critiques à formuler. « Prière de vie, vie de prière » entre, croyons-nous, de plein droit dans la littérature sapientielle et on sera tenté d'évoquer, à son propos, le mot de l'Evangile : « ... tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable au maître de maison qui tire de son trésor du neuf et du vieux » (Matt. 13, 42).

Pierre Boyer-Maurel sj

Lethielleux, Paris 1965, 462 pages, 15 F.

**La direction de conscience
ou le dialogue spirituel**
par Jean Laplace sj

Le P. Laplace n'ignore pas les préjugés qui pèsent sur la direction de conscience, à notre époque, et il se propose de mettre les choses au point. Il le fera avec bon sens, tact et franchise, en montrant que la direction, cette « réalité de toujours », conserve sa place aujourd'hui plus que jamais. Tout en se référant à la meilleure tradition, il renouvelle ce sujet difficile en tenant compte de toutes les récentes acquisitions de la psychologie. Les prêtres surtout, mais aussi les laïcs, trouveront bien à glaner dans ce livre d'expérience, pour peu qu'ils consentent à une attitude de loyale attention.

Contrairement à une opinion tenace, le vrai dialogue spirituel est aux antipodes de la passivité. Il concerne les gens épris de vraie liberté, mais qui, livrés à eux-mêmes, n'arrivent pas à faire le point dans leur tumulte intérieur. La voix de l'Esprit Saint est discrète ; elle veut un sens bien affiné pour être discernée à travers le flux et le reflux des tendances, des impressions et des vou-

loirs multiples « Pareille science, écrit l'auteur, ne peut s'acquérir près du premier venu, car elle est une science de la vie. Elle est l'apanage des sages » (p. 32). Et cette sagesse se transmet par le contact personnel bien plus que par les livres.

Même la révision de vie dans le groupe ne la remplace pas tout à fait, car elle n'atteint pas le fond original de la personne.

A vrai dire, tout prêtre, à son insu peut-être, est appelé à faire un peu de direction, au moins par occasion, ne serait-ce qu'au confessionnal. Pourquoi donc laisser à l'improvisation une affaire si délicate et si importante? Un minimum d'initiation s'impose à eux, ainsi qu'à tous ceux qui ont charge d'éveiller, puis d'éduquer le sens du Christ dans une âme de baptisé. « Si un prêtre, en réfléchissant à l'exercice actuel de son sacerdoce, ne parvenait pas à mettre le dialogue spirituel au rang des services les plus importants qu'il peut rendre..., peut-être lui conviendrait-il de s'interroger lui-même sur la qualité de son inspiration apostolique » (p. 56).

L'auteur décrit ensuite le « type particulier de relation » que crée ce dialogue : il engage tout l'être de part et d'autre et postule du côté du directeur un harmonieux ensemble de nature et de grâce : maturité, affection, patience, discrétion, fermeté... le tout joint à un dynamisme sur-naturel alimenté par les vertus théologales.

Mais cet oiseau rare, ce « directeur introuvable », où l'atteindre? C'est l'objet du 3^e chapitre. Le P. Laplace le reconnaît : beaucoup sont loin de posséder le « charisme », mais à défaut de ce don enviable, « n'y a-t-il pas pour tout prêtre l'obligation d'acquérir une certaine habitude de la direction, comme un discernement... grâce aux livres, aux conseils des autres... » (p. 100). Suit un sage programme de formation.

Les 4^e et 5^e chapitres sont plus concrets : ils traitent des « divers types » de dialogue spirituel (4^e ch.) et de la psychologie du dirigé (5^e ch.). On demande à celui-ci intelligence, transparence, esprit de foi, esprit de simplicité. C'est beaucoup sans doute, mais est-ce payer trop cher l'avantage de devenir plus homme en se faisant plus docile à l'Esprit? Car, « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. 3, 17). Ce livre ne se dévore pas comme un roman assurément on le

consomme par tranches ; on le digère et on y revient souvent pour en extraire toute la substance. On ne regrette ni son temps, ni son argent, ni sa peine. *J. Le Meste cssp*

Mame 1965, 220 pages, 10 F.

Sainte Emilie de Rodat / Anthologie spirituelle
présentée par H. de Gensac sj

676 pages de texte serré, c'est beaucoup sans doute pour le lecteur moderne, pressé par tant de choses. Aussi bien, est-il vraisemblable que cette « anthologie » s'adresse d'abord aux Sœurs de la Sainte Famille, fondée par sainte Emilie. Néanmoins, beaucoup de religieuses, les supérieures notamment, et tous ceux qui s'intéressent à la psychologie spirituelle, pourraient faire leur profit de cette lecture, aussi solide que variée. L'attention se fixe en premier lieu sur la sainte elle-même, dont l'héroïsme éclate presque à chaque page. Les 60 pages de son autobiographie nous renseignent abondamment sur cette force d'âme qui caractérise la sainteté.

Comme supérieure générale, Emilie de Rodat distribue la bonne parole à ses sœurs par des « Conférences et Dialogues ». Le langage est toujours simple, concret, riche de doctrine et, ce qui peut surprendre, imprégné d'esprit biblique. Les conférences sur l'hospitalité d'Abraham (pp. 312-316) et sur la charité selon saint Paul (pp. 300-306), par exemple, sont du meilleur aloi. Il y a là un grand art que plus d'un envieraient.

Les lettres, enfin, souvent brèves, mais franches et précises, prouvent à quel degré sainte Emilie sait allier l'esprit de Dieu à l'attention aux moindres détails, la sévérité nécessaire à la patience miséricordieuse, la prudence à l'abandon qui ne calcule pas.

Certains usages nous étonnent à coup sûr, mais la sagesse, l'esprit de pauvreté, la charité et l'union à Dieu conservent les mêmes traits à toutes les époques et c'est pourquoi les leçons des grands serviteurs du Christ restent toujours actuelles, sous les enveloppes du passé.

Jean Le Meste cssp

Lethielleux, Paris 1966, 676 pages, 30 F.

sur la prière

revue des livres reçus
par B. Besret

Un cœur qui écoute par *sœur Jeanne d'Arc* (Cerf, Paris 1966, 176 p., 9 F). Ouvrage simple, attrayant de présentation, nourri d'expérience (par ex. le ch. 7) et de sève biblique (le ch. 12) qui se déploie en cinq volets : I. Ecouter. II. Les conditions de la prière. III. Les Maîtres et les modèles. IV. Le don de la prière. V. C'est le Christ qui vit en moi. On pourra en aborder la lecture par n'importe quel chapitre - car ce petit livre est « un encroisement pareil au va-et-vient de notre parole intérieure » - et on en recevra « une aide amicale pour apprendre à prier, prier de mieux en mieux, devenir toujours plus attentifs à l'Esprit ».

comment prier

Prier pour vivre par *Voillaume* (Cerf, « Foi vivante », Paris 1966, 128 p.). Ce petit livre n'est plus tellement à présenter puisqu'il est un condensé des pages déjà bien connues de l'auteur sur la prière. Elles sont toujours bienfaisantes.

Le *P. Colin* est lui aussi bien connu pour ses livres de spiritualité. Au terme de sa longue carrière, il nous montre que l'oraison est toujours d'actualité (L'actualité de l'oraison. *Apostolat des Ed.*, Paris 1966, 246 p., 13,20 F). Ce livre sera utile pour tous ceux qui gardent l'optique d'une formation considérée jusqu'en ces dernières années comme traditionnelle.

La prière, mot désuet... C'est précisément l'actualité de la prière que le *P. Rahner* révèle lui aussi dans *Prière de notre temps* (Epi, Paris 1966, 152 p.). Ce qui caractérise cet ouvrage est le souci qu'a l'auteur de repenser la doctrine traditionnelle en fonction des préoccupations et de la sensibilité de nos contemporains. Huit chapitres composent cet ouvrage dont l'origine furent des sermons prononcés par l'auteur. « On n'en finit pas de parler de la prière », dit-il. Parvenus à la dernière page de ce livre, nous voudrions quant à nous que Karl Rahner ne le finisse pas si vite. Il dit lui-même : « S'il est vrai que nous ne devons jamais cesser de prier, il est vrai également que nous ne devons jamais cesser de parler de la prière. En parler bien ou mal selon qu'il est donné à chacun ». A notre avis, il en parle « mal » à la dernière ligne de la dernière page, car il y pose une question sans en donner la réponse.

l'ordre de Dieu », ce livre bien fait sera toujours d'actualité, même si l'abandon actuel des hymnes latines le rend moins immédiatement utilisable.

Les écrivains laïcs ne restent pas étrangers à ce mouvement en faveur de la prière liturgique. *Agnès Richomme* vient de faire paraître aux *Editions Saint-Paul* une série de 4 volumes intitulés : *En prière avec l'Eglise* (Paris 1966-1967). Il s'agit de méditations quotidiennes sur le Mystère liturgique ou le Saint du jour. Réflexions facilement accessibles qui aideront utilement bien des chrétiens dans leur prière.

Dans le même esprit, dom *Claude Jean-Nesmy* dans *Les jours que le Seigneur a faits* (Salvator, Mulhouse 1966, 416 p., 19 F) nous donne des méditations pour le temporal de chaque jour de l'année. Elles ont eu pour origine les billets liturgiques publiés dans *La Croix* tout au long de l'année 1965. Depuis lors, l'apparition du lectionnaire ferial est intervenue qui laissera « au besoin la possibilité de lire d'affilée tout ce qui se rapporte, par exemple, au même dimanche après la Pentecôte, de façon à mieux s'y préparer ».

prière selon l'année liturgique

L'homme au miroir de l'année chrétienne de *Karl Rahner* (Mame, Paris 1966, 256 p., 13,90 F) échappe aux normes traditionnelles : en effet, il opère « un renversement de perspective » (p. 143). L'ouvrage offre une vue panoramique des principaux temps de l'année liturgique et on y retrouve ce ton direct, sans technicité, parfois enjoué (ainsi le ch. 5 : « Petite théologie du rire »), mais non sans cette profondeur propre à l'auteur. Charles Muller, l'excellent traducteur de ce livre, compose l'averissement au seuil des 16 chapitres de l'ouvrage. Celui-ci, plutôt que d'être un ouvrage liturgique à proprement parler, révèle à l'homme son propre mystère à travers ceux de la Vie, de la Mort et de la Gloire du Christ, tels que l'Eglise les célèbre au long de l'année liturgique. Dans ces causeries destinées pour la plupart au grand public, on retrouve les idées chères à l'auteur, lesquelles sont développées dans « Mission et Grâce ».

pensées - méditations

Pour alimenter notre prière, *Agnès Richomme* nous donne un autre volume : *Je vous ai dit* (Fleurus, Paris 1967, 112 p.). 34 paroles du Christ (19 tirées de Jean, 11 de Matthieu et 4 de Luc) trouvent en nous un écho supplémentaire grâce à ces réflexions si simples, si vivantes et si pénétrantes de l'auteur.

Le *P. Jean Clémence sj*, dans *L'Amour est de Dieu* (Mappus, Le Puy 1965, 288 p., 13,60 F) rappelle l'unique commandement et les exigences d'une authentique charité fraternelle, selon le thème énoncé par le sous-titre : foi en Dieu et amour des hommes. En Jésus Christ, Dieu et l'homme sont définitivement réconciliés, telle est la perspective qui se dégage de cet ouvrage. Tout en étant parfois moralisant, il propose une nourriture solide qui répond aux aspirations de nos contemporains.

Dans Regards sur la vie évangélique, *M. Fleury Marduel (Mappus, Le Puy 1964, 240 p., 12,35 F)* professeur de séminaire, met en parallèle les trois vertus théologiques et les vertus d'obéissance, d'humilité, de pauvreté et de chasteté. Le sujet par ailleurs assez classique est agrémenté de nombreuses notations psychologiques. Elles éclairent la réponse que nous devons donner à l'appel du Seigneur.

Les Miettes spirituelles du *P. Monier (Salvator, Mulhouse 1967, 216 p.)* préfacé par Mgr Elchinger, ne sont pas un traité de spiritualité. Ce sont des aphorismes, des pensées, une prière (elle nous est apparue comme vraiment chrétienne) et trois superbes paraboles. Ceux qui connaissent déjà le P. Monier le retrouveront ici avec plaisir, à travers ses réflexions pleines de fraîcheur et de sagesse, les autres le découvriront avec cette qualité de joie spéciale que l'on a quand on trouve une source ou que l'on rencontre enfin un homme.

Dans un tout autre genre, *François Rostand* nous livre le fruit de sa méditation dans *Pensées pour vivre (Préface du P. Carré, Chalet, Lyon 1965, 130 p.)*. C'est l'œuvre d'un homme formé aux disciplines scientifiques, empreinte de loyauté. Plusieurs sans doute regretteront la difficulté du style, hérissé de mots abstraits et de néologismes ; mais la vie est toujours nouvelle, elle n'est pas non plus toujours si simple, si claire et telle page (la 123^e par ex.) nous a fait retrouver Blaise Pascal.

Les ouvrages de méditations sont nombreux, mais rares sont ceux où l'élan spirituel atteint effectivement la profondeur théologique. Les Appels au Dieu du silence de *Karl Rahner (Salvator, Mulhouse 1966, 132 p.)* possèdent cette qualité rare. Chez un tel maître, si la pensée dense ne nous étonne plus, elle continue à nous émerveiller. L'intérêt de ce livre ne se situe pas dans la nouveauté des thèmes, mais dans la qualité du dialogue qui s'établit entre Dieu et ses fils. Le prêtre en particulier peut y trouver un bénéfice certain. Celui qui a fait vœu d'obéissance apprendra quelque chose dans le ch. 5 et le missionnaire se sentira compris dans le ch. 9. Nous avons spécialement apprécié la sixième méditation : « Dieu de ma vie quotidienne ».

De *Karl Rahner*, on pourrait rapprocher les méditations sur le « Notre Père » de *Romano Guardini*, intitulées *Prière et vérité (Cerf, « L'eau vive », Paris 1966, 236 p., 12 F)*. L'auteur du « Seigneur » allie parfois ici à la pensée solide une expression un peu trop ardue pour la méditation. Cet ouvrage remarquable qui, à propos de la Prière du Seigneur, approfondit tout le contenu de la foi, nous semble, pensons-nous, être davantage un instrument de formation spirituelle qu'un livre de méditations proprement dites.

Le *P. Jean Cardonnel (J'irai vers mon Père, Epi, Paris 1966, 96 p., 6,15 F)*, dans un Carême qui n'a pas la forme « traditionnelle », médite sur ce Père dont le Christ nous a parlé dans la parabole de l'Enfant prodigue. D'un style direct, propre à gagner la conviction (des jeunes en particulier), l'auteur nous invite à discerner les implications profondes du message du Christ. Bien souvent, nous sommes aux côtés de l'Enfant prodigue... parfois aussi, de l'Ainé.

L'Imitation de Jésus Christ est chère à la piété chrétienne. Le plus éloquent témoignage en est celui du nombre des éditions parues au cours des siècles. Le *chanoine M. Lebas (Ed. Marie-Médiatrice, Tolra, Paris 1966, 380 p., 12 F)* en propose une nouvelle traduction en vers. Était-ce pour lui, qu'on nous pardonne, prétexte à se distraire en suivant le conseil de l'anonyme auteur ?

« Il faut t'efforcer d'entreprendre
Mon fils, quelques humbles travaux,
Pour te distraire et pour attendre
La visitation d'en haut »
(ch. 51, p. 274).

Le *P. J. Rousselot*, dans *Portrait du Christ (Oeuvre des tracts, Bruxelles 1967, 110 p.)* cherche à en faire un portrait psychologique. Pour ce faire, il se met en quête d'un cadre, d'un décor, d'une couleur locale... L'auteur y déploie des talents certains de psychologue. Le lecteur, dès l'avant-propos, est ainsi averti : « Nous commençons par dire peu ou rien, nous finissons par dire beaucoup en trop peu de lignes. Celui qui attendait cet exposé ne sera pas satisfait, celui qui ne l'attendait pas sera surpris ou distrait. » Le premier et le dernier chapitres nous ont le plus intéressé.

La Souffrance pourquoi? par *Louis Rétif (Centurion, Paris 1966, 176 p.)*. En abordant ce livre, au titre simple, clair, percutant, on pourrait s'attendre à une réponse qui ait la même qualité incisive. Or, il n'en n'est rien et c'est tant mieux. Il y a tant de « fausses explications chrétiennes » Comme dans ses causeries à Radio Luxembourg et à partir d'un millier de témoignages et de lettres, l'auteur nous montre « La souffrance comment? » Et il le fait avec un tact et une information actuelle qui sont bouleversants. Ensuite, avec l'homme qui a naturellement le goût de la vie et cherche un responsable à sa souffrance, il pose la question de Job : « Dieu est-il ou non cause du mal? » Autour de cette interrogation, le livre se déploie comme une approche pas à pas vers une vérité qui réponde au tout de l'homme. Aux pages 95 et 96, il nous a semblé qu'il y avait une réponse à la question posée, mais sans aucune explication : Jésus nous a montré comment affronter la souffrance...

Au risque d'être « comique », tentons à présent de rendre compte du livre que le *P. Pierre Ganne sj* consacre à *Claudél (Epi, Paris 1966, 144 p., 10,20 F)*. Que l'auteur, son préfacier et le Poète nous pardonnent de prévenir le lecteur : « Attention ! ce que vous allez lire (le livre *Claudél, l'Humour, joie et liberté*) est important ». Non seulement nous sommes introduits dans l'univers (le cosmique) de *Claudél*, mais nous sommes initiés à sa vie, on nous confie le secret de joie. Et déjà c'est le débat, le combat, la bataille – une naissance. Le Poète, dans son art poétique, est un puissant, un créateur, un collaborateur, un « co-naisseur », dont l'œil est à l'écoute de Dieu. L'art utilise les mêmes ressorts que la prière. C'est l'Esprit, il est de joie, qui inspire la prière (ch. 2). Or il se trouve que, tout comme le pavot a une vertu dormitive, *Claudél* a une vertu humoristique (ch. 3). A condition de savoir qu'humour est humeur, d'une humeur à sourire dans les larmes et qu'il est un attribut de la foi et du Dieu vivant. Il faudrait avoir la liberté d'en dire davantage sur les ch. 4, 5, qui s'attachent à « révéler les rapports respectifs de l'humour avec la liberté et la parole de Dieu ». A nous de comprendre que ce livre ne dit rien de d'important, de beau, d'intéressant et de drôle.

la prière missionnaire

Nous grouperons sous ce titre quatre publications directement inspirées par le décret conciliaire *Ad gentes*.

Esprit chrétien, Esprit missionnaire du P. Gaston Courtois (*Fleurus, Paris 1966, 160 p.*). Le dessin de l'auteur est de nous faire admettre cette équation élémentaire : « Esprit chrétien égale Esprit missionnaire ». Nous aurions aimé que l'auteur présentât avec plus de vigueur le fondement de la vocation missionnaire de tout chrétien et la question de l'utilité de la Mission. Les vingt chapitres de cet ouvrage serviront utilement de schémas d'allocutions aux éducateurs spirituels. L'opuscule *Inten-*

tions missionnaires de prière du même auteur (*Ibid., 1966, 96 p.*) est essentiellement une liste d'intentions accompagnées de leur commentaire (12 chapitres en référence aux articles du décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise). Comme le livre précédent, il pourra servir à l'occasion, de points d'oraison, de schémas d'allocutions, de thèmes de conférences et surtout d'intentions pour la Prière universelle. D'où l'intérêt pratique de ce livre.

Aux dimensions du monde de G. Gorrée (*Mame, Paris 1966, 240 p., 15 F*). Ce livre présente très clairement l'aspect missionnaire et universel de la prière, de l'Eucharistie, du sacrifice, de la charité, et aussi de la vocation missionnaire. Ce livre alerte s'adresse par-

ticulièrement aux jeunes ; il aidera également les adultes à dilater leur spiritualité aux dimensions du monde.

Missi a été bien inspiré de consacrer un numéro spécial aux Contemplatifs. Sa marche est excellente dans un domaine où il est plus facile de décrire que de définir. La présentation donnée est un compendium aussi complet que possible de la vie monastique dans le temps et l'espace. Le ton reste toujours alerte, pittoresque souvent. A l'heure où les fondations ou essais monastiques se multiplient en pays de mission, ce numéro vient bien à propos alerter l'opinion, des jeunes en particulier, sur l'urgence de l'implantation monastique en mission.

B. B.

guide de lecture

Table analytique des principaux sujets touchés par l'enquête, autres que ceux déjà exprimés dans les titres de la table des matières. Les chiffres en gras renvoient aux pages, les autres à la numérotation des citations.

Action priante (union prière et action) : 91, 92, 129, 132, 133, 137-149, 192, 216-218, 236, 237, 240, 247 ; 295

Activisme : 187, 190, 191, 194, 195, 204, 240 ; 295

Bible (lecture de la) : 275-277, 352

Bréviaire : 301-303

Chapelet : 126-127 ; 305, 356

Charité (primat de la) : 192, 193, 199, 200, 210, 211, 213, 223, 230 ; 349

Communauté (vie commune, ses déficiences et ses possibilités) : 266-267, 354-356 ; 101, 166, 176, 177, 182, 191

Contemplation (prière de simplicité) : 89, 136, 178, 183, 184, 234, 236

Découragement, relâchement : 263 ss., 283, 323 ; 106, 108, 113, 129, 440, 461

Direction spirituelle : 102-105.

Espérance : 342-345, 348

Esprit Saint : 39, 47, 68, 70, 108, 148, 218, 219, 248, 258, 411, 413, 425, 432, 443, 445 ; 254, 295, 300, 304, 328, 333, 344-346, 351-352, 356-357

Etude, vie intellectuelle : 277-280

Exercices de règle : 188, 189, 212, 213 ; 301, 306, 350-351

Faiblesse, impuissance, déficience, pauvreté de l'apôtre comme source du désir de Dieu et de la prière : 129, 134, 144, 214, 252, 226, 413, 471, 472, 478 ; 258-262, 324, 347-348

Foi : 340-342, 348

Formalisme, superstition : 313-315, 318

Formation : 120-122, 164, 169 ; 270, 350

Langue de la prière : 310-312, 329 ; 429

Lecture spirituelle (voir *Bible*) : 304 ; 267

Liberté vraie vis-à-vis des temps de prière, etc. : 188, 198, 202, 203, 208, 212, 224, 230-232, 234-235 ; 349 ss.

Liturgie (voir *bréviaire, messe*) : 300, 308-309 ; 101, 162, 347, 435

Maîtres (principaux - et auteurs spirituels cités) : A.-M. Besnard : 294 ; P. Colin : 136 ; S. Ignace : 137 ; 295-296 ; J. Laplace : 486 ; 271 ; Lavigerie : 124 ; Libermann : 123, 328 ; 295-296 ; S. Thérèse de Lisieux : 73 ; S. Thomas : 245 ; et S. Paul, passim

Messe : 300-302 ; 74, 125, 215, 378-381, 435, 452, 453, 476

Méthodes : 89, 125, 127, 130, 136

Oraison : 289-292 ; 303-304

Prière vocale : 89, 127, 267 ; 306-310, 313-315

Retraites : 353

Temps de prière et temps de la prière : 82-88 ; 107 ; 133-138 ; 188-197 ; 285-287, 289-292, 349

Quelques réponses choisies : 46, 47, 59, 89, 106, 125-127, 146, 149, 177, 218, 219, 323, 346, 394, 413, 422, 428, 443, 484, 486, 487 ;

Figure de la réalité d'aujourd'hui	
L'ÉVENTAIL DES RÉPONSES.	243
Vocation missionnaire et horizons spirituels	
PREMIÈRE QUESTION	248
A la recherche de Dieu : Difficultés et nouvel équilibre	
DEUXIÈME ET TROISIÈME QUESTIONS	263
Action et contemplation	
QUATRIÈME QUESTION.	282
Les formes de la prière	
CINQUIÈME QUESTION.	298
Les non-chrétiens et leur prière	
SIXIÈME QUESTION	316
Prier dans l'esprit du Christ	
SEPTIÈME QUESTION.	333
Exigences spirituelles des missionnaires	
HUITIÈME QUESTION (p. 350) ET CONCLUSIONS.	346

LIVRES ET CHRONIQUES

PAR S. DE BEAURECUEIL, B. BESRET, P. BOYER-MAUREL, J. LE MESTE

La prière d'Abraham / <i>Thème de récollection</i>	359
Prière et discernement / <i>Lectures</i>	362
Sur la prière / <i>Livres reçus</i>	365
Table analytique	367

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

Cardonnel 366, Clémence 365, Colin 365, Courtois 367, S. Emilie de Rodat 364, Ganne 366, Giuliani 362, Gorrée 367, Guardini 366, Hausherr 363, Jeanne d'Arc (S^r) 365, Jean-Nesmy 365, Laplace 363, Lebas 366, Löhr 365, Marduel 365, Monier 366, Rahner 365, 366, Rétif 366, Richomme 365, Rostand 366, Rousselot 366, Voillaume 365.

ET SI VOUS N'AVEZ PAS LE TEMPS DE TOUT LIRE...

<i>voyez notre guide de lecture</i>	367
---	-----

cum permissu superiorum - tous droits réservés - le directeur de la publication: Athanase Bouchard

Couverture créée par Jacques Devillers / Mise en page de Marcel Souchier / Ides - Paris
 Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc / Dépôt légal, 3^e trimestre 1967 / N^o d'imprimerie IX-67-511